1er prix d'Instruction religieuse
Année 1907-08
École de Béthune
A de Cossart d'Espiès

AU CONGO ET AUX INDES

794

Au Congo et aux Indes

Les Jésuites Belges aux Missions

Kwango, par Ivan de Pierpont, S. J.

Ceylan, par Victor Le Cocq, S. J.

Bengale Occidental, par Grégoire Van Austen, S. J.

PRÉFACE par Mgr MONCHAMP

TOURS

ALFRED CATTIER, ÉDITEUR

1906

IMPRIMATUR

Mechliniae, 21 Maji 1906

H.-J. DE CLERCK

VIC. GÉN.

BV
3625
C6 A8

PRÉFACE

Il y aura bientôt deux ans, j'ai eu le bonheur de faire le pèlerinage des Lieux-Saints. Parmi les souvenirs qui depuis lors embaument mon âme, il en est un qui s'est ravivé dès l'instant où les auteurs des pages qu'on va lire m'ont demandé d'en écrire la préface. Le mercredi 14 septembre 1904, fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, par une de ces matinées où le ciel bleu d'Orient étale ses mystérieuses profondeurs toutes irradiées des premiers feux du soleil, je gravissais silencieusement les sentiers rudes et solitaires qui conduisent au sommet du mont des Oliviers. J'allais avoir l'immense consolation de célébrer le saint sacrifice de la messe au lieu même de l'Ascension de Jésus. Le texte de l'évangile où sont consignées les dernières paroles du Maître, occupait en ce moment toutes mes pensées. *Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la Terre : allez donc, enseignez toutes les nations.* (Matth. XXVIII, 18, 19.) Quelle autre parole a été plus féconde que celle-là? C'est de ce mot d'ordre

donné et exécuté que date le début de la transformation du monde : alors commence la lutte de la civilisation chrétienne contre la civilisation païenne. Et voilà dix-neuf siècles qu'elle continue, avec des revers sans doute, mais presque toujours victorieuse, et ajoutant à chaque âge des conquêtes nouvelles aux conquêtes antérieures.

Qu'est-ce donc qui explique cette persévérance dans le combat et la victoire, en dépit de tous les obstacles du dehors et du dedans, des faiblesses de notre pauvre nature, et des forces de résistance que ceux-là même qu'il faut sauver opposent à leurs libérateurs ?

Sans doute, l'explication profonde de cette merveille, c'est la toute-puissance de Jésus : *Data est mihi omnis potestas;* elle travaille avec ses apôtres et au ciel et sur la terre : *in cœlo et in terra.* Et c'est pour cela qu'ils vont partout, et sous le ciel brûlant des tropiques, et parmi les glaces du septentrion : *Euntes ergo, docete omnes gentes.*

C'est bien là la cause première.

Mais quand, arrivé dans la mosquée octogone élevée à l'emplacement même de l'Ascension, je commençai la célébration de la sainte messe et que je tins entre mes mains l'hostie consacrée, en y contemplant sous les voiles eucharistiques la vivante réalité du Christ Jésus, je compris mieux que jamais que c'était la perpétuelle communion de l'Église catholique avec son divin Fondateur qui était le principe immédiat et l'admirable instru-

ment dont Dieu se servait pour susciter chaque jour de nouveaux héroïsmes.

Béni soit le Cœur de Jésus de ce qu'Il nous a laissé cet Aliment divin de l'apostolat, qui nous transforme en d'autres christs, jusqu'à inspirer à des milliers d'âmes la coopération la plus parfaite à son œuvre rédemptrice !

Si l'on étudie l'histoire de l'évangélisation, on constatera sans peine que l'œuvre de conversion est réservée presque exclusivement aux congrégations religieuses. Le clergé séculier n'a point à en être jaloux. Sa mission est de travailler là où la conquête est définitive, d'y multiplier les prières et les sympathies pour la propagation de la foi, d'y faire éclore les vocations à la pratique des conseils évangéliques. Mais les ordres religieux sont admirablement outillés pour l'apostolat dans les pays lointains. Cet apostolat a ses dangers physiques et moraux : la vie commune prémunit contre les uns et les autres. Il suppose une force extraordinaire de renoncement : les trois vœux de religion la donnent et la garantissent. Souvent il entraîne une vieillesse prématurée ou des infirmités qui exigent des soins familiaux : le missionnaire affaibli retrouve des frères pleins d'affection pour retremper auprès d'eux ses forces, ou attendre dans la paix l'heure de l'éternel repos.

Toutefois, l'histoire de l'apostolat depuis le début du XIXe siècle nous présente une modalité nouvelle : c'est

l'entrée en masse dans les pays de Mission des congrégations religieuses de femmes. C'est là un fait providentiel, qui permet de prévoir que les progrès futurs du catholicisme seront beaucoup plus rapides qu'ils ne l'ont été dans les siècles précédents. Et certes, la Révolution française, en chassant les congrégations religieuses de la vieille Europe, ne se doutait pas qu'elle semait à pleines mains le catholicisme sur toutes les plages.

La religieuse pénètre dans bien des cabanes sauvages qui seraient impitoyablement fermées aux missionnaires. Et surtout, tandis que ceux-ci élèvent les adolescents, les religieuses s'occupent des jeunes filles. De cette façon, les chrétiens trouvent désormais des épouses qui partagent leur foi, et ils fondent des familles chrétiennes. Ainsi le mariage devient dans les pays infidèles ce qu'il est partout où l'Église est établie, le grand instrument de propagation des adorateurs du Christ Jésus et des élus à l'éternel bonheur.

Un autre phénomène de notre temps est à signaler : c'est l'introduction rapide et sur tous les points de l'Afrique et de l'Asie de tous les progrès de la civilisation. Les nations infidèles, soit par elles-mêmes, comme le Japon, soit par la force de pénétration des nations civilisées, comme les peuplades africaines, profitent de nos découvertes scientifiques comme de notre expérience sociale. Et encore que les gouvernements modernes se soient plus ou moins détachés de l'Église catholique,

l'empire de la terre, pour parler avec Bossuet, continue — inconsciemment ou non — à servir l'empire du Ciel. Il y a quelques jours au Parlement anglais, un député, aux applaudissements unanimes de ses collègues, racontait que, lors de la guerre des Boers, un pauvre Irlandais se mourait de maladie dans un camp, tandis que l'aumônier militaire était à 700 milles de là. Que fit le général? Il télégraphia à l'aumônier et, sur son ordre, quelques heures après, un train spécial amenait au chevet du malade le prêtre, porteur des suprêmes réconforts. Ce fait est symbolique. Il montre que les «libertés modernes» et les progrès de la science vont là où Dieu les mène, c'est-à-dire à l'œuvre salvifique de l'humanité.

Le livre qu'on va lire nous présente dans une trilogie émouvante la vérification des aperçus sommaires que nous venons d'esquisser. Le lecteur n'aura point de peine à s'en convaincre, pour peu qu'il veuille les conserver devant les yeux en parcourant ces pages écrites d'une plume alerte et avec un cœur de frère.

Qui en doute? Toutes les congrégations religieuses pourraient nous donner de semblables récits. Plusieurs l'ont fait et je prie Dieu d'inspirer à toutes les autres de les imiter : il est bon de révéler les œuvres de Dieu (Tobie XII, 7), et le Christ loue ceux qui laissent voir leurs belles actions pour faire glorifier le Père qui est dans les cieux (Matth. V, 16). Mais je suis particulièrement heureux que les trois auteurs du livre actuel, dont j'ai

connu le premier alors qu'adolescent il annonçait déjà au petit séminaire de Saint-Trond la délicatesse de sentiment qui s'épanouit dans toute son œuvre, je suis, dis-je, heureux qu'ils aient songé à faire revivre sous nos yeux, sur une sorte de cinématographe littéraire et artistique, l'apostolat de leurs confrères belges de la Compagnie de Jésus. Ils ont ajouté une preuve de plus à la démonstration de la fidélité constante de leur Ordre à la loi de ses origines telle que le grand Ignace l'a formulée : toujours rendre plus grande la gloire de Dieu, *ad majorem Dei gloriam*, à l'intérieur par l'instruction et le ministère, à l'extérieur par l'apostolat.

Que Dieu bénisse ce livre ! Qu'il suscite partout des prières et des aumônes, et surtout que dans le cœur des jeunes gens chrétiens à l'âme généreuse, des vierges capables de l'immolation totale d'elles-mêmes, il allume la flamme du zèle apostolique ! Au début elle sera peut-être faible et facile à éteindre : que ces âmes n'oublient pas que c'est au contact fréquent avec la Sainte Eucharistie que cette flamme continue à brûler et qu'elle s'avive.

Liége, ce vendredi 18 mai 1906.

Georges MONCHAMP,

Vicaire général.

LA MISSION DU KWANGO

par Ivan de Pierpont, S. J.

Avant-propos

Quand, il y a quelques mois, dans son rapport officiel, la Commission d'enquête au Congo attaqua les missionnaires catholiques, de tous les coins de la Belgique s'élevèrent, avec une imposante unanimité, les plus vives protestations. Des journaux libéraux même eurent la loyauté de prendre la défense des prêtres belges que l'on calomniait ainsi.

Sur tout ce que l'on a dit et écrit à ce sujet, nous n'allons pas revenir. Devant l'opinion publique, nous croyons la cause jugée.

Dans cette étude, nous voudrions faire connaître ce qu'est l'œuvre des missionnaires qu'on a le plus attaqués : les Jésuites.

L'idée que l'on se fait de l'ensemble de la Mission du Kwango est presque toujours un peu vague.

Les bulletins mensuels font bien connaître les progrès réalisés au jour le jour ; ils ne peuvent guère donner d'aperçus généraux. C'est cette lacune que nous voudrions combler.

Sans doute, les amis des missionnaires rencontreront dans ces pages bien des détails déjà connus. Ils en trouveront cependant beaucoup qui sont inédits. En groupant les uns et les autres, nous espérons leur faire connaître ce qu'est la Mission du Kwango, considérée dans son ensemble.

Puissent ces pages augmenter encore dans notre patrie les sympathies des catholiques pour les prêtres belges qui s'épuisent, là-bas, en travaillant au salut des pauvres Noirs.

RÉUNION DE MISSIONNAIRES A KISANTU

LA MISSION DU KWANGO

PREMIÈRE PARTIE

VUE D'ENSEMBLE

CHAPITRE I

APERÇU HISTORIQUE

Les premiers missionnaires du Congo aux XVe et XVIe siècles. — Départ des Jésuites belges en 1893. — Les Sœurs de Notre-Dame. — Nécrologe.

Les premiers missionnaires du Congo.

Vers l'an 1492, des prêtres séculiers portugais débarquaient sur les côtes de l'Afrique pour fonder une Mission dans l'Angola. Ils se heurtèrent à des difficultés sans nombre et, après d'héroïques efforts, échouèrent dans leur entreprise. Moins de cinquante ans après, en 1546, Jean III, roi de Portugal, fit appel à la Compagnie de Jésus naissante, et lui confia l'évangélisation de cette portion de son empire. En mars 1548, quatre Jésuites arrivent sur la terre congolaise.

Aussitôt ils se mettent à l'œuvre, et dès le mois d'août de la même année, un des Pères écrivant à ses frères d'Europe jette ce cri d'espérance : « Le Père Vaz a baptisé depuis que nous sommes ici près de 3,000 nègres. Pour ma part, quoique indigne, j'ai administré le baptême à 400 personnes. »

Débuts brillants qui, hélas! ne devaient pas avoir de suites. Le roi nègre, qui d'abord avait bien reçu les nouveaux apôtres, ne tarda pas à se méfier d'eux. Ses tracasseries incessantes réduisirent les missionnaires à l'inaction. La lenteur des communications ne permit pas à Jean III d'intervenir pour soutenir les religieux, et en 1553, après la mort de leur Supérieur, ils rentrèrent en Europe.

TYPES DE CHEFS NÈGRES

A la fin de cette même année 1553, la Compagnie de Jésus tenta un nouvel effort. Trois de ses religieux sous la conduite du Père Gomez allèrent reprendre la tâche interrompue par leurs frères.

Ils pénétrèrent plus avant dans le pays, et établirent une Mission sur les rives du fleuve Congo, connu alors sous le nom de Zaïre, et dans la région qui est aujourd'hui le Kwango (1).

De nouveau leur ministère fut entravé par le mauvais vouloir des tyranneaux indigènes. Après quelques années de travaux et de souffrances, force leur fut de renoncer définitivement à cette Mission.

(1) On trouve dans les lettres des anciens missionnaires des mots encore employés aujourd'hui, par exemple : « luku », — « chikwangue ».

Actuellement, il y a au Kwango des nègres qui portent des noms portugais, par exemple : Don Paolo, Dona Maria, Ngudi Mpasi (la mère des douleurs).

Les prêtres belges devaient de nos jours obtenir des succès plus encourageants.

Après la reconnaissance à Berlin, en 1885, de l'État indépendant du Congo, le roi Léopold II, soucieux de remplir la noble tâche que les puissances venaient de lui confier, s'adressa aussitôt à diverses congrégations de missionnaires afin d'obtenir leur concours pour l'évangélisation des Noirs (1).

Désireux d'obtenir aussi le concours de la Compagnie de Jésus, le Roi s'adressa à Rome, et sur sa demande, le Souverain Pontife Léon XIII confia aux Jésuites belges le bassin du Kwango.

* * *

Départ des Jésuites belges

Le 5 mars 1893, l'émouvante cérémonie des adieux avait lieu au collège Notre-Dame à Anvers. Le lendemain, les trois premiers missionnaires effectuaient leur départ : c'étaient les Pères Van Hencxthoven et Dumont, et le Frère Lombary. Un mois plus tard, les Pères Liagre et De Meulemeester, les Frères De Sadeleer et Gillet s'embarquaient à leur tour.

Les Sœurs de Notre-Dame.

L'année suivante, nouveau départ; mais cette fois ce n'étaient plus seulement des hommes qui s'en allaient. De vaillantes femmes, des Sœurs de Notre-Dame de Namur partaient avec eux, pour aller consacrer leur vie à la régénération des jeunes négresses. Scène émouvante que ce départ des Sœurs : tous ceux qui en furent les témoins

---

(1) Les Pères Blancs de Notre-Dame d'Afrique s'établirent au Congo, près du lac Tanganika, en 1878, avant la fondation de l'État Indépendant.

Les Pères de Scheut partirent en 1888.

Les Prêtres du diocèse de Gand, en 1891. Ils rentrèrent en Belgique en 1899.

Les Pères Trappistes, en 1893.

Les Prêtres du Cœur de Jésus, en 1897.

Les Prémontrés, en 1898.

Les Rédemptoristes, en 1899.

Les Missionnaires de Mill-Hill, en 1905.

en gardent à jamais le souvenir. Le Père Van Tricht l'a décrite quelque part en ces termes :

« Or, tout à coup, il se fit un silence. Sur la passerelle apparaissait, droite dans sa robe noire, souriante et un peu effarouchée, une religieuse! Elle descendit; sept autres descendirent après elle. Et comme une salve, de toutes les poitrines, plus retentissants qu'un tonnerre, jaillirent les « hourrahs » et les « bravos ». « Ah! monsieur, » me disait un vieux général qui avait les larmes bien près, » ces femmes-là nous aurions dû les recevoir chapeau bas. »

» La sirène du navire siffla ses trois coups sinistres, et la grande machine s'ébranla.

» Elles sont parties. Quand, après la traversée, elles abordèrent au port, la petite garnison de l'État détacha,

SŒURS DE NOTRE-DAME MISSIONNAIRES

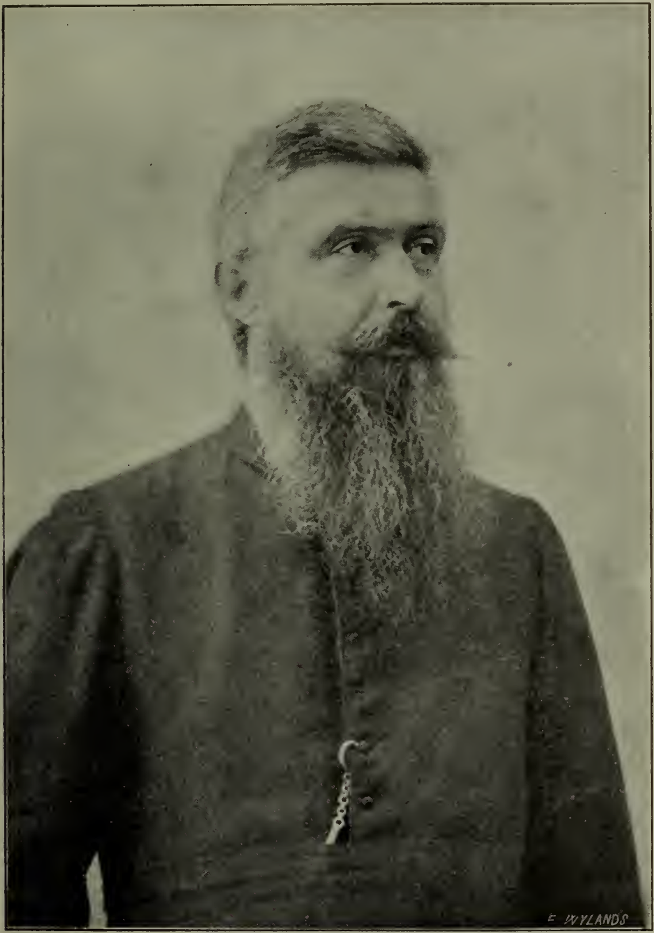
pour les recevoir, un poste d'honneur, et quand elles passèrent entre leurs rangs, les noirs soldats ont présenté les armes.

» Pourquoi ces applaudissements ont-ils jailli de tous les cœurs? Pourquoi ces armes se sont-elles levées ?

» Qu'y avait-il donc dans ce spectacle, pour faire vibrer ainsi à l'unisson les âmes?

» Il y avait la vision soudaine, très nette, très saisissante de ceci : des vies qui se donnent sans retour sur elles-mêmes, des vies qui se sacrifient sans aucun espoir ici-bas.

» Et cette vision est grande. »



LE R. P. ÉDOUARD LIAGRE

Chaque année, des missionnaires sont allés rejoindre leurs frères, faisant simplement, joyeusement le sacrifice **Nécrologe**

de leur existence; chaque année aussi, il a fallu combler des vides. Car, sur cette jeune Mission, la mort a prélevé un large tribut.

Le nécrologe s'ouvre avec les débuts : Le Père Dumont, à peine arrivé, succombe sur la route des caravanes. Après

LE R. P. JOSEPH PRÉVERS

quelques années de travail, tombent à leur tour sur cette terre africaine, pour laquelle ils ont offert leur vie, les Pères Liagre et Bovy et les Frères Henricy, Vrielinck, Van der Straeten et Oddon.

Les Pères Prévers et Hendrickx, victimes l'un et l'autre du terrible béri-béri, sont venus finir à Louvain une carrière dont les travaux eussent suffi à remplir les plus longues existences.

Les Pères Waroux et Henry Beck, que la maladie avait forcés de rentrer, sont morts au cours du voyage qui les ramenait dans la patrie.

Le Père Waroux en pleine mer! Aucun prêtre n'était avec lui sur le navire, et cet homme, qui avait tout quitté pour porter sa religion aux sauvages païens, fut privé lui-même à sa dernière heure des secours et des suprêmes consolations qu'elle prodigue à ceux qui vont mourir. A ses funérailles le capitaine prononça quelques mots, les matelots rendirent les honneurs militaires... Puis... un bruit sourd!... le corps est tombé dans l'Océan, et c'est fini.

Henry Beck, un jeune homme qui comptait à peine quatre ans de vie religieuse! Il n'était pas prêtre encore, et fut envoyé au Congo en 1897.

Après quatre mois de travail, la maladie le força à se rembarquer pour l'Europe. En route le mal s'aggravant, il dut descendre à terre, et mourut dans un hôpital à Las Palmas (1).

Oh! nous ne nous étonnons pas que la Mission du Kwango ait progressé d'une manière vraiment merveilleuse. Jadis, suivant un mot célèbre, le sang des martyrs était une semence de chrétiens.

Aujourd'hui, ces vies sacrifiées héroïquement, ces holocaustes de la charité et du zèle apostolique sont la semence féconde, qui, confiée au sol équatorial, y fait lever les blanches moissons...

---

(1) Un poète épris d'idéal aurait de la peine à créer une figure aussi sereine, aussi noble et aussi sympathique que celle du jeune missionnaire tombé, le 30 décembre 1897, à Las Palmas, victime de son zèle pour le salut des âmes. Nous ne craignons pas de l'affirmer, peu de récits romanesques captivent l'intérêt autant que l'histoire attachante de cette vie héroïque. Au foyer paternel, à l'école des Frères, au collège, en vacances, en voyage, au noviciat, aux études, au Congo et surtout à l'heure de sa mort, partout et toujours Henry Beck apparaît de plus en plus ferme dans le devoir et chaque jour plus avide de sacrifice. HENRY BECK, S. J. *Missionnaire au Congo belge*, par le P. Paul Peeters, S. J., 3e édition, 1 vol. in-8°, illustré. Bruges, Société Saint-Augustin.

LA COLONIE DE KISANTU EN 1900

CHAPITRE II

LE MODE D'ÉVANGÉLISATION

Limites de la Mission. — Intelligence du Noir. — Trait de mœurs. — L'éducation de la jeunesse.

La Mission du Kwango a été fondée en 1893. Voilà treize ans qu'elle existe. En ce court laps de temps, d'immenses progrès y ont été réalisés; progrès spirituels et progrès matériels.

Les voyageurs qui ont parcouru les sauvages contrées congolaises sont stupéfaits quand, arrivant à Kisantu (Bergeyck-Saint-Ignace), ils se trouvent pour ainsi dire brusquement transportés en pays civilisé.

« On reste confondu, écrit le comte Hippolyte d'Ursel, devant la hardiesse avec laquelle, réduits à leurs seuls moyens, les missionnaires ont, sous ce ciel brûlant, fait plier la nature elle-même devant la ténacité de leur labeur (1). »

Comment les Pères s'y sont-ils pris pour arriver à ces résultats?

Limites de la Mission.

La Mission confiée par la Propagande aux Jésuites belges comprend le district du Kwango et la majeure partie du Stanley-Pool.

A l'ouest, elle a pour limite le chemin de fer; au nord, le fleuve Congo jusqu'au Kassaï, puis le coude du Kassaï jusqu'aux montagnes qui séparent son bassin de celui de la rivière Kwilu-Djuma; à l'est, ces mêmes montagnes

---

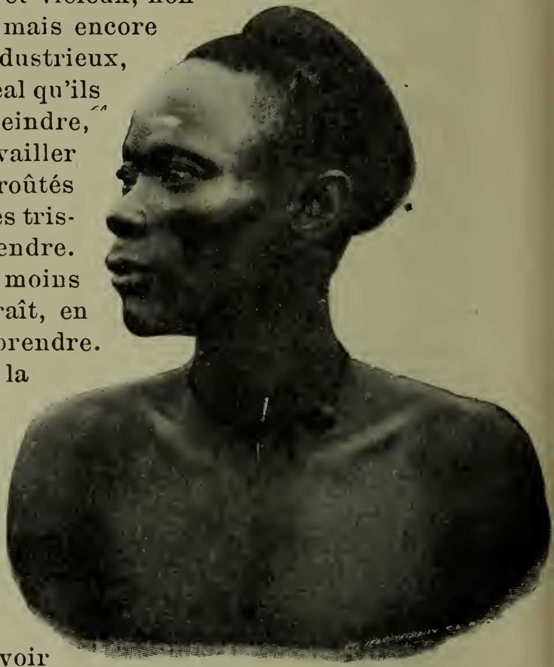
(1) Lettre du Comte d'Ursel au *Mouvement des Missions catholiques au Congo*. Sept. 1905.

jusqu'aux limites méridionales de l'État; au sud, l'Angola portugais.

La superficie du territoire ainsi délimité est environ quatre fois celle de la Belgique.

Voulant civiliser et conquérir au christianisme cette vaste région, les missionnaires font marcher de front la colonisation et l'apostolat.

Restaurer, chez les pauvres Noirs, avant d'y faire régner la grâce, la nature humaine si profondément déchue, faire de ces nègres paresseux et vicieux, non seulement des baptisés, mais encore des hommes actifs et industrieux, tel fut, dès le début, l'idéal qu'ils se proposèrent. Pour l'atteindre, inutile de songer à travailler sur les adultes, déjà encroûtés dans la paresse et dans les tristes misères qu'elle engendre.


TYPE DE NÈGRE DU BAS-CONGO

Intelligence du Noir.

Le Congolais adulte, du moins dans le Bas-Congo, paraît, en général, incapable d'apprendre. Abruti par l'inaction et la vie uniquement animale qu'il mène, c'est tout au plus s'il parvient à comprendre les notions les plus élémentaires. Lui demander de retenir, c'est trop exiger de lui. Une vieille sauvagesse était toute fière d'avoir su apprendre le signe de la croix... en quatre mois!... Encore ne réussissait-elle pas chaque fois à le tracer correctement.

A partir de 15 à 20 ans, les casiers de la mémoire semblent remplis. Plus moyen d'y loger quelque chose.

* * *

A quoi se réduit donc l'action du missionnaire sur les adultes? A tâcher d'amener les indigènes aux prières et

aux catéchismes publics pour leur faire saisir peu à peu ce qu'est Dieu et la religion.

On peut ainsi, lorsqu'un nègre est malade, lui rappeler brièvement les grandes vérités déjà souvent entendues.

Une bonne mémoire n'est pas nécessaire alors. Quelques courtes questions suffisent, et, si le moribond est bien disposé, on en fait, selon une pittoresque expression : « un voleur de paradis ». Dans une foule de postes déjà, quand un païen est gravement malade, les autres accourent chercher le missionnaire ou à son défaut le catéchiste. Jadis, on n'appelait que le sorcier! Satisfaits, faute de mieux de ne convertir les adultes que par raccroc, les Pères ont porté leur principal effort sur l'éducation de la jeunesse nègre. Ils tâchent d'inculquer aux petits sauvages des principes religieux, le goût du travail; de leur montrer, par les expériences qu'ils leur font faire, le bien-être qu'on peut se donner moyennant un peu de peine.

TROIS JEUNES ÉLÈVES DES PÈRES

Trait de mœurs.

D'après les coutumes congolaises, les enfants n'appartiennent pas à leur père, mais bien à leur oncle maternel. Les enfants, du reste, ne s'occupent pas de l'auteur de leurs jours.

Le Père Opdebeeck demandait un jour à un négrillon : « Comment se nomme votre papa?... » L'autre crut qu'il se moquait de lui. Il se mit à rire et s'en alla sans répondre.

Le père, du reste, ne se soucie guère de sa progéniture ; quant à l'oncle, il ne voit dans les enfants que leurs services ou le profit qu'il peut en retirer.

Dès lors, il confie, sans beaucoup de difficultés, la jeunesse aux « Blancs de Dieu », surtout quand ceux-ci, pour

arranger les choses, offrent quelques cadeaux : brasses d'étoffe, couteaux, canifs.

Tout profit, pensent ces messieurs noirs : bouches de moins à nourrir et *matabiche* (cadeau) bien gagné.

Éducation. A la colonie, les jeunes gens apprennent le catéchisme, la lecture, l'écriture, le calcul et divers métiers, suivant les capacités dont ils font preuve.

Des plus intelligents on fait des catéchistes agronomes, qui sont placés à la tête des postes secondaires.

Ces postes, nommés fermes-chapelles, donnent à la Mission du Kwango sa physionomie propre.

Disséminés dans les villages indigènes, ils sont comme des jalons dans la zone où les missionnaires étendent peu à peu leur influence.

Ils sont visités fréquemment par un prêtre, qui donne aux jeunes colons conseils, encouragements ou réprimandes, et, en restant quelques jours au milieu d'eux, renouvelle leur piété et leurs bonnes dispositions.

* * *

A côté des Pères, éducateurs des jeunes gens, se trouvent les dévouées Sœurs de Notre-Dame. Elles élèvent et instruisent les filles, de manière à en faire un jour des épouses et des mères chrétiennes. Le comte d'Ursel a fait, en ces quelques lignes, un magnifique éloge de leur œuvre : « La patience des bonnes Sœurs arrive à faire de ces sauvages des enfants soumis, instruits, et chose non moins étonnante... propres ! J'ai vu leurs classes irréprochables, classe de lecture, d'écriture, de calcul, classe d'ouvrage, où sont confectionnés à la machine les robes des enfants, des vêtements de femmes, — une des grandes fiancées venait de terminer sa robe de noce ! — et même, d'irréprochables costumes pour les agents blancs. »

L'action d'un côté sur les jeunes gens, de l'autre sur les jeunes filles, prépare une génération chrétienne en bonne voie de civilisation.

CHAPITRE III

LES POSTES PRINCIPAUX

Les postes abandonnés. — Nlemfu et son accès. — Paysage de Kimpako. — Le pays des palmiers. — Un boy prudent. — Aspect de Wombali. — Patrice. — Chasseurs.

La Mission du Kwango compte actuellement six postes principaux, occupés chacun par deux prêtres (1). Ce sont :

Kisantu (**Bergeyck-Saint-Ignace**);
Nlemfu (**Brugelette-Saint-Charles**);
Kimpako (**Turnhout-Saint-Pierre**);
Sanda-Saint-Antoine;
Mpese Sainte-Gertrude;
Wombali (**Casier-Saint-Jean**).

Postes abandonnés.

Plusieurs résidences, sur lesquelles on avait fondé de grandes espérances, ont dû être abandonnées et les sacrifices qu'on avait faits pour les établir ont été en majeure partie perdus.

A peine les Pères sont-ils arrivés dans leur nouvelle Mission, que l'insalubrité du climat les force à quitter Kibangu, leur premier établissement.

Ils s'installent à Kimuenza, à quatre lieues au sud de Léopoldville, et y fondent la Mission de Sainte-Marie. Un travail opiniâtre change bientôt l'aspect du plateau. Des bâtiments en briques sortent de terre et viennent donner aux indigènes stupéfaits la plus haute idée de l'intelligence des Blancs.

(1) Kisantu fait exception. Il y a ordinairement plusieurs prêtres en résidence à ce poste. Voir chap. suivant.

UNE FERME-CHAPELLE — ANVERS-SAINT-IGNACE

Hélas! il fallut quitter Kimuenza, et la Mission Sainte-Marie, centre principal au début, tomba finalement au rang de simple ferme-chapelle. La crise alimentaire que traversait cette partie du pays, à cause du voisinage de Léopoldville et aussi la terrible maladie du sommeil déterminèrent, entre autres causes, ce triste abandon.

Pour comble de malheur, quand les Pères furent partis, et que les herbes victorieuses eurent reconquis leurs anciennes possessions et poussé leur masse envahissante jusqu'au pied des murailles, les indigènes eurent la fantaisie de mettre le feu à la brousse. La menuiserie avec tous les outils, l'école, les maisons des enfants devinrent la proie des flammes. Aujourd'hui l'ancienne habitation

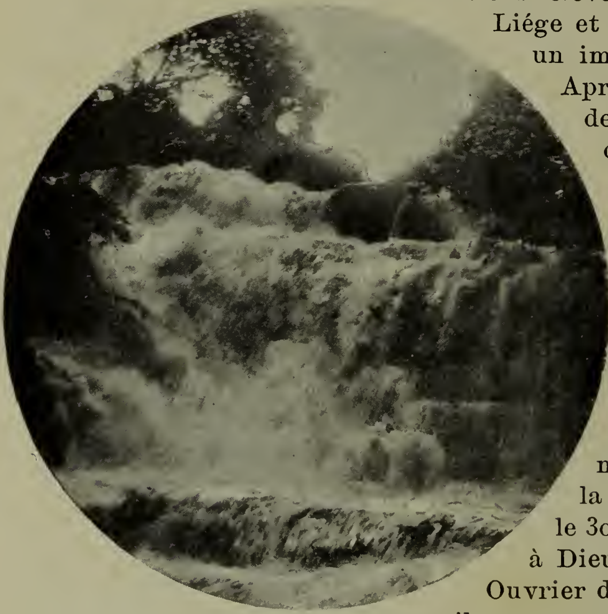
TOMBE DU P. LIAGRE A KIMUENZA

des Pères est devenue la demeure du catéchiste. Avec quelques autres bâtiments en briques, c'est tout ce qui reste du passé.

Nous nous trompons; tout près de ces murailles calcinées, il y a un souvenir bien cher à tous ceux qui s'intéressent à la Mission du Kwango : c'est la tombe du Père Edouard Liagre.

Il était l'âme du poste de Kimuenza : Blancs et Noirs l'aimaient, et tous ceux qui ont passé par la Colonie de Sainte-Marie ont gardé un agréable souvenir de leur séjour ou de leur visite.

Dans les difficultés des débuts, le Père Liagre ranimait les courages par cet entrain et cette belle humeur dont ses anciens élèves de rhétorique, à Liége et à Namur, ont gardé un impérissable souvenir. Après quatre ans et demi de séjour au Congo, il dut rentrer en Belgique pour refaire ses forces épuisées. Quelques mois de repos l'ayant un peu remis, il crut ses forces aussi grandes que son courage et repartit. Hélas ! c'était pour ne plus revenir ! Dans la nuit du jeudi saint, le 30 mars 1899, il rendit à Dieu son âme vaillante. Ouvrier de la première heure, il a connu les temps les plus durs, et il a été à la hauteur de sa tâche.



UN RAPIDE (INKISSI)

Qu'on nous permette de rappeler ici un trait digne d'un saint.

Un nègre, mort de la petite vérole, avait été abandonné dans la brousse. Le Père Liagre pria deux Noirs de l'enterrer. Mais l'odeur du cadavre les fit reculer. Alors le prêtre alla lui-même. Il enveloppa le corps déjà en corruption dans une pièce d'étoffe ; il le prit dans ses bras et le porta à la fosse qu'il avait fait creuser.

* * *

Déjà avant l'abandon de Kimuenza, Kisantu, situé sur l'Inkissi, à 20 lieues au sud de Léopoldville, était devenu

CHAPELLE DE NDEMBO

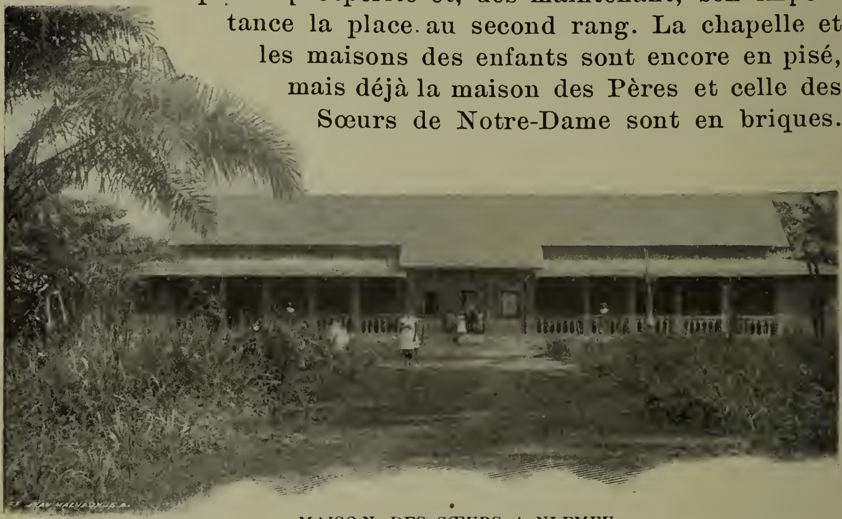
le centre principal de la Mission et la résidence du Père Supérieur.

La description de ce poste, qui fut nommé Bergeyck-Saint-Ignace, fera l'objet de toute la seconde partie de cette étude. Un autre poste, Ndembo (Moretus-Saint-Louis), fut d'abord un grand centre et eut même un petit couvent de Sœurs de Notre-Dame. Puis il perdit de son importance et tomba au rang de grande ferme-chapelle. Actuellement pourtant un Père y demeure constamment et dirige la colonie.

* * *

Nlemfu et son accès.

C'est Nlemfu qui possède maintenant un couvent de Sœurs. Vaste plateau très fertile entouré de bois où abondent caoutchouc et ananas, cette Mission est en pleine prospérité et, dès maintenant, son importance la place au second rang. La chapelle et les maisons des enfants sont encore en pisé, mais déjà la maison des Pères et celle des Sœurs de Notre-Dame sont en briques.



MAISON DES SŒURS A NLEMFU

« Quelle belle construction, écrivait quelques jours après son installation, en février 1905, la Mère Supérieure de Nlemfu. Le couvent a 40 mètres de long sur $12^{m}50$ de large. Tout le long de la façade court une véranda dont une porte à double battant forme le centre ; elle nous introduit dans une vaste salle, où nous allons établir l'ou-

vroir. Quatre petits couloirs, que nous nous plaisons à nommer nos « cloîtres », donnent accès aux chambres des Sœurs, à la classe et à la chapelle..... Le toit est en zinc ondulé; les plafonds sont en planches, surmontés d'un petit grenier. »

Niemfu est une résidence plus agréable que beaucoup d'autres, mais que son accès est difficile quand on y vient de Kisantu !

Monter, descendre, escalader de nouveau pour redescendre encore!... De vraies montagnes russes !... Tout au loin, comme dans un mirage, on voit de temps en temps apparaître le rideau de verdure qui entoure la Mission.

On arrive au pied du plateau. La dernière ascension est longue, longue !... et sous le rude soleil d'Afrique, les pauvres piétons transpirent à grosses gouttes.

Un dernier effort; on est en haut du plateau, à l'ombre des safoutiers, grands arbres aux fruits exquis et rafraîchissants ! C'est l'oasis après le désert !

***

Kimpako est peut-être le moins « européanisé » des grands postes. Dans les principaux centres de la Mission, il y a ordinairement une ou deux grandes maisons pour Kimpako.

CAPTURE D'UN LÉOPARD

enfants. Ici, les jeunes gens sont logés dans des chimbeks séparés, ce qui donne à la colonie un aspect se rapprochant de celui des villages indigènes.

Le pays est accidenté. Le matin, quand le brouillard se lève, on croirait se trouver au milieu d'une mer de vapeurs, d'où émergent çà et là, îlots de verdure, les cimes des grands arbres.

A droite, court la lisière sombre d'une forêt; à gauche, dans le lointain, un amphithéâtre de collines ferme l'horizon. Le paysage est vraiment magnifique.

Ce serait parfait sans quelques petits désagréments. Les léopards se croient seigneurs du pays et, comme tels, exercent leurs droits de chasse et de pillage au grand détriment du petit bétail. Les fauves cependant n'aiment guère le voisinage immédiat des grandes habitations. Ils craignent — et n'ont pas tort, après tout, — de se voir adresser une balle de fusil ou de s'aller fourvoyer dans quelque piège.

* * *

Kimpako et ses vingt chimbeks, groupés autour d'une chapelle en pisé et d'une petite maison en briques, sont d'un pittoresque tout congolais. Sanda, au contraire, se civilise beaucoup. Église, école, maison des Pères et dépendances sont construites en briques.

Le pays des palmiers.

Le reste est tout ce qu'il y a de plus africain.

C'est le pays des palmiers; ces arbres superbes, aussi utiles que beaux, donnent à la contrée un coup d'œil magnifique, mais!!... car au Congo, à côté de ce qui est agréable, il y a toujours un mais! Là-bas, dans la Njili, qui coule à quelques mètres de la Mission, le crocodile a élu domicile. Nous sommes bien en Afrique!

* * *

Au pied du massif formant les hauts plateaux de la Nsele, et non loin de la rivière, le Père Hendrickx avait établi le poste de Mpese. Chapelle, maison des Pères et maison des enfants, tout y est encore en pisé.

CHAPELLE DE MPESE-SAINTE-GERTRUDE

Un boy prudent. Un boy protestant avait occupé ce village, mais visité par la fièvre, l'honnête garçon craignit pour sa santé et s'en fut habiter ailleurs. Le Père Hendrickx, lui, ne se laissa pas arrêter par la crainte de la malaria. Peut-être y a-t-il contracté la maladie qui devait l'emporter? Mais que lui importait? il a fait avancer d'une étape les conquérants de l'Évangile.

* * *

Nlemfu, Kimpako, Sanda et Mpese se trouvent situés dans un rayon de quelques lieues autour de Kisantu. Wombali, au contraire, est tout au bout de la Mission, au confluent du Kwango et du Kassaï.

Pour fonder un poste dans la région du Kassaï, plusieurs voyages d'exploration avaient été tentés par les missionnaires.

Wombali. En 1901, le Père Van Hencxthoven, alors Supérieur général de la Mission, remonte le Congo et le Kassaï, par

MAISON DES PÈRES A WOMBALI

Léopoldville et Kwamouth, et s'établit près de l'embouchure du Kwango à Wombali, village abandonné par les indigènes. Le Frère De Sadeleer se met aussitôt à la besogne et construit des cabanes provisoires. Pendant ce temps, le Père Supérieur redescend à Kimuenza et envoie le Père Cus continuer l'œuvre de la fondation entreprise.

En 1902, déchargé du Supériorat, le Père Van Henckthoven se fixe définitivement au nouveau poste.

Aujourd'hui, le long du Kassaï, du Kwango, du Kwilu et de l'Inzia s'échelonnent dix-huit magnifiques fermes-chapelles qui dépendent de Wombali.

Grâce au petit steamer le *Saint-Pierre-Claver*, donné à la Mission par de généreux bienfaiteurs, les Pères peuvent

LE « SAINT-PIERRE-CLAVER »

visiter ces postes éloignés sans s'exposer aux terribles fatigues des voyages à pied.

Ces fermes-chapelles, établies auprès des grands cours d'eau, arrivent rapidement à se suffire à elles-mêmes. Les jeunes colons coupent du bois et le vendent aux steamers de l'État ou des compagnies; ils tressent des corbeilles en jonc pour la récolte du caoutchouc; ces travaux sont très lucratifs. Dans un poste, les enfants sont arrivés à gagner en un an 1,500 francs, somme énorme pour les Noirs du Congo.

On s'étonnera peut-être de nous voir tant insister sur le côté matériel de l'œuvre des missionnaires. Disons-le une fois pour toutes, il n'y a pas lieu d'être surpris de ce fait. Le nègre, tout entier à son bien-être, n'a qu'une règle pour juger toutes choses : le progrès matériel. Il est donc extrêmement important que les jeunes catholiques par-

viennent à réaliser un plus grand confort que leurs voisins païens.

*
* *

Aspect de Wombali.

L'aspect général du pays est celui d'une plaine immense, bordée à l'est par le Kwango, qui tourne en descendant au nord-est.

Au sud, c'est un bosquet ombrageant le village indigène situé à 600 mètres de la maison des Pères. Le reste est une plaine couverte de longues herbes, presque sans arbres, se déroulant sur un rayon de 2 à 4 kilomètres et bordée de forêts. Entre la Mission et le village, une longue allée que borde un double mur

PAYSAGE DU KWANGO

de grandes herbes. Sur cette allée principale sont tracées à angle droit d'autres avenues moins larges, bordées aussi par ces herbes dites de Boma.

Elles découpent en carrés et en rectangles le terrain déjà occupé...

Patrice.

La première maison d'habitation érigée en ce lieu, témoin des débuts de nos missionnaires, disons de leurs privations et des souffrances inséparables d'un commencement, a été donnée au fidèle Patrice, le kapita des enfants, que la Mission vient de perdre dans les circonstances que nous relatons plus bas.

L'histoire de ce dévoué jeune homme est inséparable de celle de Wombali.

« Dès les premiers jours il a été le bras droit des missionnaires, l'homme de la classe, l'homme des cultures, l'homme des constructions, l'homme de tous les dévouements. Il n'a qu'une bonne vingtaine d'années, est marié et a un enfant, un garçon de quelques mois. Sa femme est pour les filles ce que Patrice est pour tout le monde. Elle les instruit, les surveille, fait la lessive, raccommode et repasse le linge. Patrice a donc du succès sur toute la ligne. Avec cela il reste simple et modeste, se montre toujours pieux et obéissant et, qualité rare chez le Noir, il possède l'esprit de travail et d'initiative (1). »

***

Chasseurs.

La région de Wombali est très giboyeuse : les buffles y abondent et dans les roseaux qui bordent les rivières s'ébattent les énormes hippopotames. Les éléphants même y promènent parfois leur masse imposante.

Tout le monde sait que les nègres sont extrêmement avides de la chasse. Très adroits et d'une audace remarquable, ils n'aiment rien tant que d'aller à la poursuite de quelque gibier. Mais le buffle n'est pas un gibier commode : blessé, il charge ordinairement son agresseur, et garc, si celui-ci n'est pas leste.

Les Noirs, pourtant, n'ont pas peur de ses grandes cornes. Ils tirent hardiment quand ils peuvent et, lorsque de son lourd mais rapide galop l'animal fond sur eux, nos nemrods l'évitent d'un bond, puis, à bout portant, l'achèvent d'un second coup de fusil. Souvent ils viennent vendre aux Pères le produit de leur chasse.

***

Les six postes dont nous avons tâché de donner une idée sont comme autant de centres, d'où le missionnaire fait rayonner son action en fondant des fermes-chapelles. Il

(1) D'après une lettre du Père Butaye. *Missions Belges*, 1904.

faut donc, pour se rendre compte de ce qu'est la Mission du Kwango, étudier l'œuvre des Pères sous son double aspect : l'œuvre à domicile et l'œuvre extérieure.

Nous nous rendrons compte de ce qu'est la première en observant en détail la colonie de Kisantu, qui est le cœur de la Mission. Ce sera l'objet de la seconde partie de cette étude.

Dans la troisième nous verrons les fermes-chapelles, et nous connaîtrons ainsi le grand moyen d'action, par lequel les Jésuites étendent l'influence de la religion catholique au Kwango.

DEUXIÈME PARTIE

KISANTU

(BERGEYCK-SAINT-IGNACE)

A l'heure même où nous abordions la seconde partie de cette étude sur la Mission du Kwango, à l'infirmerie de notre collège de Louvain, le Père Hendrickx se mourait. C'est dans la chambre, et pour ainsi dire au chevet même du prêtre agonisant, que furent tracées ces premières lignes.

Le rapport de la Commission d'enquête au Congo venait de paraître. Tandis que nos yeux se portaient sur le visage défait du pauvre agonisant, tous nous pensions aux calomnies qui faisaient passer nos missionnaires catholiques pour n'être, après tout, que de vils exploiteurs!...

Quatre jours plus tard, nous conduisions le corps du Père Hendrickx au tombeau. Parmi ceux qui assistaient à la funèbre cérémonie, se trouvaient trois anciens du Congo, tous trois rentrés en Belgique épuisés par leur rude apostolat : les Pères Cus, Van Heede et Opdebeeck. Ils avaient voulu rendre à leur vaillant compagnon d'armes un dernier témoignage d'affection et de regret.

Peu de temps avant sa mort, au Père Opdebeeck qui le visitait et lui parlait de retour au Congo, le malade avait dit : « Tout selon la volonté de Dieu ! Il sait ce qu'il y a de mieux pour nous ! (1)... »

(1) « Alles gelijk God het wil. Hij weet wat het beste is. » Paroles du Père Hendrickx quatre jours avant sa mort.

LE R. P. HENDRICKX

C'était son acte de résignation, humble, complet. Mais Dieu sait ce qu'il en a coûté au cœur du missionnaire, de renoncer à l'espoir de revoir un jour son cher troupeau.

Pour les Noirs il a tout donné, son travail, son dévouement; en six ans, il a ruiné sa santé qui semblait de fer ; à 43 ans, il est venu achever ici sa vie toute de sacrifice. Pourquoi, en commençant cette partie consacrée à l'activité des missionnaires, rappeler ainsi cette mort?

Ah! c'est que nous avons craint, en disant les travaux, dont les dangers n'apparaissent pas suffisamment peut-être au premier abord, de ne pas mettre assez en relief le dévouement, les douleurs.

Nous exposerons simplement ce que les missionnaires ont fait là-bas. Si dans la multitude des détails disparaît, un peu voilé, l'héroïsme des apôtres, le lecteur le découvrira pourtant, car en voyant les ouvriers à l'œuvre, il se rappellera qu'ils s'y épuisent jusqu'à en mourir.

CHAPITRE I

JADIS ET AUJOURD'HUI

La brousse. — Premières installations. — Coup d'œil d'ensemble. — La Communauté de Kisantu.

D'immenses herbes qui atteignent jusqu'à 3 et 4 mètres de hauteur, si serrées qu'il est presque impossible de les traverser... Dans cette forêt, quelques discrets sentiers que le sommet des herbes recouvre par endroits... Çà et là un buisson, un petit arbre.

C'est la brousse africaine; c'est Kisantu avant l'arrivée des Pères Jésuites.

Ils y vinrent en 1894, et au mois de novembre de cette année le Père Liagre écrivait :

« Les installations de Kisantu sont des plus modestes. Notre maison qui, plus tard, doit servir de magasin, est

très basse. Les murs, à l'intérieur, ont la couleur de l'argile. A l'extérieur ils sont badigeonnés en blanc. Les portes et les fenêtres ne sont que des nattes clouées sur des cadres en bois. Le mobilier répond à la demeure : pour lit, quatre pieux fichés en terre, reliés par deux traverses dans le sens de la longueur, sur lesquelles est tendu un morceau de toile grise. Pour table, quatre pieux reliés de la même manière, sur lesquels on a cloué quelques planches de caisses. Quelques rayons pour les livres, quelques crampons en guise de portemanteaux décorent les murs.

KISANTU. SECONDE HABITATION DES PÈRES

» Le plancher est simplement de l'argile battue, car l'argile abonde ici.

» La chapelle est de même style que notre maison : elle est en pisé. Le mobilier de l'autel est des plus pauvres : comme chandeliers, des bâtons effilés par le bout et cloués sur des planchettes. Le tabernacle seul tranche un peu sur le reste; il est en cuivre poli, mais sans aucun ornement.

» Je vous avoue que j'ai plus de dévotion dans cette chapelle que dans les plus riches basiliques. Elle a 10 mètres de long sur 5 mètres de large. Devant, il y a une véranda de 7^{m}50; derrière, une sacristie de 2^{m}50. Tout le bâtiment a donc 20 mètres de long sur 5 mètres de large.

» La véranda sert de classe; c'est là aussi que se fait le catéchisme aux indigènes tous les quatre jours... Dans un coin de la chapelle se trouvent les fonts baptismaux : c'est un pot indigène, badigeonné en blanc et posé sur un tronc d'arbre (1). »

(1) Extraits d'une lettre du Père Liagre (novembre 1894).

Deux ans plus tard, le gouverneur du Congo, le général baron Wahis, alors colonel, donnait à la Mission de Bergeyck-Saint-Ignace ce beau témoignage :

« En sortant du district des Cataractes, je me suis dirigé sur Kisantu, où j'ai beaucoup admiré le travail rapide qui a été fait dans cette Mission... Le Père Van Hencxthoven ne s'est pas borné à faire des bâtiments en briques, il s'est activement occupé des populations, sur lesquelles il a une réelle influence dans un rayon de plusieurs lieues. ... A côté du travail religieux, les Pères se sont occupés très activement de l'établissement de Kisantu proprement dit. Ils y ont de beaux locaux pour eux et leurs enfants, des cultures qui prennent de l'extension, et qui, selon les prévisions du Père Supérieur, permettront de nourrir en grande partie le personnel très nombreux employé dans la Mission (1). »

KISANTU. MAISON DES SŒURS

*
* *

Aujourd'hui, Kisantu compte vingt-six bâtiments répartis en deux groupes, à proximité d'une église de 40 mètres de long sur 13 mètres de large.

La maison des Pères est une habitation à étage. Elle comprend dix-huit chambres, d'environ 3 mètres sur 4, une chapelle, un réfectoire, une bibliothèque, une salle de récréation. Deux vérandas courent le long du bâtiment,

(1) Extrait d'un rapport du colonel Wahis, gouverneur général du Congo, au gouvernement de l'État Indépendant (3 juillet 1896).

une au rez-de-chaussée et une à l'étage. La cuisine avec boulangerie et magasin, la forge, la menuiserie, les ateliers, la maison des enfants, le magasin à chikwangue, un autre magasin, la brasserie, la tannerie, l'école et un grand enclos pour parquer le bétail, tout est construit en briques. A cinq minutes de là est située la colonie des Sœurs de Notre-Dame.

Un peu plus loin, à l'écart, quelques bâtiments en pisé : ce sont les anciennes habitations, aujourd'hui transformées en remises pour les échafaudages des scieurs, les chariots, les machines, etc.

Tout cet ensemble forme comme un hameau, assis à l'extrémité d'un vaste plateau de 800 mètres de largeur

L'ÉGLISE DE KISANTU

moyenne et qui s'étend à plusieurs lieues dans la direction nord-sud. Un chemin large de 8 à 10 mètres part de l'église, passe devant la maison des Sœurs et court vers le sud, reliant à Bergeyck-Saint-Ignace trois kraals pour

les bœufs. Le plus éloigné de ces kraals est à une lieue environ de la Mission.

Dirigés par les missionnaires, les jeunes nègres ont déjà défriché au delà de 118 hectares. Les fillettes des Sœurs de Notre-Dame ne sont pas loin d'atteindre les 60 hectares.

A vingt minutes de la maison des Pères, un potager de 1 1/2 hectare fournit les légumes, les fruits à la commu-

AU JARDINAGE

nauté et sert de jardin d'essai pour les expériences agronomiques du Frère Gillet.

* * *

Kisantu fait l'admiration de tous les visiteurs. Pour desservir ce poste et les nombreuses fermes-chapelles qui en dépendent, il s'y trouve quatre prêtres, dont un récemment arrivé.

En outre, cinq scolastiques (1) font là-bas l'apprentissage de la rude vie de missionnaire. Après quatre ou cinq ans, ils reviendront faire ici leurs études de théologie, seront ordonnés prêtres et puis repartiront pour l'Afrique.

---

(1) On donne ce nom, dans la Compagnie de Jésus, aux Pères qui ne sont pas encore prêtres. On est scolastique aussitôt qu'on a fait les premiers vœux, c'est-à-dire deux ans après l'entrée en religion ; on le reste jusqu'à la prêtrise.

En 1905, sur quinze Jésuites belges envoyés aux Missions du Congo, du Bengale et de Ceylan, il y avait quatre prêtres, neuf scolastiques et deux Frères coadjuteurs.

Telle est la méthode habituelle de la Compagnie de Jésus pour la Mission du Congo. Les jeunes Pères partent après trois, quatre, cinq ans de vie religieuse, habituellement à la fin de leurs études de philosophie, vers l'âge de 23 ans. Au lieu de faire leurs années de régence comme surveillants ou professeurs dans un collège de Belgique, ils sont envoyés au Congo pour enseigner le catéchisme, l'*a b c*, voire l'agriculture et le cornet à pistons.

Sept Frères coadjuteurs, dont un nouveau venu (1), complètent la communauté. Ceux-ci sont préposés surtout au matériel.

Il est rare que tout le personnel blanc se trouve réuni à la Mission. Généralement, un ou deux Pères sont en tournée, pour visiter les fermes-chapelles ou en fonder de nouvelles. Leurs expéditions durent huit jours, parfois deux ou trois semaines. Quant au nombre des habitants

BATIMENT SCOLAIRE DES SŒURS DE NOTRE-DAME

noirs de la colonie, il varie entre trois cents et un millier. Depuis quelque temps, l'État, ayant fait faire le dénombre-

(1) C'est à Kisantu que les missionnaires, récemment arrivés d'Europe, vont s'acclimater et apprendre la langue.

ment des orphelins et enfants abandonnés dans les villages, et les ayant confiés aux Pères, la population de Kisantu s'est brusquement accrue de plusieurs centaines. Dans les cinq autres grands postes il en a été de même.

Cet accroissement considérable, un peu rapide et imprévu, ne contrarie pas les missionnaires. Toutefois, ils ne sont pas sans se poser une question :

Comment nourrir tous ces petits malheureux?... Car tous les frais d'entretien sont à la charge des Pères : lourde charge. Mais ils ont confiance : Dieu et la charité des catholiques belges pourvoiront à ces besoins.

CHAPITRE II

RAVITAILLEMENT DE LA COLONIE

Estomacs congolais. — Le Luku. — Grève des femmes. — Régime alimentaire.

Un jour, on parlait devant le Père Cus des difficultés que présente l'entretien d'une grande communauté... **Estomacs congolais.**

« Que serait-ce si vous aviez à faire à des estomacs congolais? » répondit en riant le missionnaire!...

On ne se fait pas idée de la capacité d'un estomac de nègre : « Un serviteur de l'État, nommé Pili-pili, a ici sa célébrité, écrivait le Père Prévers. A lui seul, et sans se trouver incommodé, il a mangé en un jour une chèvre tout entière, plus quatre pains de manioc! » Et remarquez que lorsque les Noirs mangent un animal, ils n'en laissent rien : la viande, la graisse, les intestins, tout y passe, les os même sont pilés et avalés... gloutonnement. On le voit, le Père Cus n'exagérait pas!...

Ajoutons que les négrillons sont souvent difficiles à satisfaire.

Vous auriez beau leur permettre de manger de la viande, du riz, des bananes, des fruits, des patates douces jusqu'à en être gorgés, s'ils n'ont pas leur *luku* (prononcez loukou),

c'est-à-dire de la chikwangue ou pain de manioc, ils croiront n'avoir pas dîné.

« Un jour, raconte le Père Prévers, j'avais abattu une grande antilope. Je fis une abondante distribution de sa chair à mes trois compagnons. Or, après avoir englouti une bonne partie de son butin, après avoir — sauf respect! — rempli son sac au point que la peau en était tendue

RAVITAILLEMENT DE LA MISSION

comme celle d'un ballon, l'un d'eux eut le toupet de venir me dire : « Mfumu, je n'ai pas encore mangé!... »

Des signes par trop évidents indiquaient manifestement le contraire. Aussi, pour toute réponse, mon doigt montra l'abdomen rebondi du négrillon.

« Oui!... répondit candidement l'enfant, c'est le *mbizi* (viande), mais je n'ai pas encore eu de *luku!...* »

Faire un repas sans chikwangue est pour le Congolais ce que serait pour nous un dîner de sucre d'orge et de caramels.

Le luku. Il est difficile de se procurer, à des prix abordables, la quantité de pain de manioc nécessaire à un personnel aussi nombreux que celui de Bergeyck-Saint-Ignace. Les indigènes vous répondent toujours : « Nous n'en avons plus!... »

Ils n'en ont jamais ces moricauds! Mais offrez leur

double prix... ils en auront bientôt découvert 1,000 ou 1,500 kilogrammes.

Seulement, qui en doute, les ressources de la Mission ne permettent pas de pareils marchés. Et cependant, il faut de la chikwangue, il en faut absolument, sans cela les enfants ne seraient pas contents et s'en iraient.

Que faire donc?... Cultiver nous-mêmes du manioc?... C'est ce qu'on fait!

* * *

En mai 1904, les champs de manioc comprenaient 27 1/2 hectares. Mais le manioc n'est pas encore la chikwangue. Il faut fabriquer le pain, ce qui exige une grande main-d'œuvre. Après avoir fait tremper les racines pendant quelques jours, on les pêle; puis elles sont pilées et tamisées. De la farine qui résulte de ces opérations, on fait des espèces de gâteaux, qui sont roulés dans des feuilles de bananiers, puis bouillis.

JEUNE NÉGRESSE TENANT UN RÉGIME DE BANANES

A Kisantu, pour faire la chikwangue nécessaire à cinq cents Noirs, il faut le travail quotidien de soixante filles de la colonie des Sœurs. Mais ces cent vingt bras sont nécessaires aux travaux des champs!...

Alors?...

On a bien essayé de diminuer la main-d'œuvre en em-

ployant des râpes mécaniques. Mais les négrillons n'ont pas voulu de ce *luku*, parce qu'il y restait des fibres moulues.

Grève des femmes.

Ajoutez à toutes ces difficultés la crise que traverse le pays. Au Congo, la culture des terres est la besogne des femmes. Or, un grand nombre de ces dames se sont mises en grève, trouvant qu'il vaut mieux ne plus planter... Pourquoi?... Écoutez la raison, congolaise s'il en fut!

JEUNES FILLES PORTANT DU MAÏS

« Parce que, disent-elles, nous ne savons pas si nous vivrons assez pour récolter, et nous ne voulons pas travailler pour les autres ! »

Dans ces conditions, on conçoit que le manioc atteigne des prix élevés.

Les missionnaires ne sont, du reste, pas les seuls à souffrir de cet état de choses.

Au Congo, c'est la femme qui cultive, c'est vrai, mais le mari, s'il veut manger, doit acheter sa nourriture à sa tendre moitié, et il ne reçoit que donnant donnant!

Eh bien, les femmes en sont venues à ne plus vouloir vendre à leur maître et seigneur. Dans leur for intérieur, les hommes trouvent qu'après tout elles n'ont pas tout à fait tort!

Que voulez-vous faire avec des gens pareils? Les raisonner?... Mais vous y perdrez votre latin... ou du moins votre kikongo! Ils écouteront... approuveront!... diront que le Blanc est malin, et... continueront à agir comme si vous n'aviez rien dit!... Dans les lettres des missionnaires, on sent percer l'inquiétude de ne pouvoir nourrir le personnel et en même temps le regret d'être paralysé par cette grande difficulté.

« ... Il n'y a pas actuellement dans les villages voisins, moins de cent deux enfants, qui attendent que nous puissions les recevoir. Nous voudrions les admettre toutes,

FABRICATION DE LA CHIKWANGUE

mais nos provisions de bouche ne sont pas assez abondantes. La difficulté du ravitaillement est et demeure la grosse question ! (1) »

(1) Lettre de la Supérieure de Kisantu (2 février 1905).

Depuis que l'État a envoyé tant d'orphelins à la Mission, et accru ainsi le nombre des bouches à nourrir, la difficulté, comme bien l'on pense, n'a fait qu'augmenter.

A Mpese il y a huit cents enfants au-dessous de 8 ans!... Quel avenir brillant pour la Mission si l'on parvient à surmonter la crise actuelle! Mais quel crève-cœur aussi de songer que, faute de ressources, on sera peut-être obligé de renvoyer ces petits malheureux. Malgré tout, on tâche de satisfaire négrillons et négrillonnes, en leur donnant leur *luku* au moins une fois par jour.

Régime alimentaire.

Le régime des enfants de la colonie est, du reste, notablement meilleur que celui des indigènes. Ils reçoivent tantôt du riz, tantôt des patates, des bananes, des haricots, etc., et, trois fois par semaine, on leur donne de la viande.

Pour varier le menu, ils ont toujours en réserve : chenilles, sauterelles, rats, souris, serpents, fourmis et autres bêtes dont ils sont également friands.

La cuisine n'offre pas la moindre difficulté : chacun s'en charge :

« Voilà votre ration, ... tirez-vous-en!... » Et ils s'en tirent parfaitement!...

Quant au menu des Pères à Kisantu et dans les autres grands postes, il se rapproche sensiblement de celui qu'on a en Europe, en ce sens qu'ils ont ordinairement de la viande. En voyage, on mange ce que l'on peut se procurer. Ce n'est pas toujours l'idéal, mais... en mission comme en mission!

CHAPITRE III

CULTURES ET MÉTIERS

En pays civilisés. — Défrichements. — Labourage. — Le bétail. — Les métiers. — Littérateurs nègres. — Salaire.

En pays civilisés.

Que de fois dans nos promenades champêtres, aux premiers jours d'automne, nous avons aperçu un paisible laboureur travaillant sa terre.

Peut-être, un instant, nos yeux se sont-ils arrêtés sur le soc fouillant la terre et rejetant le long du sillon les traînées régulières des mottes retournées. Habitués à ce spectacle si simple, nous avons continué notre route, sans jamais songer probablement au degré de civilisation que révèle cet humble travail de nos cultivateurs.

Quand, en Belgique, un paysan veut préparer son champ pour les moissons nouvelles, il attelle son cheval ou ses bœufs à la charrue, passe, repasse et passe encore sur son lopin de terre, et après quelques heures de peine, le sol est retourné; les herbes enfouies serviront d'engrais. C'est tout simple : le travailleur d'aujourd'hui bénéficie du labeur des ancêtres. Depuis des siècles, à chaque automne, de leur pas tranquille, les bœufs ont traîné le soc et la herse à travers nos plaines, et l'effort des générations d'autrefois facilite celui des générations présentes.

Défrichements.

Mais dans les terres vierges du Congo, rien de pareil : tout est à faire. Avant d'y conduire la charrue, il faut pied à pied faire reculer la brousse.

Les grandes herbes enchevêtrées forment des espèces

DÉFRICHEMENT

de buissons, comme les touffes de joncs qui bordent nos étangs.

Pour défricher on attaque à grands coups de houes ces broussailles herbeuses, on les laisse sécher sur place, aux rayons du soleil équatorial, puis on y met le feu et l'immense flambée réduit tout en cendres.

Il faut alors attendre les pluies. Inutile de songer à travailler le sol à la fin de la saison sèche; autant vaudrait promener la charrue sur un champ de terre cuite.

***

Labourage. Avec les premières grandes averses le labeur des cultures commence.

Dans la plaine, c'est une grande charrue, traînée par huit ou dix bœufs; aux flancs des collines, des groupes de

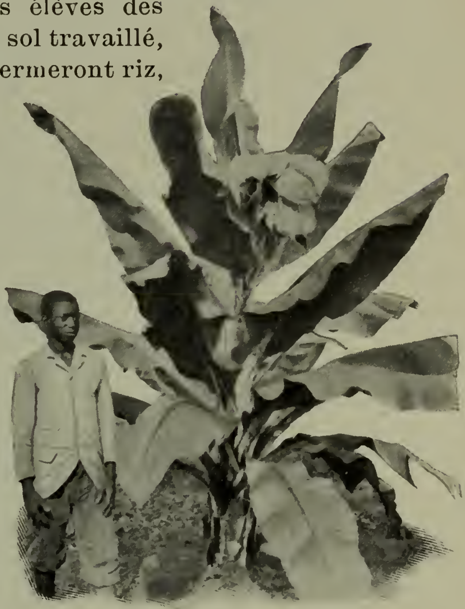
LE LABOURAGE

travailleurs ou de travailleuses retournent le sol à la houe.

Au milieu de ces négrillons, un jeune Père en soutane blanche, le front ruisselant de sueur, donne l'exemple. Ardent à la besogne, il frappe et creuse, égayant de ses joyeux lazzis les petits moricauds. Parfois dans une bouffée de gaieté folle, Blanc et Noirs, s'appuyant sur leur outil, sont pris d'un rire homérique.

Puis les houes s'acharnent de plus belle sur la terre à retourner et le travail avance rapidement.

Cent soixante à cent soixante-dix hectares ont été ainsi conquis sur la brousse par les élèves des Pères et les filles des Sœurs. Le sol travaillé, viennent les semailles. Bientôt germeront riz, haricots, arachides, patates douces; d'immenses champs de manioc s'étaleront au soleil et, plus loin, dans les parties moins humides, les bananiers s'aligneront en vastes plantations (1).



MUSA GILLETII

Les lianes à caoutchouc cultivées à Bergeyck-Saint-Ignace sont destinées à être répandues dans les fermes-chapelles. Le pays sera ainsi mis en valeur.

Dans le jardin légumier, le long des chemins, des arbres de toute espèce, des fleurs, des plantes médicinales. C'est le jardin d'essai du Frère Gillet. Plusieurs découvertes, vraiment intéressantes, ont été par lui communiquées au Jardin botanique de Bruxelles.

---

(1) Voici quel était, en mai 1905, l'état des cultures appartenant aux Pères de Kisantu.

Manioc, 27 hect. 44; riz, 14 hect. 76; sorgo, 2 hectares; patates douces, 9 hect. 73; maïs, 8 hectares; arachides, 3 hect. 50; haricots, 1 hectare; bananeraies, 13 hect. 58; prairies artificielles, 11 hectares; caoutchouc, 3 hect. 32; eucalyptus, 2 hect. 42; cannes à sucre, 2 hect. 61; jardin potager, 1 hect. 50. Total : 100 hect. 86. Depuis on a beaucoup augmenté. Rien que pour le riz, il y a 10 hectares de plus qu'en mai 1905.

Actuellement, c'est le Père Louis van Naemen, fils de l'honorable député de Saint-Nicolas, qui dirige les cultures à Kisantu. Les souvenirs des jours d'enfance passés au château paternel, dans le pays essentiellement agricole de la Flandre, lui rendent de bons services et lui tiennent lieu d'expérience.

BŒUFS DE KISANTU ATTELÉS

A l'époque de la guerre du Transvaal, les journaux illustrés ont publié beaucoup de gravures représentant les grands attelages à bœufs des Boers. Pareils attelages sillonnent l'exploitation de Kisantu. Le bétail

Quels grands yeux ils ont ouverts, les sauvages congolais, quand, pour la première fois, ils virent un équipage de ce genre, ces huit ou dix animaux, aux cornes puissantes, tirant une lourde charge de pierres ou de madriers. Ces grosses bêtes sont donc autre chose que du *mbizi* (viande) et peuvent être utiles ailleurs qu'aux repas!... Peut-être les vieux ont-ils pensé au portage de jadis! En tout cas, de plus en plus convaincus, ils répètent : « Le Blanc est malin ! »

Le gros bétail élevé à Kisantu est ensuite répandu dans les grands postes et dans les fermes-chapelles. Si aucune épidémie ne vient s'abattre sur le troupeau, ce sera, dans quelques années, une immense source de richesse pour les Noirs en voie de civilisation.

Une cinquantaine de porcs « nègres » — car au Congo les cochons sont aussi noirs que les hommes — trottent en liberté dans le bois et la brousse, fraternisant avec quelques chèvres et les trois cents poules de la Mission.

Culture et élevage, tout se fait évidemment sous l'impulsion et le contrôle direct des Pères. Cependant, les jeunes gens ne sont pas simplement des manœuvres. On tâche d'en faire des hommes, capables de diriger à leur tour une exploitation agricole.

De fait, dans beaucoup de fermes-chapelles, le kapita, formé à la Mission centrale, arrive à des résultats excellents.

***

« Un jour, raconte le Père Brielman, je revins à Kisantu, après une absence assez prolongée. L'air résonnait de coups de marteaux, de coups de truelles; ici des forgerons, là-bas des brasseurs, plus loin des menuisiers, ailleurs des briquetiers, des bûcherons, des laboureurs, des maçons. Le bruit sourd, le bourdonnement de tout ce monde au travail, me faisaient comparer l'endroit à une ruche d'abeilles. Les métiers

LE P. VAN NAEMEN

» L'ensemble me rappelait les grandes usines de Belgique, que plusieurs fois j'avais eu l'occasion de visiter... (1). »

Étrange côté de la vie du missionnaire, que cette nécessité de pourvoir soi-même à tous ses besoins!

Ici en Belgique, a-t-on envie d'un écrou, on appelle le forgeron.

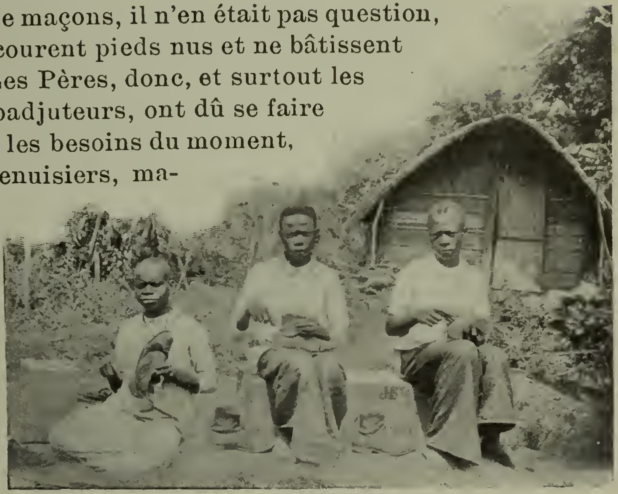
Je veux bâtir... Un architecte accourt, suivi d'un entrepreneur avec ses charpentiers et ses maçons.

Je désire des souliers... Le cordonnier prend mesure... Voilà, monsieur!...

Au Congo, il y avait bien quelques forgerons indigènes, mais ces pauvres diables en étaient à l'A B C du métier.

De cordonniers, de maçons, il n'en était pas question, puisque les nègres courent pieds nus et ne bâtissent pas en briques!... Les Pères, donc, et surtout les excellents Frères coadjuteurs, ont dû se faire tour à tour, suivant les besoins du moment, scieurs de long, menuisiers, maçons, briquetiers, zingueurs, jardiniers, laboureurs, fermiers, etc.!

Avant de partir, on avait eu soin de les initier quelque peu à ces divers métiers.



CORDONNIERS

Les résultats ont dépassé les espérances, car les élèves qu'ils ont formés rendraient des points à bien des ouvriers d'Europe.

Aujourd'hui, les Frères n'ont plus qu'à indiquer l'ouvrage à faire. Ils ne doivent même plus surveiller l'exécution.

Les apprentis d'hier ont été si bien dressés, qu'ils sont

(1) *Missions Belges de la Compagnie de Jésus*, 1900.

capables aujourd'hui de former à leur tour de nouveaux ouvriers.

BRASSEURS A KISANTU

Littérateurs nègres.

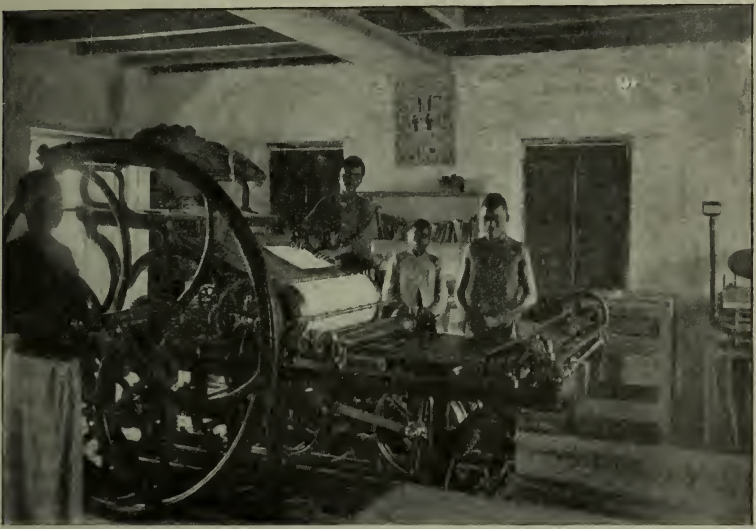
A côté des travailleurs manuels, il y a « les ouvriers de la pensée », les écrivains rédacteurs du journal.

Car Bergeyck-Saint-Ignace a son journal : le *Ntetembo eto* (Notre Étoile).

Les articles sont écrits par les Pères, mais aussi par les jeunes nègres. Leurs sujets : ordinairement les jeux en usage, les apologues de leur pays... Ils ont des tournures originales, des expressions typiques, si congolaises, que les Blancs ne parviennent pas à les égaler.

L'imprimerie de Kisantu ne chôme pas. Le scolastique qui la dirige, le Père Fernand Sadin, édite, outre le *Ntetembo eto*, des catéchismes, des livres de prières, de lectures, non seulement pour notre Mission, mais même pour le Congo français.

Il est assisté par des négrillons, mais, hélas!... Dans le métier d'éditeur, il est une bien grande lacune!... On n'a pas encore trouvé le moyen de plier proprement du papier avec des mains sales!... Ce n'est pas qu'on n'ait essayé,... les gamins ne cessent de tenter l'expérience, au grand dé-



L'IMPRIMERIE A KISANTU

sespoir du Père imprimeur!... Il ne peut pas cependant leur demander d'avoir les mains blanches!...

***

Tous ces petits travailleurs et travailleuses reçoivent un salaire mensuel, on les paye en monnaie. Salaire.

Quand vient le grand jour de paye, il faut voir l'animation qui règne sous la véranda, parmi les nègres et négrillons. Il faut savoir qu'à la même occasion le magasin d'étoffes est ouvert et qu'on leur permet d'acheter au prix coûtant les tissus qu'ils désirent!...

Pour le Congo les salaires sont relativement élevés; de quatre à quinze francs par mois.

Ceux à qui l'on donne une instruction plus soignée reçoivent le vêtement et quelque chose pour leurs menus plaisirs (1).

Notez bien que nous ne comptons pas les nombreux pourboires dont on les gratifie. Pour le plus petit service, un *matabiche*... que si par hasard on l'oubliait, une petite question discrète vient bientôt rappeler à l'ordre!...

Au magasin d'étoffes, le rayon devant lequel stationnent le plus d'acheteurs est celui des tissus aux teintes voyantes. Plus l'assemblage des couleurs est criard, plus c'est beau! Les grands jeunes gens et les pères de famille sont de vrais enfants.

Et quand le Père s'étonne au spectacle d'un choix si baroque, ils rient de tout leur cœur. Les nègres du Congo ont du reste le rire extrêmement facile. Il suffit d'un rien pour exciter leur joie.

Que le Blanc fasse mine de sourire... A cette vue, hilarité générale, battements des mains, cris de jubilation!...

***

Puisque nous parlons du goût des Congolais, disons un mot de leurs accoutrements :

Le dimanche à la grand'messe, c'est à pouffer de rire tant les costumes sont extravagants. Quelques-uns des indigènes sont très correctement mis, quant à la partie inférieure du corps : culottes d'un blanc irréprochable... Levez les yeux, le contraste est impayable.

Tel porte une chemise, dont les pans s'étalent majestueusement en dehors du pantalon et flottent comme des oriflammes. Tel autre a donné tout l'argent qu'il avait, pour se procurer à un prix invraisemblable une petite robe d'enfant. Il est tout fier de cette dentelle qui tranche affreusement sur le noir d'ébène de ce cou de taureau.

Un troisième — c'est la parure ordinaire des chefs — porte une longue redingote. En Europe, nous sommes

---

(1) *Missions Belges*, mars 1906. Réponse du Père Banckaert au rapport de la Commission d'enquête.

ÉGLISE DE KISANTU PENDANT LA SEMAINE

habitués à voir ce vêtement complété par le pantalon... Ici, on n'y regarde pas de si près...

En voici un qui, outre le pantalon et la chemise flottante, d'après la description ci-dessus se drape de plus dans une pièce d'étoffe en tissu écossais. Une vraie marionnette, quoi !... C'est le boy-cuisinier, un homme important ; il voulait le faire voir. Il a réussi, sinon aux yeux des Pères, au moins aux yeux des natifs...

CHAPITRE IV

LE CÔTÉ SPIRITUEL

Ordre du jour. — Le dimanche. — Incident à l'église. — Funérailles d'un catéchiste. — Pèlerinage et procession.

A voir les résultats matériels obtenus jusqu'ici, on pourrait croire que les Pères missionnaires ont plus pensé aux corps qu'aux âmes.

Ils n'en est rien pourtant. Oh! sans doute, ils ont dû manier souvent truelle, scie, et rabot; mais le côté spirituel n'a pas été négligé, loin de là!... L'ordre du jour de la colonie de Kisantu le dit éloquemment.

Ordre du jour

A 5 h. 25, lever, puis messe.

L'assistance n'est obligatoire qu'à partir de la consécration, mais presque tous les enfants sont présents dès le début du saint sacrifice.

Après l'élévation on récite les prières du matin, le chapelet, et l'on termine par le chant du *Laudate Dominum* en langue congolaise.

A 6 h. 1/4, les travailleurs, c'est-à-dire les moins capables d'étudier, vont à leur métier. Les futurs catéchistes — les *universitaires*, comme disent les Pères de Kisantu, — se rendent en classe.

A 8 h. 1/2, travail aux champs jusqu'à 9 h. 3/4, puis repos.

A 10 heures, histoire sainte et classe jusqu'à 11 h. 3/4. A ce moment ils reçoivent leur ration, puis sont absolument libres pendant deux heures. On ne les surveille même pas.

AU TRAVAIL

A 2 heures, catéchisme, puis classe, solfège et chant.

A 4 h. 1/2, travaux agricoles.

A 5 h. 3/4, réunion générale à l'église, cantique, prières du soir que termine le chant du *Laudate*.

Ceci pour les élèves les plus intelligents, l'élite de la jeunesse noire.

Les autres moins bien doués, moins aptes par conséquent aux études, ont plus de travaux manuels et moins de classes : environ deux heures par jour.

S'ils arrivent ainsi à savoir lire convenablement, à écrire, à calculer un peu, on est très satisfait.

Ne soyons, du reste, pas trop exigeants pour ces pauvres petits sauvages, et n'oublions pas qu'il y a cinquante ans, bien des Belges étaient incapables de lire et d'écrire leur nom.

Le dimanche.

Le dimanche, ceux qui désirent communier se rendent à l'église à 5 h. 3/4.

Avant la messe, les prières de la préparation à la communion sont récitées à haute voix. Pendant l'office, chants et sermon.

A 8 heures, école dominicale : bref interrogatoire sur le sermon entendu le matin. Souvent aussi, on profite de

AU SORTIR DE L'ÉCOLE DOMINICALE

cette demi-heure pour donner des conseils spirituels. Après ces exercices, les enfants sont libres jusqu'au salut qui est chanté à 5 h. 3/4.

* * *

Incident à l'église.

« Je reviens du salut, écrivait le Père Sadin; pendant le *Tantum ergo* j'ai failli éclater de rire! Les pères de famille se mettent tout au fond de l'église avec leur plus jeune progéniture. Moi, pour surveiller, je suis devant eux, dardant des regards terribles sur les gamins qui sont

devant et qui se permettent de temps à autre de tourner la tête vers le fond de l'église.

» Donc, pendant le *Tantum*, voilà-t-il pas qu'un gosse microscopique, trouvant que cela durait trop longtemps et cherchant une distraction, s'amuse à gratter mon talon que mon soulier laissait à découvert. Rouff!!... je rentre mon talon!... Lui trouve ça intéressant; il recommence en montant,... jusqu'à venir me chatouiller les mollets!...

» C'était trop fort!... je me lève et me retourne sur l'impertinent qui me regardait en souriant, montrant ses petites dents blanches et de grands yeux brillants de joie : il avait tout à fait l'air de me dire : « Ah! que c'est gai!... ça vous amuse aussi, hein?... » Je me suis retourné très vite vers l'autel; sans cela je crois bien que je n'aurais pu garder mon reste de sérieux!... »

*
* *

Funérailles d'un catéchiste

Un catéchiste particulièrement édifiant avait rendu de nombreux services aux Pères. Voici comment le Frère Van den Bosch racontait au Père Opdebeeck les funérailles de ce brave garçon :

« Savez-vous qu'Henri Dimuenza est mort?... C'était le bras droit du Père De Meulemeester; l'annonce de son décès a ému le Père jusqu'aux larmes. Il a été enterré ici avec grand apparat. La fanfare suivit le cercueil.

» Quelques jours après, un service a eu lieu à Kimuanga même, et tous les enfants des fermes-chapelles, dont Henri était le catéchiste régionnaire, ont été convoqués. Ils étaient au moins deux cent cinquante. Le Père Struyf et votre serviteur ont été invités par le Père De Meulemeester.

» Tous les enfants de l'école sublime (école des catéchistes) avaient appris la messe de *Requiem* pour la circonstance. On avait même transporté l'harmonium de la classe.

» A la chapelle de Kimuanga, nous avons dressé un catafalque et arrangé l'autel en noir... La messe a été chantée par le Père De Meulemeester, et l'on pouvait dire du Père

Procureur, ce que l'on disait de Jésus au tombeau de Lazare : « Voyez comme il l'aimait! »

*
* *

Pèlerinage et procession.

La grande procession qui se fait chaque année à Bergeyck-Saint-Ignace donne parfois lieu à un pèlerinage. De tous les environs, chrétiens et catéchumènes accourent...

En 1902, la fête de l'Assomption tombait un vendredi. La procession fut remise au dimanche suivant.

« On se donna rendez-vous à la Mission Marie-Louise, Boma, le 15. Ce poste est à quatre lieues de Kisantu.

LA GROTTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES A KISANTU

Le lendemain, vers 6 h. 1/2, nous étions en route. Les chrétiens de chaque poste étaient groupés autour d'un drapeau, portant le nom de leur village. On priait, on chantait des cantiques, ou bien on causait en marchant. Il régnait parmi les pèlerins un enthousiasme indescrip-

tible: ils hissaient bien haut leurs bannières, s'extasiaient de voir ce grand cortège, ces drapeaux, ces groupes se succéder sans fin par les chemins sinueux, descendre les longues pentes, couvrir de nouveau les pentes des collines opposées et comme ils le disaient fièrement, occuper à la fois deux montagnes...

» Arrivés à proximité de Kisantu, nous nous arrêtâmes pour bien reformer le cortège. Nos pèlerins se mirent à prier. Ce fut d'abord le chapelet, puis, en vue de la Mission, à une distance d'environ 500 mètres, ils entonnèrent les litanies. Les enfants de l'école avec leurs voix éclatantes de soprano et de ténor, faisaient retentir au loin les belles invocations des litanies, auxquelles répondait, plus grave, sur toute l'étendue du cortège, la supplique si simple, si accentuée : *Utusambilete*, priez pour nous.

» Pendant qu'on avance lentement, la foule immense des pèlerins qui nous ont précédés, jointe à celle des curieux accourant de la Mission, se porte à notre rencontre, forme la haie pour nous laisser passer et, entraînée par l'élan de ce cortège pieux, fait écho à nos chants et à nos prières et nous suit jusqu'à la grotte.

» Là, devant la statue de Marie Immaculée, le cortège se forme rapidement en deux cercles et voilà toute cette foule à genoux sous les drapeaux ondoyants, les yeux fixés sur la belle statue, se dessinant au milieu de la verdure et des fleurs, comme une vision d'en haut appelant la bénédiction de Dieu sur les Noirs prosternés. Il y eut un moment de silence et de prière muette. Alors, les enfants de l'école entonnèrent le *Magnificat* en kikongo, et toute la foule y répondit (1). »

Le soir, par petits groupes, accroupis ou couchés autour des feux, les pèlerins s'endorment à la belle étoile. Quelques-uns sont chargés d'entretenir la flamme, et par moments, quand ils se lèvent, on voit leurs corps noirs éclairés brusquement de fauves reflets.

A 2 heures du matin, il en est déjà qui attendent devant les portes de l'église. A 5 heures, on ouvre enfin,

---

(1) Lettre du Père Butaye au chanoine Leroy, président du grand Séminaire de Liége (*Missions Belges*, 1902).

et, par groupes, ils entrent, communient, récitent les prières d'action de grâces, puis ressortent pour faire place à d'autres.

Quand tous ont reçu la sainte eucharistie, commence une messe en plein air.

« A l'évangile, il y eut sermon : on félicita les chrétiens. Ils étaient venus de loin pour donner ici, en commun, un éclatant témoignage de leur foi. Ils avaient passé la Nsele, la Lukunga. D'autres venaient de Kimpako et des environs, au nombre de six cents. D'autres, de Sanda,

LE JOUR DE LA PROCESSION PENDANT LE SERMON

de Nlemfu et même d'au delà de la Nsele, de la région de Ntumba-Mani, de plus de 20 lieues de distance. »

Les postes liégeois pouvaient se réjouir justement et s'appliquer spécialement ces éloges, car quelques-uns avaient fait trois journées de marche.

« On leur montra encore que ce pèlerinage était une puissante prédication : une immense région, des centaines de villages les avaient vus passer et prier!... Ils pouvaient se compter : cinquante il y a dix ans, les voilà maintenant cinq mille (1). »

Après la messe, la procession se forme. Ici la palme est aux Sœurs de Notre-Dame. Elles ont organisé des groupes

(1) Lettre du Père Butaye au chanoine Leroy, président du grand Séminaire de Liége (*Missions Belges*, 1902).

d'enfants et de jeunes filles, qu'ingénieusement, avec des riens, elles ont coquettement habillées, de rouge, de bleu, de mauve, etc.

C'est charmant à voir ces petites gamines à peau noire, vêtues d'une robe blanche immaculée, jetant du feuillage et des fleurs devant le Saint Sacrement. De grandes jeunes filles voilées forment garde d'honneur autour de la statue de la sainte Vierge. Des petites en rose escortent l'image de l'Enfant Jésus. Des garçonnets sont groupés autour des bannières du chemin de croix, et là, devant le Saint Sacrement,

LA PROCESSION

dans leur uniforme de gala (1), les musiciens de la fanfare accompagnent les chants pieux et scandent, en notes vibrantes, le pas de procession.

Et tous vont, dans un ordre parfait, pieux et recueillis, faisant monter vers le Ciel leurs cantiques et leurs prières.

On comprend l'admiration des nègres, leur enthousiasme devant un pareil spectacle; mais on comprend aussi l'émotion des missionnaires, quand sur leur cher troupeau agenouillé dans la poussière, l'ostensoir trace un grand signe de croix!...

(1) Cet uniforme rappelle celui des zouaves pontificaux : gris bleu, culotte bouffante, large ceinture rouge.

« Ah! nous disait le Père Opdebeeck, les belles fêtes du Congo, quel bon, quel doux souvenir j'en ai gardé!... Ces messes de minuit, à Noël, par exemple. Je vois encore ces

BÉNÉDICTION DU TRÈS SAINT SACREMENT LE JOUR DE LA PROCESSION

treize à quinze cents Noirs entassés dans l'église. Ah! comme ils priaient! et comme cela faisait du bien!... »

CHAPITRE V

LE CÔTÉ INTELLECTUEL

Moyen pratique pour se procurer des élèves. — Aspect d'une classe. — Une maman qui n'y va pas par quatre chemins. — « Musielele ». — Comment on donne la classe. — Lettre de Louis Mambu. — La collection du Frère Charles.

Moyen de se procurer des élèves.

« En classe, la première fois que j'y vins, écrivait le Père Sadin nouvellement arrivé au Congo, il y avait une vingtaine de présents sur quarante inscrits. J'appelle le Père Struyf et lui fais demander pourquoi les autres ne sont pas venus.

» Réponse : « Ils n'aiment absolument pas de venir!... » S'ils n'aiment absolument pas de venir que voulez-vous faire?... Il fallait donc attirer mes gosses (1). Savez-vous comment je m'y pris?... Je leur donnai un peu de sel de temps à autre! Je fis cela pendant un mois. Les présences s'accrurent, j'eus des nouveaux.

» Maintenant le magasin de sel est fermé pour eux, mais l'élan est donné. J'ai tous les jours près de cinquante présents qui viennent avec entrain.

» Dès 8 heures, presque tous sont là, bien que la classe ne commence qu'à 8 h. 1/2. Mais je vais près d'eux, je les plaisante, je les fais chanter en leur donnant une patate!... »

Accroupis sur le sol par groupes de quatre ou cinq, ou bien assis sur des bancs rudimentaires, les négrillons sont là, fixant de leurs gros yeux étonnés les tableaux pendus aux murs. Aspect d'une classe.

Le professeur, en soutane blanche, va et vient la pipe à la main.

*
* *

« Ma classe me donne des consolations quand je vois les progrès de mes petits gosses, progrès d'autant plus sûrs qu'ils sont plus lents!... J'avais quarante-huit bambins présents ce matin sur quarante-cinq inscrits!... C'est le monde renversé!

» Il y en a de toutes sortes; des grands de 11 à 12 ans, les autres, par gradation descendante, jusqu'à 2 1/2 ans. Il y en a même un qui n'a pas plus de 2 ans, s'il les a!... Un vrai petit chérubin! C'est le fils d'un richard, par conséquent, quoique chérubin, il a un caleçon, et même mieux, une superbe robe, jadis rose pâle!

» De cette robe sortent de petits mollets et de petits bras potelés, bien noirs, bien frottés d'huile de palme, luisants comme le parquet ciré d'un pensionnat de demoiselles... Un jour que j'attendais gravement mes mioches sur le seuil de ma classe, je vois venir droit à moi une femme indigène!...

(1) Il s'agit évidemment des externes.

UNE CLASSE A KISANTU

Une maman expéditive.

» Fichtre!... avec tout mon kikongo je n'irai pas loin, me disais-je à part moi, et déjà je m'apprêtais, avec un geste superbe et deux mots expressifs, à la renvoyer à quelqu'autre, quand, d'un tour de main, elle empoigne quelque chose derrière son dos et le dépose devant moi.

» Et voilà que ce quelque chose se met à geindre et à pleurer à chaudes larmes en criant : *è mamé! è mamé!...*

» Oui-da! mais la *mamé* était filée sans mot dire, et sans se retourner pour voir si elle avait bien mis son mioche sur les pieds, et pas sur la tête!... Et le petit criait !... fallait voir!... ou plutôt, fallait entendre ça !... C'est que, même à 2 ans, ils ont les cordes vocales passablement développées ces Noirs !...

TROIS ÉLÈVES

» Mais ce que vous auriez dû voir après, c'est le Père Sadin, de la Compagnie de Jésus, s'essayant, avec tout ce qu'il savait de kikongo, à consoler ce petit moricaud qui criait après sa *mamé!...*

» Vous riez?... Eh bien! ça n'a pas duré cinq minutes que le gamin et moi fussions bons amis, quoique je n'eusse rien à lui donner, n'ayant moi-même que ma pipe.

» Il ne parlait pas, ayant sans doute conscience que je ne le comprendrais pas, mais tout le reste de la classe venait se frotter contre ma jambe, comme un petit chat qui fait ronron !

» Et voilà comment est venu pour la première fois en classe, mon petit bonhomme à robe rose dont je vous ai parlé et qui s'appelle, pour vous servir : Moussiélélé, ce qui s'écrit : « Musielele » (1). »

***

Comment on donne la classe.

A Monsieur Musielele et à ses compagnons allons apprendre l'A B C.

Prenons d'abord l'alphabet minuscule imprimé.

La lettre *a*... Oh!... beaucoup trop compliqué pour commencer !

Prenons *l*... C'est la plus simple. Ecrivons un *l* au tableau... Voyons?... A quoi cela ressemble-t-il ?... A une baguette, n'est-il pas vrai ?... Hé bien, cela... cette grande baguette... s'appelle *l*... *l*... Compris?...

— Eh ! vous, là-bas, Louis... Comment appelle-t-on ce qui ressemble à une grande baguette?...

— ... ? ? ?

— Voyons, je viens de le dire !... *l*... *l* !...

— Ah ! oui !...

— Et vous Jean?... Comment appelons-nous cette grande baguette ?

— C'est *l*...

— Très bien !... Paul, à quoi *l* ressemble-t-il?...

— ... A une grande baguette !...

— A la bonne heure... Comment appelez-vous cette grande baguette, Joseph?...

— *l* !...

— Parfait... Maintenant, regardez bien tous, ce que je vais faire... Devant cette grande baguette, je colle un gros ventre... Voyez-vous ?

— Oui ! oui ! un gros ventre...

---

(1) Lettre du Père Sadin (octobre 1904).

— Hé bien, quand la baguette a un ventre à droite, c'est *b*... quand elle a un ventre à gauche, c'est *d*... *b*... *d*...

Ici cela devient déjà plus compliqué! On retient bien qu'il y a deux ventres, l'un à droite, l'autre à gauche... Mais c'est bien difficile de se rappeler que *b* a le ventre à droite et que *d* le porte à gauche!...

LE PÈRE HANQUET

Pendant tout le temps de la classe, le dialogue entre le professeur et les élèves se poursuit vif et animé. *g*, c'est le grand serpent; *s*, le petit; *i*, c'est la petite baguette avec un chapeau; *r*, c'est le petit hameçon; *f*, le grand; *v*, les cornes de chèvres... etc., etc.!

Le lendemain, répétition!... Hélas! pauvre professeur! Que de fois tout est à refaire! Les gamins savent dire : Ceci est la grande baguette; ce sont les cornes de chèvre... Mais le nom de la lettre?... envolé... C'est si peu intéressant pour ces galopins noirs!... En voyant tout cela à distance, nous rions, nous!... Mais quelle provision de patience le professeur doit avoir pour ne pas se fâcher!...

Pour la leçon d'écriture, nos petits bonshommes sont installés à la turque, l'un ici, l'autre là, faisant face à toutes les directions.

Et, de groupe en groupe, le professeur passe, approuve, corrige le griffonnage que les mains inhabiles ont tracé sur l'ardoise.

Beaucoup de négrillons ont l'esprit vif, plus vif même que les petits Blancs de leur âge. Seulement, ils semblent généralement incapables de pousser plus loin que les éléments. Qu'importe, d'ailleurs?... Ils ne sont pas destinés à devenir des savants et des docteurs, ces braves

Congolais. On tâche d'en faire des hommes et de bons chrétiens.

*
* *

Les résultats que l'on obtient sont déjà fort beaux. Voici une lettre que Louis Mambu, kapita de Gand-Sainte-Barbe, écrivait en 1900 au Père Préfet du collège des Jésuites, à Gand :

Lettre e Louis Mambu.

« Vous me demandez combien il y a d'enfants baptisés à Gand-Sainte-Barbe. Il y en a vingt-quatre, et ceux qui ne le sont pas encore, sont au nombre de dix-huit. Peut-être que le dimanche de Pâques, il y en a qui seront baptisés, ainsi que deux femmes noires. Mfumu le Préfet, priez Dieu pour moi afin que jusqu'à ma mort j'observe bien les commandements de Dieu.

» Beaucoup d'enfants voudraient venir au catéchisme, mais leurs parents ne veulent pas.

» Priez Dieu pour que leurs parents les laissent venir à l'instruction. Dites à vos enfants de prier pour eux, car ils sont fous, ils ne connaissent pas Dieu.

» Je prie Dieu pour vous, et servez bien Dieu jusqu'à l'heure de votre mort. »

A lire cette lettre on serait tenté de croire qu'elle a été dictée ou inspirée par un missionnaire.

Il n'en est rien pourtant. Disons toutefois qu'à l'époque où cette lettre fut écrite, Louis Mambu était le meilleur catéchiste de la Mission.

Tous n'ont pas des sentiments aussi délicats, mais un bon nombre pourtant est sincèrement attaché aux Pères. Témoin cette lettre écrite en français au Père Hendrickx par un garçon de l'école des catéchistes. Je transcris simplement en laissant l'orthographe de l'original :

Kisantu, 10 mars 1905.

Mon Révérend Père Andrékisi,

Bonjour.

Maintenant, à vous. Est ce que vous êtes guéri? Si vous portez bien, je remercie beaucoup le bon Dieu.

J'ai vû de la douleur, acause de vous retournait en Europe. Maintenant je prie Dieu. Il vous soigne bien. Alors vous retourner ici, pour soigner nous avec tous les autres choses, le corps avec l'âme.

Votre enfant,
Hubert Nsingi.

Votre ami longtemps à Ndembo.

En voici une écrite en kikongo à un autre Père rentré en Belgique.

Mfumu Malembe, mbote mingi.	Mfumu Malembe, bonjour.
Tuwidi nkenda nde kiefu go nzevo zaku bampangi baku bawidi zenga zo kuandi, mu diambu di kubela; kansi mpamba. Beto bantu ka tu bedila mu nzevo ko, kansi bimbefo bitukila go mu mbanzi, go mu ntulu, go mu nsingu.	Nous avons entendu la nouvelle que vos frères vous ont fait couper votre barbe, parce que vous étiez malade; mais c'est en vain. Nous autres hommes, nous ne sommes pas malades à cause de la barbe, car toutes les maladies proviennent ou des côtes, ou de la poitrine, ou du cou.
Mavimpi maku, Mfumu Malembe, kua mono muana aku.	Les salutations, Mfumu Malembe, de votre enfant.
Donbasi.	Donbazi (Sébastien).

L'auteur de cette lettre est un enfant d'une intelligence plutôt médiocre.

Un fait assez curieux, c'est que les gamins n'aiment pas trop à parler le français... Pourquoi?... Tout simplement par vanité. Ils craignent d'être ridicules en faisant des fautes et, plutôt que de voir sourire à leurs bévues, ils préfèrent ne pas parler cette langue que pourtant ils aiment à apprendre.

*
* *

La collection du Frère Charles.

J'ai parlé des travailleurs, des hommes de métiers, des écoliers, des futurs catéchistes. Il est une catégorie d'individus dont je n'ai pas encore fait mention. C'est celle que le Père Sadin appelait « la collection du Frère Charles » (1).

Il faudrait une palette réaliste pour peindre ces pauvres gens, car on dit avec assez de raison que la peinture, comme la photographie, embellit.

C'est le rendez-vous de tous les miséreux, phtisiques, estropiés, rachitiques, boiteux, anémiés, épileptiques, avortons, etc., etc..., ramassés non seulement à Kisantu, mais encore dans les postes qui en dépendent.

(1) Le Frère Coadjuteur Charles Gérard, cuisinier à Kisantu.

Ils sont là près de vingt, et il n'y en a peut-être pas trois qui soient quelque peu valides. D'abord une dizaine de petits gamins abandonnés, trouvés dans la brousse, ou chassés des villages, à cause de leurs plaies ; beaucoup n'ont pas 6 ans !...

Soignées par le Frère infirmier, leurs plaies se sont refermées, mais ces enfants ont souffert de la faim, n'ont

PONT DANS LE BAS-CONGO

jamais reçu les soins affectueux d'une mère, sont mal constitués. Parfois ils semblent vraiment atteints de cleptomanie. Un jour, au commencement du dîner des Pères à Kisantu, on amène un de ces gamins qui pour la centième fois avait été pris à dérober.

— Pourquoi volez-vous ainsi ? lui dit-on.

— Parce que j'ai faim.

— Hé bien, chaque fois que vous avez faim, venez me demander ce que vous voulez, je vous le donnerai ; mais ne volez plus.

Le gamin s'en va en disant : c'est bien.

Avant la fin du dîner on le ramenait : il venait de commettre un nouveau larcin !... Pauvres diables !...

Ils arrivent si maigres, si faibles, qu'il faut des années pour leur donner quelqu'apparence de vigueur. Puis, rejetés par leurs proches, ne recevant aucune nourriture, ils n'avaient à manger que ce qu'ils parvenaient à dérober. Aussi, sont-ils les plus incorrigibles voleurs qui soient sous le soleil.

On pourrait les décrire tous en détails, ils en valent la peine, mais ce serait trop long... et trop triste... (1).

***

Trois fois par an, au Nouvel an, à Pâques et en septembre, les jeunes habitants de la colonie ont des vacances, pendant lesquelles ils peuvent retourner dans leurs villages s'ils le désirent. Quand on leur accorda pour la première fois cette faveur, plusieurs missionnaires étaient assez sceptiques : « Vous verrez, disaient-ils, les pigeons envolés ne reviendront pas au colombier ! »

Ils se trompaient : au jour fixé pour la rentrée, le colombier se remplit de nouveau !... Il faut croire que les oiseaux ne s'y trouvent pas mal !...

CHAPITRE VI

A LA COLONIE DES SŒURS

Religieuses missionnaires. — Premier départ des Sœurs de Notre-Dame. — Souffrances. — Un contraste. — L'éducation des filles. — Internes et externes. — Les pénitences en usage.

Religieuses missionnaires.

Quand on parle de missionnaires, nous nous représentons ordinairement des hommes à grande barbe, bâtis exprès, semble-t-il, pour affronter les dangers, les douleurs et les maladies.

---

(1) D'après une lettre du Père Sadin.

SŒUR MARIE DE JÉSUS (Mlle GLÉNISSON) ET SA CLASSE A KISANTU

Et nous ne songeons pas qu'à côté de ses prêtres, de ses apôtres, l'Église a ses vierges missionnaires, d'autant plus grandes par leur courage, qu'elles sont plus faibles par leur sexe.

En Amérique, en Australie, aux Indes, au Congo, en Chine, dans les léproseries de Molokaï, partout on les trouve, consacrant leur vie à l'éducation de la jeunesse, servant de mères aux petits orphelins et d'infirmières aux pauvres malades dans les hôpitaux.

La Belgique seule a cinq cents de ses filles ainsi dispersées par le monde, et dans ce nombre ne sont pas comptées les nombreuses Belges qui font partie des congrégations religieuses étrangères (1).

Premier départ des Sœurs de Notre-Dame.

Dans la Mission du Kwango, ce sont les Sœurs de Notre-Dame, de Namur. « J'ai vu partir nos premières religieuses, disait le Père Van Tricht. Elles étaient sept ce jour-là... leur Supérieure ne descendit pas seule la passerelle qui conduisait au navire, elle guidait doucement, comme on fait d'un enfant, sa vieille mère... Oh! les

---

(1) La *Métropole* a donné, en 1905, le nombre des missionnaires que la Belgique possède à l'étranger.

« ... 29 congrégations d'hommes et 18 congrégations de femmes envoient aujourd'hui de leurs membres aux pays infidèles; nos compatriotes, à ce titre actuellement à l'étranger, se répartissent comme suit :

Hommes : Jésuites, 252; Pères de Scheut, 179; séminaire américain de Louvain, 130; Rédemptoristes, 100; Prémontrés, 67; Capucins, 46; Frères Mineurs (Récollets), 41; Pères Blancs d'Afrique (Lavigériens), 38; Congrégation de Picpus, 37; Frères de la Charité de Gand, 37; Oblats de Marie, 30; Marianites, 26; Xavériens, 25; Missionnaires du Sacré-Cœur (Borgerhout), 20; Prêtres du Sacré-Cœur, 17; Bénédictins, 16; Trappistes, 13; Carmes, 10; Passionistes, 9; Dominicains, 8. Au total, 1,101.

Femmes : Sœurs de la Charité de Lovendeghem, 68; Sœurs de Charité de Gand, 59; Filles de la Croix de Liége, 52; Dames du Sacré-Cœur, 40; Dames de l'Instruction Chrétienne, 36; Franciscaines missionnaires de Marie, 35; Religieuses des Sacrés-Cœurs, 31; Sœurs de Notre-Dame de Namur, 26; Dames de Saint-André de Tournai, 25; Sœurs de Sainte-Marie de Namur, 19; Ursulines de Thildonck, 18; Sœurs de Gyseghem, 17; Sœurs Franciscaines, 16; Franciscaines de Gand, 15; Sœurs de Berlaer, 13; Sœurs de Champion, 12; Réparatrices, 10; Sœurs Blanches d'Afrique (Lavigériennes), 6. Au total, 501.

regards de cette mère sur cette enfant qui s'en allait! Comme elle la dévorait, sentant bien qu'elle ne la reverrait plus!... Elle ne lui parlait pas, mais sans cesse l'appelait de son nom, de ce petit nom d'enfance, dont elle l'appelait quand elle la tenait sur ses genoux...

» La sirène hurla son signal lugubre... l'heure était là!... Sanglotante, la mère se jeta au cou de sa fille et longuement l'étreignit dans ses bras... Elle partit... mais elle revint, elle revint encore, ne sachant pas s'en aller...

» Et quand des amis l'entraînèrent et que démarra le navire, elle, debout sur le quai, penchée comme pour suivre son enfant, de loin, avec ses vieilles mains tremblantes, lui envoyait encore ses baisers.

» C'est la coutume au Christ de demander en sacrifice le sang des cœurs, et parmi ceux qui Le connaissent et qui L'aiment, nul ne s'étonne; sachant qu'Il a donné sa vie pour nous, nous savons que nous aussi nous devons donner notre vie pour nos frères (1). »

* * *

Souffrances.

Parmi ces sept religieuses de ce premier départ, aucune n'est morte. Deux sont rentrées en Belgique pour rétablir leur santé : l'une est déjà repartie; la seconde repartira bientôt.

Une autre est revenue en Europe en décembre dernier, avec une compagne récemment arrivée en Afrique. Huit ans durant, la maladie la tint clouée sur son lit à Kisantu. Complètement paralysée, elle ne pouvait qu'offrir ses prières et ses souffrances pour le salut des nègres.

Si la mort n'a pas fait de victimes parmi les sept premières missionnaires, elle n'a cependant pas épargné complètement la communauté des religieuses du Kwango. Deux Sœurs irlandaises ont succombé, et là-bas, au milieu des Noirs, elles reposent en la terre d'Afrique.

Puissent-elles, du haut du Ciel, protéger leurs compagnes d'apostolat!

---

(1) Van Tricht. Conférence : « Le Congo belge ».

Il y a quelque chose d'étrange à la fois et de touchant dans la destinée de ces femmes. Contraste.

Hier, dansleur calme couvent de Belgique, elles allaient de leur cellule à la chapelle, de la chapelle à leur classe ou à leur salle d'étude.

Aujourd'hui, portant le casque par-dessus leur blanche cornette, elles élèvent de petites sauvages, parcourent les villages congolais, font de l'élevage, dirigent des cultures.

SŒUR ANGÈLE, DÉCÉDÉE AU CONGO

Tout est changé : leurs habitudes, leur nourriture, leur vêtement même, tout... sauf leur cœur, leur dévouement, leur foi!

Au lieu des paisibles promenades, dans le petit jardin du couvent, elles vont à la chasse aux âmes à travers la brousse.

Cinq d'entre elles détachées de Kimuenza pour aller s'établir à Ndembo, à travers forêts et savanes, sous le lourd soleil d'Afrique, entreprennent le rude voyage. Après deux ans d'efforts, elles vont fonder la colonie de Kisantu, où bientôt toutes les Sœurs de Kimuenza viennent les rejoindre.

Elles ne se découragent pas pourtant. De Kisantu part une nouvelle équipe et l'on va tenter à Nlemfu ce que l'on a autrefois tenté à Ndembo.

Maintenant, grâce à Dieu, la petite colonie de Nlemfu semble en pleine prospérité.

* * *

L'établissement des Sœurs est à quelques minutes de celui des Pères. Rien cependant n'est commun entre les deux colonies, sauf les exercices qui se font à l'église paroissiale.

Education des filles.

Somme toute, on pourrait répéter pour les filles presque tout ce qui a été dit pour les garçons.

Une différence essentielle pourtant. Tandis que les jeunes gens, pendant leurs temps libres, jouissent de la plus absolue liberté, les filles, elles, demeurent sous la surveillance de leurs maîtresses, absolument comme les

L'OUVROIR AU BATIMENT SCOLAIRE

élèves de nos pensionnats de Belgique. Les gamins, pendant leurs récréations, peuvent vagabonder par la brousse ; les demoiselles doivent rester dans l'enclos des Sœurs. A part ça, le système d'éducation est similaire dans les deux établissements.

Evidemment, les religieuses et leurs élèves n'iront pas conduire la charrue ni scier des planches et des madriers : à chacun son métier !...

Elles ont des cultures pourtant, et les filles manient la houe aussi bien, ou mieux que les garçons.

Les femmes d'ailleurs, faisant toujours les gros ouvrages, sont souvent plus vigoureuses que les hommes.

L'OUVROIR EN PLEIN AIR A KISANTU

Le programme d'études pour les jeunes filles, au Congo aussi bien qu'en Belgique, comporte des connaissances moins variées et moins approfondies que celui des jeunes gens.

Qu'elles sachent très bien leur catéchisme, ces demoi-

CLASSE DES SŒURS

selles, voilà le principal. Elles peuvent alors épouser un kapita de ferme-chapelle et, au besoin, faire pour les filles ce que le mari fait pour les garçons.

Sans négliger la lecture, l'écriture et le calcul, on travaille surtout à l'éducation ménagère des jeunes négresses. « Pendant la classe, l'application des élèves est satisfaisante. Comme les portes restent toujours ouvertes, des poules, des chèvres, des boucs entrent sans façon, font le tour des bancs, fouillent dans tous les coins. Cela ne distrait pas les gamines (1). » Elles trouvent très naturelles ces visites-là! On est en famille, quoi!... faut pas se gêner!.....

« Savoir lire et écrire paraît superflu à la plupart d'entre

(1) Lettre de Sœur Mélanie des Anges (10 juin 1902).

elles, mais pouvoir confectionner un vêtement est un talent très apprécié (1) ».

A la buanderie elles lavent et repassent le linge, les robes de toile. A la cuisine, on les initie aux secrets d'un art partout apprécié, mais au Congo plus qu'ailleurs!...

VISITE DE M. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL FUSCH A KISANTU

Dans les dortoirs, à l'infirmerie, dans les classes, armées de balais, elles entretiennent partout cette exquise propreté, qui fait l'admiration de tous ceux qui visitent l'établissement.

Le nombre des élèves internes varie beaucoup. En octobre 1904, il y en avait deux cent quarante-neuf à Kisantu et cinquante à Nlemfu. **Internes et externes.**

Vers la fin de novembre 1905, à Bergeyck-Saint-Ignace, il y avait cinq cents filles, et Nlemfu en comptait cent!

Il y a aussi des externes : des jeunes veuves, des filles et des femmes des environs qui viennent se faire instruire. Habituellement, les Sœurs s'occupent de préparer au baptême cinquante ou soixante femmes. Pour les encourager

(1) Lettre de la Supérieure de Kisantu.

à venir aux instructions, les jours de fête, on fait une distribution de prix aux plus assidues. Ces dames arrivent portant leur bébé campé à cheval sur la hanche maternelle.

« Nous avons, écrit une Sœur, distribué plus de trente petites robes, à la grande joie des mamans, mais non des mioches qui se débattaient et criaient à tue-tête, en se voyant habillés pour la première fois! »

Voyez-vous le tableau?... Ces chérubins noirs protestant avec rage, et tâchant de faire comprendre, qu'en fait de parure, leur innocence leur suffit!...

*
* *

Les pénitences en usage.

Pour compléter ce que nous avons dit de l'éducation données aux négrillonnes, il reste à dire un mot des pénitences que l'on impose aux délinquantes.

Sans doute, dame baguette a un rôle dans une colonie scolaire congolaise, au moins chez les garçons. Mais il va sans dire qu'on n'en use qu'avec modération. Il y a du reste d'autres punitions que les négrillons redoutent extrêmement. Ainsi ils sont très sensibles à tout ce qui regarde leur estomac... Aussi c'est par là qu'on les prend... Ah! ah!... vous ne voulez pas marcher droit, vous ne voulez pas travailler... C'est bon!... pas de sel demain!...

Puis il y a l'amour propre, la vanité... Dans les cas graves on les humilie devant les autres!...

« L'autre jour, écrivait le Père Sadin, la Rév. Sœur Ignatia de la Croix me prend à part au moment où je surveillais l'entrée de l'église. Elle me montre deux fillettes la corde au cou et un épi de maïs pendant sur le dos, et me demande de les humilier un peu devant les gamins : elles avaient volé ce maïs.

» Comme filles et garçons ne s'entendent que tout juste, divulguer leur larcin devant ces rivaux, c'était une grosse histoire.

» Je les mets donc à genoux devant la porte de l'église. Déjà en entrant, mes gamins regardaient en riant, avec des plaisanteries à la Noir!... Mais ce fut autre chose au sortir des prières. Ils se rangent en demi-cercle, et en avant la musique!...

LA PETITE MAXANGUI A KISANTU

» Voulez-vous vous faire une idée du bruit?... Criez de toutes vos forces « Aaaaa! » en battant légèrement les lèvres avec la main. Renforcez deux fois, parce que ça sort d'un gosier de nègre; puis deux cent cinquante fois, parce qu'il y avait deux cent cinquante gamins! Ajoutez-y quelques coups de sifflet et vous aurez une idée du chahut!... Vous auriez dû voir les gamines filer un petit galop vers la maison des Sœurs! »

Outre leurs travaux à domicile, les religieuses ont leur apostolat extérieur. Elles se sont en quelque sorte partagé les villages environnants. Elles y visitent les malades, les soignent, les préparent petit à petit au baptême. Un jour en faisant leur tournée, elles s'aperçoivent que la mort est proche. Alors, vite une dernière exhortation, puis leur petite main blanche verse sur le vieux front noir de l'agonisant, l'eau sainte qui purifiera son âme.

A présent le pauvre nègre peut partir! le Ciel va s'ouvrir pour lui.

Et joyeuse, riante, la Sœur rentre à la colonie annoncer la bonne nouvelle aux autres.

CHAPITRE VII

LES MARIAGES CHRÉTIENS

La demande officielle. — Fiançailles. — Le mariage religieux. — Le mariage civil.

L'œuvre principale des Sœurs de Notre-Dame est de préparer des épouses chrétiennes aux jeunes gens élevés par les Pères.

Très originale, très congolaise surtout, la manière de se marier là-bas.

La demande officielle

Chez le missionnaire arrive un jeune homme.

— Mfumu, je voudrais une femme.

— Ah! ah!... C'est très bien, mon ami! C'est une excellente idée... Et... vous connaissez une fille qui vous plaise?

— Non, mfumu!...

— Alors vous désirez choisir parmi celles qui sont chez les Sœurs?

— Oui, mfumu!...

—Très bien... Nous irons voir...

MÉNAGES CHRÉTIENS

Et le Père missionnaire, accompagné de son protégé, se rend au couvent. Devant eux on fait comparaître toutes les filles en âge de se marier.

— Hé bien, mon garçon?

Suit une inspection plus ou moins longue de chacune de ces demoiselles.

— Celle-là !...

— Très bien... et vous, ma fille, est-ce que vous voulez être la femme de ce garçon-là?

Suit la contre-inspection... parfois une longue hésitation. Pendant ce temps, l'intéressé regarde de côté avec la plus parfaite indifférence...

Quand mademoiselle a fini de regarder monsieur, elle fait un « oui » flegmatique ou bien un « non ! »

Si c'est non, le prétendant évincé ne se trouble pas. Il en demande une autre et tout est dit.

Cela nous choque peut-être, cette façon de prendre son épouse, cette espèce d'étalage au choix...

Hé, ne faisons pas trop les fiers!... Quand dans les fêtes mondaines, les théâtres, les bals, les concerts, les jeunes filles sont conduites par leur mère, qu'est-ce donc, sinon un étalage où les jeunes gens pourront venir choisir ?...

Les Congolais y mettent moins de forme peut-être ; ce que nous pensons tout bas, ils le disent tout haut ; au fond, y a t-il une si grande différence ?...

Fiançailles. Une fois fiancés, les « futurs » peuvent se voir fréquemment.

— Mfumu,... je voudrais porter à manger à ma fiancée.

— Mais n'a-t-elle donc pas à manger chez les Sœurs?

— Oui !...

— Hé bien alors?...

— Ça n'est pas de *mon* manger...

La permission octroyée, les voilà en quête de chenilles, rats, souris, sauterelles, fourmis, etc.

Au jour fixé pour la visite, les fiancés se rendent tous ensemble au couvent des Sœurs et leurs futures viennent les rejoindre.

Parfois ils forment un grand cercle et la conversation s'engage générale.

Ordinairement ils s'installent par couples. Monsieur s'assied par terre, mademoiselle en fait autant. Ils se tournent le dos et, de temps en temps, échangent quelques paroles.

Si, par hasard, ils remarquent que l'œil vigilant d'une Sœur les observe, ils restent sans se regarder, sans se dire un seul mot tout le temps de la visite!...

Les coutumes congolaises veulent que le mari achète sa femme aux parents de la jeune fille.

Les jeunes gens ne sont pas toujours en mesure de faire

GROUPE DE JEUNES MARIÉS

cette dépense. Dans ce cas, les Pères suppléent et fournissent la dot exigée.

Avant de se marier, le jeune homme doit se construire un chimbek dont on lui donne le plan. C'est ordinairement une habitation à trois places. Celle du milieu est à ciel ouvert. C'est là que le ménage fait son feu. Ils ont ainsi la chaleur, sans être enfumés comme on l'est dans les huttes indigènes.

* * *

Le jour du mariage, parée de ses plus beaux atours, la jeune fille se rend à l'église. Son fiancé doit l'y rejoindre. Parfois, le bonhomme oublie de venir;... alors, faute de mari, il faut bien remettre la cérémonie au lendemain! Mariage religieux.

La messe finie, monsieur sort à droite, madame sort à gauche et, jusqu'au soir, ils ne se voient plus. Du reste,

les Congolais sont peu expansifs. Le Père Prévers, en rentrant en Belgique, avait amené avec lui un jeune nègre. Quand Ignace Biziti, après son séjour en Europe, rentra au Congo et qu'il revit sa femme : « *Mbote* », dit-il, « bonjour » ; et ce fut tout !... Pourtant ces pauvres gens se rendent bien compte de ce qu'est le mariage. Ils savent que ce sacrement les lie inviolablement et sont fidèles à leur engagement. A ce point de vue, nos bons sauvages pourraient servir de modèles à bien des civilisés !...

Mariage civil Outre la cérémonie religieuse, il y a le mariage civil. Un jour, trois couples vont trouver l'agent de l'État. Deux des mariées avaient oublié le nom de leur village natal.

A la question : « Quel âge avez-vous ? », grand embarras de ces dames ! Elles se regardaient, regardaient par terre, regardaient à droite, regardaient à gauche...

Aussi a-t-on idée de poser une question comme celle-là?... Comme si l'on songeait à son âge !... Enfin, après avoir longuement réfléchi, une d'elles trouva :

— « Je crois que j'ai bien 5 ans !... »

* * *

Ce sont les mères chrétiennes qui font la société chrétienne. Ces mariages entre jeunes gens catholiques sont le grand espoir de la Mission.

De 1901 à 1902, il y en eut soixante-dix-huit.

De 1902 à 1903, trente-neuf.

De 1903 à 1904, soixante et onze.

Enfin, en 1905, quatre-vingt-un.

Dès lors, on comprend l'extrême importance de l'œuvre des Sœurs de Notre-Dame. Ce que nous ne saurions expliquer, c'est le dévouement, c'est l'abnégation, c'est la grandeur d'âme, ce sont les souffrances des religieuses missionnaires.

« Ah ! s'écrie M. de Haulleville, après avoir raconté la vie et la mort d'une admirable petite Sœur de charité, Sœur Godeliève, tombée là-bas, toute jeune et toute vaillante, ah ! que sommes-nous, nous autres riches oisifs, bourgeois affairés, politiciens ambitieux...

» Que devient notre virilité devant la vie et la mort d'une femme telle que petite Sœur Godelieve?

» ... Un sujet de plaisanterie!...

» Nous avons la prétention de nous vouer au salut de l'État et même de la Société moderne, et nous ne songeons pas au salut des âmes !...

» Dors en paix, ô femme héroïque, dans ta robe blanche, au milieu des nègres, à qui tu as fait matériellement sentir l'œuvre de la Rédemption, et prie pour ceux qui t'ont comprise et qui t'ont aimée. »

MISSIONNAIRE EN VOYAGE

TROISIÈME PARTIE

LES FERMES-CHAPELLES (1)

CHAPITRE I

CE QU'EST UNE FERME-CHAPELLE

Installations. — La charité, l'œuvre des vieux timbres. — Prospérité. — Rôle du kapita. — Contrôle. — Les indigènes. — Zimbu.

TROP peu nombreux pour propager rapidement la foi dans l'immense contrée qui leur a été confiée, — ils sont là seize prêtres, cinq scolastiques et onze frères coadjuteurs, en tout trente-deux hommes, pour un pays grand comme quatre fois la Belgique (2), — les missionnaires ont senti le besoin de multiplier leur action. Pour y arriver, ils ont imaginé le système des fermes-chapelles. C'est au Père Van Hencxthoven qu'est due l'idée de ce moyen d'évangélisation.

Quand, en 1893, le Recteur du Collège de Mons partit pour le Congo, il était atteint d'une maladie de la gorge, et d'aucuns disaient : il n'ira pas six mois là-bas !

Voilà treize ans qu'il travaille avec une inlassable activité. Pendant plus de huit ans, il a supporté la lourde charge du Supériorat général de la Mission et acquis, par sa douceur et sa bonté, un incroyable ascendant sur les indigènes. Ces pauvres nègres ont pour lui une vénération profonde.

(1) Voyez la carte de la Mission du Kwango.
(2) *Ibidem.*

Le Père Van Hencxthoven, nous disait un missionnaire, est un miracle vivant : il n'a plus que la peau sur les os et semble n'être soutenu que par la grâce de Dieu et l'énergie de son âme.

*
* *

Qu'est donc une ferme-chapelle dans le système inventé par l'ancien Supérieur ?

De temps à autre, de Kisantu, de Wombali ou de quelqu'autre des six grands

LA FERME-CHAPELLE DE KINANGA
(ANVERS-NOTRE-DAME)

postes, une caravane s'ébranle. Le missionnaire part pour aller fonder de nouveaux postes. Chargés d'outils et de provisions, quelques jeunes gens l'accompagnent, jasant et discutant tout le long du chemin. Après un jour, deux jours de marche, on arrive dans un village indigène.

Ces bourgades congolaises ne sont jamais très peuplées : cent, cent cinquante, parfois deux ou trois cents habitants, logés dans des huttes cachées sous les grands arbres.

Dans le terrain concédé par le « mfumu » (chef), on
nstallations. plante la croix, puis : « A la besogne, mes enfants ! »

Avec quelques gamins du hameau, que l'on a confiés au *mundele Nzambi* (Blanc de Dieu), on commence à défricher.

Quelques jours de peine et le terrain est prêt, les semailles sont faites. On bâtit une chapelle en pisé, de grands chimbeks-dortoirs, une étable, puis le Père donne

LE R. P. VAN HENCXTHOVEN

ses derniers conseils au kapita, recommande à tous le travail, la piété, la docilité et s'apprête à pousser plus loin, ou bien à rentrer à la colonie-mère.

Désormais, c'est de l'activité et de l'intelligence du catéchiste que l'avenir du poste va dépendre.

Dans quelque temps, les colons recevront quelques poules, des chèvres, des porcs : premiers éléments du futur troupeau.

Comme il faut vivre en attendant les premières récoltes, c'est la colonie-mère qui ravitaille le nouvel établissement. Cet état de choses perdure environ dix-huit mois, car le manioc ne peut se récolter qu'après ce temps.

Les dépenses nécessitées par cet entretien — cadeaux aux chefs de villages; achats de bétail, de semences, d'instruments de travail; nourriture des jeunes gens, — absorbent en grande partie l'argent donné par les fondateurs. Il faut environ 2,000 francs.

La charité.

C'est la charité des donateurs qui permet ces dépenses. Tantôt ce sont des personnes généreuses qui, d'un seul

CHIMBEK EN CONSTRUCTION

coup, donnent la grosse somme nécessaire; tantôt sou par sou, l'on a réuni des fonds pour créer au Congo un village chrétien.

Œuvre des vieux timbres.

Au grand séminaire de Liége est établie la magnifique œuvre des timbres qui, après quatorze ans d'existence, a donné aux missionnaires du Congo belge — Pères de Scheut, Jésuites, Pères Blancs, etc., — la belle somme de 120,000 francs.

La même œuvre a été fondée au séminaire de Namur par

les *Amis des Missions*, sous la direction de M. l'abbé Jules Petit (1). Grâce à l'ardeur des séminaristes, l'œuvre grandit. Elle a déjà fondé maintes fermes-chapelles. De plus, elle distribue annuellement de 1,000 à 1,500 francs, répartis entre les diverses congrégations de missionnaires.

A Namur encore, M. Boigelot, professeur laïque au collège Notre-Dame de la Paix, réunit chaque année des sommes importantes par la vente des vieux timbres.

Au séminaire de Malines, au séminaire de Bruges, au séminaire de Gand, au pensionnat des Sœurs de la Providence à Champion, partout on rivalise de zèle.

La charité est inventive : après les vieux timbres, ce sont les vieux journaux dont les séminaristes de Floreffe parviennent à tirer parti.

Le chanoine Wilmotte eut l'idée de lancer une série d'appels dans la *Semaine religieuse* de Namur.

Les souscriptions ouvertes ont produit jusqu'à présent 110,000 francs, c'est-à-dire cinquante-cinq fermes-chapelles.

Le *Mouvement des Missions catholiques au Congo*, en huit ans, a recueilli 60,000 francs !

Ah! que ceux qui se dévouent ainsi nous permettent de leur exprimer ici, au nom de tous les missionnaires du Congo belge, notre profonde gratitude.

Les chiffres sont éloquents et parlent bien haut; pourtant, ils ne disent pas les noms de ces jeunes séminaristes, de ces collégiens, de ces enfants dont le zèle n'a d'égal que la discrétion. Dieu leur tiendra compte de leur dévouement; tout ce que nous pourrions dire n'acquitterait pas notre dette de reconnaissance.

*
* *

Prospérité.

Pour les habitants des fermes-chapelles, les premiers temps sont les plus durs. Il faut travailler et attendre longtemps les fruits de ses labeurs. Quand bananiers, riz, manioc, patates sont en rapport, quand poules, chèvres et

(1) Plusieurs autres œuvres sont dues au zèle ingénieux de M. l'abbé Petit. Partout où il a passé, il a laissé, comme un gage de son active charité, une nouvelle œuvre en faveur des missions.

porcs se sont multipliés, le petit poste arrive ordinairement à se soutenir sans avoir recours aux générosités de la Mission-mère. Les jeunes colons ont alors plus de cœur à l'ouvrage. Bientôt la production dépasse leurs besoins. Dès lors, ils vendent aux indigènes, aux agents de l'État ou bien aux missionnaires et partagent entre eux les bénéfices. Ils possèdent, en effet, en commun, à la manière des Noirs, les terrains qu'ils exploitent, et tous les produits leur appartiennent, à tel point que, si les missionnaires dans leurs courses apostoliques viennent à passer par une ferme-chapelle, ils payent au kapita tout ce qu'ils consomment pendant leur séjour.

VILLAGE INDIGÈNE
SOUS LES PALMIERS

*
* *

Présidée par son catéchiste, la petite communauté — huit, quinze, vingt, quarante enfants et parfois davantage — a son ordre du jour bien déterminé. Après le lever, on se rend à la chapelle pour y réciter la prière. Puis, aux heures fixées par le règlement, classe, travaux des champs, catéchisme, repas. Le soir, on se réunit encore pour clôturer la journée par la prière, le chant du *Laudate*.

Rôle du kapita. C'est le kapita qui préside à tout; il fait la distribution des vivres, donne la classe, récite les prières, dirige les travaux, partage les bénéfices.

Quand la petite colonie compte des fillettes, c'est madame la Catéchiste qui en a soin.

Elle les instruit, les éduque, en un mot, fait en petit et de son mieux, ce que les Sœurs de Notre-Dame font en grand et si bien à Kisantu et à Nlemfu.

Quand, dans une ferme-chapelle, un jeune homme se marie, il est libre de s'établir au village indigène. S'il le

ENFANTS D'UNE FERME-CHAPELLE

préfère, il peut continuer à faire partie de la communauté. Dans ce cas, il doit bâtir sa hutte dans un alignement déterminé. Le grand nombre choisit cette seconde alternative.

Il se forme ainsi un village chrétien à côté du village indigène.

***

L'influence active du kapita n'est pas restreinte aux seuls membres de la colonie. Fréquemment en rapport avec les indigènes des environs, il les engage à venir aux

prières, aux catéchismes; bien souvent il est choisi par eux pour régler leurs différents.

Contrôle.

Ceux qui font preuve de capacités plus grandes que leurs confrères sont nommés catéchistes régionnaires. Visiter les fermes-chapelles voisines, surveiller la gestion des autres kapitas et le travail de leurs administrés, telle est l'honorable fonction qui leur est confiée; elle n'empêche pas, du reste, le contrôle du missionnaire, contrôle qui doit être fréquent et même minutieux. Ces petits sauvages sont capables de bien des fredaines. La paresse et la gourmandise restent leurs péchés mignons. Ils mettront à la broche les animaux qu'on leur a donnés comme

RETOUR DE CHASSE

souches du futur troupeau, et, en rendant compte au Père, ils diront : « Une chèvre est morte... » Ils oublieront d'ajouter qu'ils l'ont aidée à mourir en lui coupant le cou! Ces choses-là se voient en pays congolais!

Bien nourris dans leur petite colonie, les enfants sont

contents et le montrent. Leurs discours, leur bonne mine, tentent les gamins des environs et les attirent à la ferme-chapelle.

La prospérité de leurs cultures, leur vie de travail, leur conduite plus morale, donnent à ces jeunes gens un pres- Les indigènes.

DANS LES ROSEAUX

tige et une autorité étonnante sur la population des villages voisins.

Il n'est pas jusqu'aux vieux sauvages qui ne subissent leur ascendant; ils se rapprochent bientôt des petits colons, et en grands mendiants qu'ils sont, tâchent d'obtenir des cadeaux.

L'espoir d'en recevoir davantage les attire aux prières, aux catéchismes. Ils apprennent ainsi qu'après cette vie tout n'est pas fini, qu'il y a un Ciel pour ceux qui se font chrétiens, et, quand ils sentent que leur dernière heure est là, songeant à ce paradis et voulant y aller, ils demandent le kapita et se font baptiser.

Souvent aussi les catéchistes ont l'occasion de conférer le baptême aux petits enfants malades.

Zimbu.

Il y avait à Kisantu un pauvre diable de noir, que la maladie du sommeil avait rendu fou. On avait même dû le séparer tout à fait des autres parce qu'il devenait dangereux. C'était un ancien catéchiste. Plusieurs fois on avait essayé de le confesser, mais la tête était bien partie.

Un matin, on remarque qu'un petit garçon est atteint par le terrible mal. Vite on l'écarte des autres et on le met dans un chimbek à quelque distance de celui de Zimbu — c'était le nom du fou. Le soir, le train devait amener quelques Blancs.

Pour les recevoir, les Pères se rendaient au garage du chemin de fer, quand tout à coup un noir accourt :

« Mfumu, vite, venez!... le petit garçon de ce matin va mourir. »

Le Père Hendrickx part, et, à côté de la hutte de Zimbu, au milieu d'un groupe de nègres, il trouve l'enfant déjà mort.

Le Père fait de vifs reproches : « Comment n'êtes-vous pas venu nous chercher plus tôt?... Voilà que par votre faute ce pauvre petit est mort sans baptême!...

UNE FERME-CHAPELLE
(BUZET-SAINT-ALEXANDRE)

— Pas du tout, interrompt Zimbu... il est baptisé.
— Comment? il est baptisé?.. par qui?
— Par moi!
— Par vous?... quand cela?
— Tout à l'heure!
— Comment avez-vous fait?
— Voilà!... Le petit était venu s'asseoir ici... et moi, en le voyant, je me suis dit : il va mourir... Et moi, je lui ai demandé s'il aimait bien le bon Dieu... et il a dit oui. Et moi je lui ai demandé s'il croyait que Jésus est Dieu et qu'Il est mort pour nous... et il a dit oui... Et moi je lui ai demandé s'il voulait être baptisé pour aller au Ciel,... et il a dit oui... Et moi j'ai pris de l'eau et je l'ai versée sur sa tête en disant : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Zimbu garda sa lucidité jusqu'au soir et put se confesser. Après il ne donna plus signe d'intelligence.

Le fait de ce fou qui, dans un petit moment de lucidité, confère le baptême à un enfant mourant semble bien indiquer que les catéchistes sont habitués à agir ainsi.

Après ce que nous avons dit, on peut jusqu'à un certain point se figurer la vie ordinaire de ces petites communautés, qui sont comme les postes avancés de la Mission.

Parfois, quand le soir tombe, après une rude journée, le missionnaire arrive loger dans une ferme-chapelle.

Et tandis qu'il s'approche, voici que tout à coup, dans le grand silence des solitudes africaines, il entend monter de l'humble chapelle, au toit de chaume, le chant si pieux, si doux, du *Laudate Dominum*.

Oh! quelle émotion pour ce cœur de prêtre, d'entendre, dans cette belle langue congolaise, retentir les louanges de son Dieu. Il s'arrête alors, et son âme chante aussi :

> Lukembila Mfumu Nzambi besi bonso,
> Lukembila yandi bantu bau kulu (1).
>
> Louez le Seigneur, toutes les nations,
> Louez le nom du Seigneur!

---

(1) On psalmodie sur la musique du *Laudate Dominum* latin ; *u* se prononce *ou*. La langue congolaise bien parlée est très harmonieuse et très douce.

PALABRE AVEC LES INDIGÈNES

CHAPITRE II

FONDATION DES FERMES-CHAPELLES

Pourparlers. — L'argument décisif. — Sous la pluie. — A Kinkoko. — Sauvé par sa barbe. — Un terrible fume-cigare.

Nous avons dit ce qu'est une ferme-chapelle.

Comment le missionnaire s'y prend-il pour obtenir des chefs indigènes l'autorisation d'en établir dans leur village?

Il faut parfois user de diplomatie!

Pourparlers

Si les tribus sont bien disposées pour les Blancs, le Père, en arrivant dans un hameau, demande le chef.

On commence ordinairement par lui répondre : « Le mfumu est absent.

— Bon!... alors j'attendrai!... »

Le chef finit par arriver.

— Mfumu, je voudrais établir une chapelle chez vous. Voulez-vous me céder un terrain et me confier quelques enfants?

— Pourquoi?

— Voilà : j'établirai ici un garçon Noir, un tel. Il connaît bien la religion des Blancs, il l'apprendra aux enfants. Il enseignera les prières à tous ceux du village qui le désireront, et, avec les garçons que vous nous donnerez, il fera de belles cultures... Eh bien, mfumu?... cela vous va t-il?

— Non!... je ne veux pas de Blancs chez moi!... Qu'ils aillent s'installer ailleurs!... je suis l'ami des Blancs, mais je ne tiens pas à les voir s'établir dans mon village!

Argument décisif

— C'est dommage, mfumu, mon ami, c'est grand dommage pour vous!... J'avais pris avec moi de belles étoffes et beaucoup de matabiches (cadeaux). Je voulais vous en

donner... mais puisque vous ne voulez pas de nous, j'irai les offrir à un autre chef plus malin... Bonjour!...

— Attendez, *Mundele Nzambi*, attendez; et voyons les cadeaux.

— Non! non!... c'est inutile, vous ne voulez pas de Blancs chez vous... Je pars.

— Non!... restez... si vous avez des cadeaux... On pourrait peut-être s'arranger...

— Allons! soit... »

Et voilà le Père exhibant des pièces de calicot aux couleurs voyantes; et tout autour de lui, les Noirs qui admirent bruyamment, les négrillons qui poussent des cris de joie, et qui, pour témoigner de leur enthousiasme, se roulent par terre!

La discussion reprend. Le chef voudrait avoir tout... Enfin après de longs pourparlers, on finit par tomber d'accord.

Le mfumu reçoit des étoffes, des couteaux, des perles; il donne le terrain et quatre, cinq, dix enfants. Aussitôt les installations commencent.

***

Cela ne va pas toujours aussi facilement, loin de là!... Certains chefs en voyant la prospérité des fermes-chapelles dans les villages voisins, les cadeaux qui ont été donnés à l'aristocatie du pays, supplient avec instances les Pères de s'établir chez eux. Puis quand on arrive... bonsoir!... ils n'en veulent plus!

Voici comment le Père Prévers raconte la fondation de Kinkoko :

Sous la pluie.

« Je pars de Ndembo, le lundi à 6 h. 1/2, par la fraîcheur. A une heure d'ici, j'avais déjà les membres inférieurs tout mouillés par la rosée. C'est frais, mais c'est aussi malsain qu'inévitable. Me voilà en outre assailli par la pluie. Et pas un abri!... Bien inutile ici le parapluie : l'eau dévale par cuvettes.

A Kinkoko.

» Enfin à 11 heures, nous arrivons à Kinkoko, où les indigènes nous demandent depuis trois mois de venir nous établir. Pas une âme au village!

» La faim est là pourtant,... faim congolaise, qui pour beaucoup est de la fringale.

» Enfin, on découvre et l'on m'amène, à moitié par force, un indigène.

» — Le chef du village, déclare-t-il, est au loin pour affaires ; les habitants sont loin aussi pour les cultures et ne rentreront que le soir...

» — Dans ce cas, je vais m'installer sans la permission du propriétaire, dans le premier chimbek à ma convenance...

» Hélas!... le meilleur ne valait rien!... vraie banne percée de tous les côtés, laissant voir le ciel en maint endroit, avec force meurtrières, livrant passage au vent et à la pluie.

» Avec cela, des puces, d'insolentes punaises, des chiques, des moustiques... toute l'arche de Noé en miniature!... Encore si la nuit on se reposait!...

» J'étais à Kinkoko depuis vingt-quatre heures, sans avoir avancé d'un pas dans la fondation du poste.

» Les chefs ne viendraient-ils pas?...

» Ils vinrent enfin, les misérables, mais sans *malafu* (vin de palme), ce qui était mauvais signe, et n'apportant qu'une poule, et quelle poule!...

» Lorsqu'ils furent installés devant moi, je pris la parole pour leur exprimer mon désir de m'installer chez eux. Je leur dis les avantages de la présence du Blanc, etc... Mon discours fini, ce fut leur tour!...

» — Mundele, répliqua leur porte-parole, nous vous donnons une poule en cadeau, mais c'est à condition que vous vous en retourniez à Ndembo ou que vous alliez plus loin... En tous cas, ne restez pas ici, nous ne voulons pas de vous !

» J'avais plus envie de rire que de me fâcher, tant ma position me semblait drôle ! ..

» — C'est bien, dis-je, reprenez votre poule. On ne se joue pas ainsi du Blanc. Votre chef m'avait invité à venir ici. Si vous m'aviez bien accueilli, je vous aurais fait de beaux cadeaux. Les cadeaux resteront dans mon coffre !...

» Du coup les bons chefs devinrent pensifs et s'en retournèrent l'oreille basse.

» La nuit vint-elle leur porter conseil?... Le fait est que

le lendemain, la procession revenait plus nombreuse que la veille : six ou sept chefs, suivis de leurs serfs apportant du malafu et... un bouc.

» — *Ka diambu ko!*... soit, me dit leur avocat; puisque le Blanc s'établit chez nous, nous sommes contents!... Qu'il reste, et voyons les conditions.

» Un euphémisme apparemment pour désigner les cadeaux.

» — C'est bien, leur dis-je, j'ai avec moi de belles couvertures, des étoffes, des couteaux solides. Mais... rien pour rien, mes bons amis! Vous, mfumu Ntongi, vous me donnerez deux chimbeks; vous, mfumu Nsoti, vous me vendrez à bon compte de la chikwangue...

» J'eus, moyennant finance, tout ce que je voulus; je restai six jours à Kinkoko, et lorsque je quittai, deux bons chimbeks se dressaient à l'entrée du bois, sous les palmiers et les safous. La basse-cour était commencée, un assez bon lot de terrain était planté de patates douces et de maïs. Quatre enfants de chefs formaient, avec deux anciens, l'embryon de la petite colonie. Et moi j'en étais quitte pour l'acompte d'une grosse fièvre. »

***

Quand un missionnaire a passé quelques jours dans un hameau indigène, il est presque toujours devenu l'ami du chef et de ses sujets.

La méfiance des premiers instants tombe quand ces pauvres nègres voient le Père causer et rire avec ses enfants, dire un mot amical ou plaisant à ceux qui viennent les voir travailler.

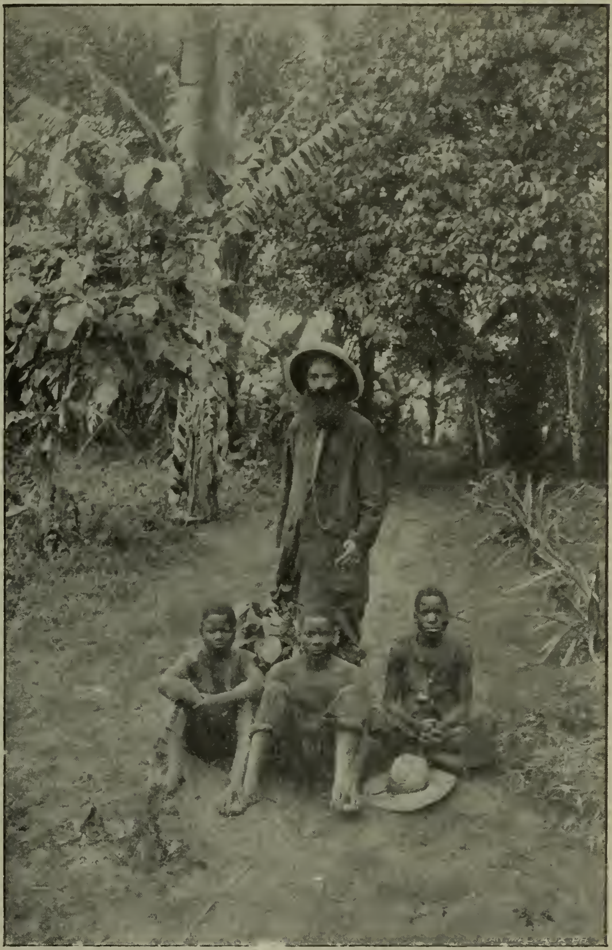
» Deux sortes de gens ont nos préférences au sujet de nos petites fondations : d'abord ceux qui nous demandent avec instance : cela se comprend; puis ceux qui ne veulent pas entrer en relations amicales avec le Blanc. En nous fixant chez ces derniers, nous rendons service à l'État, et nous nous débarrassons de nos ennemis en en faisant nos amis.

» Car ces pauvres gens, une fois qu'ils nous ont vus de

près, deviennent généralement nos plus chauds partisans (1). »

Sauvé par sa barbe.

Cela n'empêche qu'en se rendant chez ces sauvages, les Pères sont parfois exposés à de sérieux dangers. Un jour, le Père Prévers se trouvait chez une peuplade très féroce. Une bande de vauriens noirs manifestait clairement l'intention de se débarrasser de ce Blanc qui n'avait pas d'armes. Le Père les laisse s'assembler devant la hutte qu'il occupait, puis, tout à coup, il sort d'un air furieux et passant sa main sous sa grande barbe, il en relève brusquement les poils devant sa bouche. A la vue de ces yeux noirs terribles, de cette figure barbue et menaçante, les nègres pris de panique, hurlant et se bousculant, s'enfuient sans se retourner.



LE PÈRE DE VOS

*
* *

Très superstitieux, les sauvages païens s'imaginent que les terribles Européens ont des *nkisis* (talismans) plus puissants que leurs fétiches.

(1) Journal du Père Prévers.

Un terrible fume-cigare.

En se rendant dans l'Angola pour y acheter du bétail, le Père De Meulemeester avait à traverser une contrée peuplée de tribus hostiles.

Un jour, il s'arrête dans un village pour y loger. Les indigènes veulent le faire déguerpir. Le Père parlemente sans succès pendant bien longtemps. Soudain, sans y prendre garde, il tire de sa poche un fume-cigare et, tout en discutant, le tourne et le retourne entre ses doigts. Les nègres remarquent la chose : « Un nkisi!... » s'écrient-ils, et les voilà partis au grand galop... Cette frayeur qu'inspire l'Européen a son utilité, mais aussi ses inconvénients. Souvent, dans les villages, l'annonce de l'approche d'un Blanc suffit à mettre en fuite tous les habitants qui vont se cacher dans la brousse. Généralement, après quelques heures, ils se risquent à se montrer et finissent par rentrer au hameau. Parfois pourtant, ils s'obstinent à rester cachés. Alors que faire?...

LE PÈRE PRÉVERS ET SON TURC

Le Père ne peut fonder sa ferme-chapelle sans l'assentiment du chef, assentiment que celui-ci refuse parfois avec tant d'obstination, qu'on doit renoncer à l'espoir de s'établir chez lui.

Dans ce cas, il ne reste qu'à rentrer chez soi avec armes et bagages, ou bien à chercher ailleurs des indigènes moins poltrons ou plus accueillants. C'est ce qu'on fait!...

CHAPITRE III

SUCCÈS OBTENUS DANS LES FERMES-CHAPELLES

Gand-Sainte-Barbe. — Ndolo. — Verviers-Saint-François. — Un témoignage. — Apologue Persan.

On juge de l'arbre à ses fruits.

Quels sont les résultats obtenus par le système des fermes-chapelles?

Pour répondre à cette question, nous n'allons pas raconter ce qui s'est fait dans chacune de celles qui existent. Il y en a plus de trois cents dans la Mission du Kwango, cela nous mènerait trop loin et nous ne pourrions d'ailleurs, la plupart du temps, que répéter de l'une ce qui a été dit de dix autres.

Nous examinerons donc brièvement les succès obtenus dans le poste secondaire de Gand-Sainte-Barbe; puis nous prendrons comme exemple deux fermes-chapelles moins importantes (1).

Tandis que de Kisantu et des autres grands postes de l'ouest, on s'avance peu à peu vers l'intérieur, de Wombali, en remontant les rivières, on tend à rejoindre les postes dépendant de Sanda et de Mpese. Le but est d'établir une série continue de postes chrétiens entre Kisantu et Wombali. Ce sont comme des jalons placés sur la route.

Quand on regarde la carte on voit, hélas ! bien des régions où les missionnaires n'ont pas encore pénétré.

(1) Les postes secondaires sont des fermes-chapelles un peu plus développées. On y construit ordinairement une habitation un peu plus grande que les chimbeks. Le missionnaire en tournée en fait souvent comme un quartier général quand il visite les fermes-chapelles d'une région.

Ah ! s'ils étaient plus nombreux !... Mais trente-deux hommes sont comme perdus dans cette immense contrée !

***

Gand-Ste-Barbe (Boko).

Gand-Sainte-Barbe fut fondée le 25 août 1896. Les débuts furent ceux de tout établissement secondaire au Congo. Après deux ans d'existence, la communauté comptait vingt-quatre enfants.

Sept hectares étaient défrichés et plantés, la bananeraie comptait sept mille plantes, et quarante têtes de menu bétail peuplaient l'étable. Déjà huit mille briques étaient faites et bientôt l'on allait commencer les constructions définitives.

A cette même époque, en 1898, le kapita de Gand-Sainte-Barbe, Louis Mambu, était catéchiste régionnaire pour huit villages des environs. Il avait régulièrement ainsi cent quatre-vingt-six assistants à ses diverses instructions.

Une machine à briques permit d'activer les bâtisses et, en 1899, une chapelle avec une petite maison pour les missionnaires de passage était construite.

Le nombre des enfants s'était accru : l'on avait atteint le chiffre de quarante-cinq et il y avait trois ménages chrétiens. En même temps, le troupeau avait prospéré et des cultures splendides s'étalaient au soleil.

« Les enfants de Gand-Sainte-Barbe sont pieux, écrivait le Père Van Hencxthoven. Le soir, après avoir récité les prières de tous les jours, ils ajoutent deux dizaines de chapelet en l'honneur de la sainte Vierge, car ils savent que le mois de mai est spécialement consacré à Marie. Personne ne leur avait dit d'ajouter ces prières. »

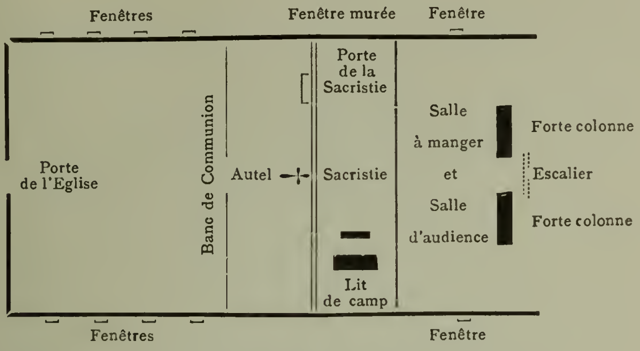
Voilà les résultats obtenus en trois ans dans une des grandes fermes-chapelles.

Le Père Sadin la décrivait ainsi en 1905 :

« Voici l'église de Boko, en briques, un petit clocheton la domine ; à droite, les maisons en briques des gens mariés ; à gauche, deux dortoirs d'enfants, également en briques. Encore un pont à passer, puis nous y sommes...

» Cependant nos gamins ont installé nos pliants dans la petite salle du Père. Ceci est charmant, voyez plutôt.

» Derrière la chapelle proprement dite, mais ne formant qu'un avec elle, une salle fermée de trois côtés, ouverte d'un côté. C'est le réfectoire et la salle où se règlent les palabres. Entre ce local et la chapelle se trouve la sacristie, qui sert aussi de chambre à coucher au Père qui vient dire la messe. »



PLAN TYPE DES CHAPELLES DES POSTES SECONDAIRES

***

Le Père Hanquet avait fondé le petit poste de Ndolo. Ce fut seulement après deux mois qu'il put y retourner.

« Je vous avoue, écrivait-il, que je m'attendais à retrouver le poste dans l'état où je l'avais quitté. Le Noir, abandonné à lui-même, ne sait que paresser. Aussi, jugez de ma surprise lorsque, débouchant du bois qui précède le village, je me vis en face de vastes cultures, coupées par deux belles allées de bananiers, aboutissant à la ferme-chapelle. Celle-ci est située dans un grand bosquet de palmiers; au milieu est une vaste cour, au centre de laquelle s'élève la croix; tout autour les habitations et les étables. **Ndolo.**

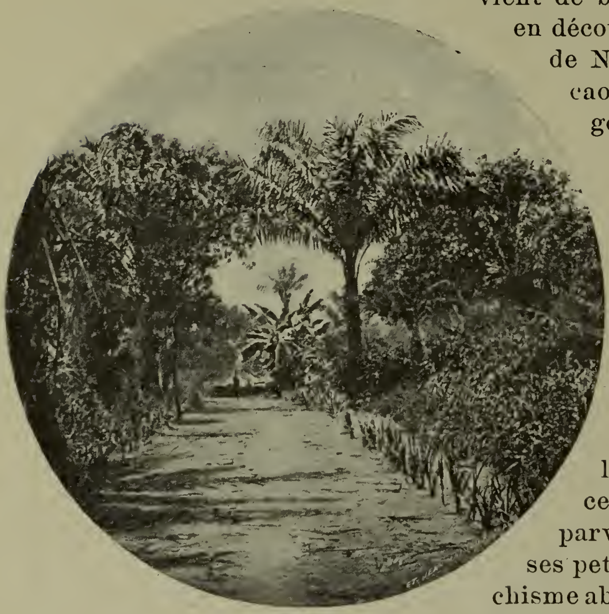
» Je n'en revenais pas en voyant le travail exécuté en si peu de temps par une poignée d'enfants.

» Près de 3 hectares défrichés et plantés de patates, d'arachides, de maïs et de haricots, et une grande bananeraie de plus de 2,000 pieds de bananiers.

» Vraiment, le petit catéchiste est un maître homme;

plein d'activité et d'initiative, il fera de son village un des plus beaux de la région de Ndembo.

» Les indigènes lui ont déjà donné leur confiance et l'ont nommé, peu après son arrivée, chef de leur marché. Il vient de bien mériter de l'État en découvrant, dans les bois de Ndolo, des charges de caoutchouc dérobées au gouvernement par un mauvais drôle, qu'il s'est empressé de livrer au bras séculier. L'influence dont il jouit dans la région lui sert admirablement pour faire pénétrer dans les villages notre sainte religion. En l'espace de deux mois, cet enfant de 15 ans est parvenu à apprendre à ses petits moricauds le catéchisme abrégé, dont la connaissance est exigée pour le baptême et la première communion. Ceci est surprenant, lorsqu'on songe que la plupart des catéchumènes mettent près d'un an pour arriver à ce résultat. »



ALLÉE D'UNE FERME-CHAPELLE

* * *

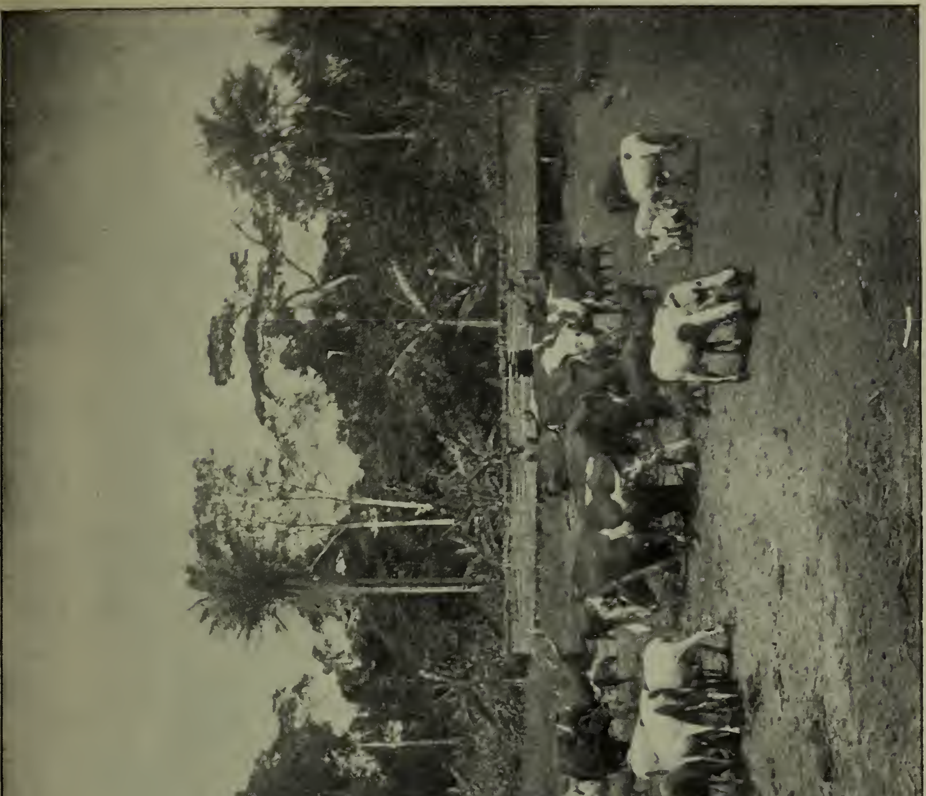
Verviers-Saint-François.

Un dernier exemple tiré d'une lettre du Père Prévers :

« J'accompagnais dernièrement, dans une petite expédition, un représentant de l'État.

» Nous passâmes par Verviers-Saint-François. Notre escorte comprenait plus de soixante bouches à nourrir.

» Thomas Maluti, le brave catéchiste du poste, ne fut guère embarrassé. Au bout d'un quart d'heure, nous avions, pour nous réconforter, de beaux régimes de



LE FRÈRE VANDERSTRAETEN ET LE BÉTAIL

bananes, des paniers de grosses patates, plus un petit bouc comme assaisonnement. Les soldats n'en pouvaient croire leurs yeux !...

» Et les enfants?... me direz-vous.

» Bien nourri, tout notre petit monde se porte à merveille !

» Il faudrait les voir, la tête proprement rasée, l'œil vif, les membres frottés d'huile de palme, leur corps de bronze luisant au soleil.

» La gloire d'un si beau succès revient sans nul doute à Dieu et à la sainte Vierge, mais une part est due aussi au brave Maluti.

» La modération et le bon sens qui le caractérisent sont reconnus par tout le monde, à commencer par les indigènes.

» Bien qu'il n'eût pas mandat officiel pour faire la police,

FERME-CHAPELLE (MBOKO-SAINT-DÉSIRÉ)

il intervint dernièrement auprès d'un chef des environs qui se proposait de vendre un enfant.

» Maluti ayant appris son projet de contravention à la loi, se rendit chez le mfumu en question et lui infligea une bonne amende, qu'il vint fidèlement remettre au représentant de l'État lors de son passage à Mbengo.

» Depuis ce jour, il a été chargé par l'État lui-même de régler différentes affaires (1). »

On le voit, la prospérité d'une ferme-chapelle dépend principalement de l'intelligence, de l'initiative, de l'activité du kapita qui la préside.

VILLAGE INDIGÈNE

Tous les Noirs n'ont pas autant de qualités que les catéchistes des postes dont nous venons de parler. On conçoit cependant que le système tende à développer chez les enfants ces vertus : initiative, savoir-faire, prudence. C'est ce qui frappe surtout ceux qui étudient le genre de colonisation adopté par les Jésuites au Congo.

Un témoignage

Il y a quelques années, M. Buls, l'ancien bourgmestre de Bruxelles, fit un voyage au Congo. Il y visita diverses Missions, notamment celle des Pères de Scheut et celle des Jésuites.

Rentré en Belgique, il écrivit ses impressions et les publia dans un ouvrage intitulé : *Croquis congolais*. Après avoir en quelques mots exposé le système des fermes-chapelles, des « Missions-fermes », comme il les appelle, il continue :

« Livrés un certain temps à eux-mêmes, obligés d'attendre de leurs propres cultures et de leurs troupeaux leurs seuls moyens d'existence, les élèves des Jésuites déploient une activité et une initiative qui ne se rencon-

(1) Lettre du 15 septembre 1898.

trent pas chez les catéchumènes des autres Missions (1); souvent même ils deviennent les chefs et les juges des villages où ils sont établis. »

Apologue Persan. Cet éloge peu suspect, décerné à des missionnaires catholiques, nous rappelle un vieil apologue persan. Un roi fit un jour venir son ministre.

« Je veux, lui dit-il, récompenser l'homme le plus vertueux de mon royaume. Présente-moi une liste sur laquelle tu placeras les dix noms de ceux qui te paraissent les meilleurs. »

Or, parmi les noms présentés se trouvait celui d'un des ennemis personnels du ministre.

Le roi loua fort la loyauté de son serviteur, et ce fut cet ennemi qu'il récompensa parce que, disait-il, quand un homme rend témoignage à la vertu de quelqu'un qu'il n'aime pas, ce témoignage vaut double.

---

(1) Par des procédés différents, les Pères de Scheut et d'autres ont obtenu de magnifiques résultats. Pour s'en convaincre, il suffit de lire la lettre du comte H. d'Ursel au directeur du *Mouvement des Missions catholiques au Congo* (sept. 1905, p. 244). Nous n'en citons qu'un court passage qui se rapporte aux Pères de Scheut :

« A Kangu (Moll-Sainte-Marie), il faut presque un effort de la volonté pour admettre qu'on se trouve devant l'ouvrage de six années seulement; car on traverse plusieurs centaines d'hectares de plantations admirablement entretenues avant de s'arrêter, sur le plateau d'où elle les domine, devant la magnifique église récemment terminée, dans laquelle plus de mille chrétiens viennent chaque dimanche assister à la sainte messe, écouter l'instruction et s'approcher des sacrements. »

CHAPITRE IV

OBSTACLES ET RÉSULTATS GÉNÉRAUX

Obstacles. — Le climat. — Abrutissement et corruption des Noirs. — La maladie du sommeil. — Mauvais vouloir de certains Blancs. — Résultats généraux. — Nombre approximatif des baptêmes. — Résumé.

Il nous reste à parler des divers obstacles qui entravent l'action des missionnaires au Congo, et des résultats obtenus jusqu'ici.

Le climat.

Devant les prêtres colonisateurs se dressent des difficultés de tout genre : c'est d'abord le climat qui épuise les missionnaires et les décime — douze morts en treize ans! — et laisse les autres affaiblis et énervés par cette chaleur fiévreuse.

Abrutissement et corruption des Noirs.

C'est ensuite le terrible abrutissement, la corruption de cette malheureuse race noire. Pauvres gens!... On peut, sans les calomnier, les mettre bien bas dans les degrés de l'espèce humaine. En eux, la bête domine presque toujours, et combien écœurante, hélas!...

« Vous voudriez savoir, écrivait le Père Henry Beck, si je n'ai pas encore eu de désillusions?

» Oui! j'en ai eu une, et bien forte : c'est par rapport aux Noirs. Depuis des années, j'avais annoté les passages où l'on relevait leurs qualités morales, parce que tant d'autres les décrient. Hé bien! plus je les connais, plus je dois avouer qu'ils se rapprochent de bien près de la brute : C'est toujours la même histoire, le ventre, rien que le ventre : voilà leur dieu; manger... boire... voilà leur ciel. »

Puis une insouciance complète pour toute chose; on ne peut jamais compter sur eux; c'est désespérant! Pour le moindre motif, ils quittent l'emplacement qu'ils occupent et vont établir leur village ailleurs. Les fermes-chapelles ne peuvent pas rester isolées des hameaux indigènes, puisque les jeunes colons sont des habitants de ces villages. Le Père Hendrickx dut recommencer jusqu'à six fois la fondation d'un même poste. « Ah! nous disait-il, quels garnements! inconstants comme des papillons! » Et menteurs! et voleurs!... on ne s'en fait pas d'idée. Un jour, à Kimuenza, on prend un gamin en flagrant délit de larcin. On le punit : « Hé bien? volerez-vous encore?... — Vous pouvez me tuer si vous voulez, mais je ne cesserai pas de voler! » Beaucoup de ces pauvres diables sont peu intelligents, presque tous paresseux et lascifs. Et avec toutes ces belles qualités, ils sont vaniteux et vous prennent des airs de matamore!... Autant de défauts que l'on doit attaquer sans cesse. Les missionnaires en viennent à bout à force de fermeté douce et de patience.

FÉTICHE

*
* *

La maladie du sommeil.

Hélas! il est un autre obstacle contre lequel la fermeté ne peut rien! C'est la terrible et mystérieuse maladie du sommeil.

On en a beaucoup parlé déjà; on en parlera probablement encore beaucoup, car personne, jusqu'à présent, n'a trouvé de remède efficace pour la combattre. A chaque page, dans les lettres des missionnaires, ce sont de douloureuses exclamations. La maladie du sommeil, toujours la maladie du sommeil!

Une ferme-chapelle est prospère; la foi se répand dans le pays grâce au zèle intelligent du catéchiste, puis un

PAYSAGE CONGOLAIS

jour, le pauvre kapita est atteint par le fléau... et tout périclite!

Une semaine, à Kimpako, le Père Hendrickx dut faire chaque jour un enterrement!

Kimuenza dut être abandonné en partie, à cause de l'effroyable mortalité qui dépeuplait la colonie et les environs. Hélas ! ce n'est pas toujours la maladie seule qui emporte les jeunes nègres. Dernièrement, le meilleur catéchiste de la Mission, le brave Patrice, dont nous avons parlé plus haut, fut pris par des anthropophages, tué et mangé!...

*
* *

Mauvais vouloir de certains blancs.

Pourquoi faut-il ajouter qu'à côté de ces obstacles provenant de la nature et des nègres, il en est d'autres qu'occasionnent certains Blancs?

Nous ne parlerons pas de l'immoralité d'un grand nombre d'agents, commerciaux ou autres, qui, loin de donner le bon exemple aux Noirs, sont de vrais corrupteurs.

LA NIQUE AU FÉTICHE

Certains d'entre eux sont positivement hostiles aux prêtres catholiques, et, par mille tracasseries, tâchent d'enrayer les progrès de leur œuvre.

Ils interprètent arbitrairement et faussent le sens des décrets portés, semble-t-il, en faveur des missionnaires. Pour mettre les Pères à l'abri des vexations, le Gouverneur ou le Vice-gouverneur a dû parfois intervenir et même déplacer des agents inférieurs.

A côté de ces malveillants, nous sommes heureux de le reconnaître, il en est d'autres qui se montrent vraiment aimables pour les missionnaires et favorisent leur action de tout leur pouvoir.

La protection de l'État est du reste indispensable. C'est la crainte de *Bula-Matari* qui empêche une foule de crimes : meurtres, ventes d'hommes, rixes sanglantes entre villages, épreuves du poison, etc. Aussitôt que les fusils ne sont plus là pour inspirer une crainte salutaire, toutes ces horreurs reparaissent; on l'a vu récemment. De quatre districts, du Kwango Oriental, du Stanley Pool, de Matadi et du Mayumbe, l'État en a fait deux : celui du Mayumbe et celui du Stanley Pool. Les agents Blancs et les soldats ont été retirés de l'intérieur du pays. Aussitôt les chefs nègres ont relevé la tête. Ces moricauds s'imaginaient que les Blancs s'en allaient définitivement, et que par conséquent les mœurs d'antan pouvaient impunément réapparaître.

MALADES DU SOMMEIL

Espérons que la répression des crimes ne sera pas arrêtée par cette mesure administrative; sans cela les coutumes barbares, vols, infanticides et le reste reprendront de plus belle dans toute la contrée.

* * *

Nombre approximatif des baptêmes.

Il est fort difficile, pour ne pas dire impossible, de se faire une idée exacte des résultats atteints jusqu'ici et du nombre des baptêmes qui ont été conférés depuis les débuts de la Mission. D'après les chiffres officiels, il y a eu en moyenne 600 baptêmes par année. Pour treize ans cela donnerait 7,800 (1).

Ces chiffres ne regardent que les baptêmes conférés par les Pères, les Frères, ou bien par les Sœurs de Notre-Dame. Ils n'indiquent pas ceux qui l'ont été par les catéchistes des fermes-chapelles.

A KASONGO

Or, souvent les moribonds font appeler les kapitas, et, par leur ministère, sont régénérés avant de partir pour l'autre vie. En outre, fréquemment, les catéchistes ont l'occasion de faire couler l'eau sainte sur le front des

(1) Voici les chiffres des quatre dernières années :

Août	1901	à	Août 1902	649	baptêmes.
»	1902	»	» 1903	648	»
»	1903	»	» 1904	642	»
»	1904	»	» 1905	665	»

petits enfants agonisants. Sans exagérer, on pourrait donc donner comme nombre approximatif des baptisés en treize ans celui de dix à douze mille.

Ces âmes ont coûté la vie à douze vaillants missionnaires... Est-ce trop?... Oh! non!... Jésus-Christ a donné tout son sang!

*
* *

Maintenant, nous voudrions résumer cette étude et donner en quelques lignes une idée bien nette de ce qu'est la Mission du Kwango et de ce qu'elle a d'original.

Il y a treize siècles, les moines pénétraient dans l'épaisseur des vieilles forêts de Belgique; ils défrichaient le sol, fondaient des abbayes et battaient en brèche la barbarie en répandant peu à peu la civilisation et la foi parmi les peuplades germaines et gauloises.

Aujourd'hui, au Kwango, nos Pères ont adopté la même méthode : ils défrichent le sol, et lentement, mais sûrement, ils élèvent les âmes et les intelligences.

Un second caractère différencie la Mission du Kwango de celles que les Jésuites ont à Ceylan et

LE R. P. BANCKAERT
Préfet apostolique de la Mission du Kwango

aux Indes anglaises : c'est le système des fermes-chapelles qui fait avancer de front la culture matérielle et la culture spirituelle et civilise le Noir par le Noir.

De Kisantu, résidence du Préfet apostolique, part la direction générale. Elle est communiquée aux Pères des autres centres, et par eux atteint les catéchistes et les kapitas des dernières fermes-chapelles.

Tel est le plan à la fois simple et fécond que les Jésuites belges ont adopté dans leur mission du Kwango. Daigne Dieu, de sa main puissante et paternelle, soutenir l'effort de ses ouvriers et bénir leur travail !

Qu'Il les protège et les garde en vie. La mort vient, hélas ! de frapper parmi eux un coup terrible.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le décès du R. P. Van Hencxthoven, ancien supérieur général et organisateur de la mission du Kwango.

Il était vraiment un père pour ses pauvres noirs, et dans ces sauvages natures, sa bonté, son inépuisable patience avaient su réveiller une véritable affection.

Sur les côtes de Bretagne, dans les jours de tempête, parfois un grand navire va donner sur les récifs. Pendant des heures il lutte, mais peu à peu les voies d'eau se font larges et la grande machine lentement s'enfonce. Et durant cette agonie, de la rive, la foule anxieuse des pêcheurs contemple le duel entre l'Océan en furie et le vaisseau en détresse.

De leurs yeux perçants, les marins bretons suivent chaque mouvement, chaque effort.

Tout à coup, là-bas, une fausse manœuvre de l'équipage; ici, sur la rive, un grand cri : « Les malheureux! ils sont perdus !... »

Alors un vieux pêcheur se retourne vers ses compagnons et simplement il dit : « Les hommes de courage!... »

Et sûr d'être suivi, il prépare la barque de sauvetage. En vain, les mères, les femmes, les enfants tâchent de retenir les maris, les pères.

Bientôt à la crête des vagues, la chaloupe danse, secouée par la rafale, tandis que de la grève, la foule angoissée, suit les matelots des yeux et que vers le ciel, de tous les cœurs, la prière monte suppliante.

Dans l'immense continent noir, des millions d'âmes sont en péril et font naufrage.

A la voix du successeur de Pierre, le vieux pêcheur de Galilée, des esquifs sont partis et, malgré les larmes des mères et des amis, les sauveteurs se sont embarqués. Ils travaillent là-bas, au milieu des récifs, malgré les coups de vent, malgré la tempête.

Comme la foule bretonne, regardons-les lutter et prions pour eux!

Qui sait ?... Un jour peut-être, au fond de notre cœur, nous entendrons à notre tour une voix qui nous criera : « Allons! les hommes de courage! »

Les Missionnaires du Kwango

BRABANT

	Départ	Retour	Décès
P. Struyf, Yves, Saventhem	1903		
F. Van der Straeten, Henri, Opwyck	1895	...	1900
F. Roelandts, François, Saventhem	1901		
F. Verdonk, Antoine, Langdorp	1905		

ANVERS

	Départ	Retour	Décès
P. Van Hencxthoven, Emile, Moll	1893	...	1906
P. De Hert, François, Anvers	1894	1897	
P. Hendrickx, François, Turnhout	1898	1905	1905
P. Vermeulen, Julien, Berchem	1898		
P. Swannet, Jean, Turnhout	1899		
P. Opdebeeck, Joseph, Anvers	1900	1904	
P. Lauwers, Auguste, Anvers	1901		
P. De Duve, Léon, Anvers	1902		
P. Van Tilborg, Gustave, Turnhout	1905		
F. Van den Bosch, Alph., Anvers	1895		

LIÉGE

	Départ	Retour	Décès
P. Dumont, Jean-Baptiste, Liége	1893	...	1893
P. Prévers, Joseph, Liége	1897	...	1902
P Hanquet, Jean-Baptiste, Liége	1898	1901	
	1905		
P. Goossens, Ferdinand, Liége	1903		

HAINAUT

	Départ	Retour	Décès
P. Liagre, Edouard, Tournai	1893	...	1899
P. Waroux, Pierre, Maubray	1895	...	1898
P. Cus, Alphonse, Péronne	1900	1905	
P. Sadin, Ferdinand, Lodelinsart	1904		
P. Allard, Ferdinand, Châtelineau	1905		

FLANDRE ORIENTALE

	Départ	Retour	Décès
P. De Meulemeester, Ern., Schoorisse	1893	1896	
	1900		
P. Brielman, Arthur, Gand	1895	1900	
	1904		
P. De Vos, Stanislas, Gand	1896		
P. Van Naemen, Louis, Saint-Nicolas	1902		
P. Gottigny, René, Alost	1905		
P. De Vriese, Théodore, Gand	1905		
F. De Sadeleer, François, Lede	1893	1906	
F. De Brouwer, Gustave, Denderbelle	1900		
F. De Vriese, César, Gand	1903	1905	

FLANDRE OCCIDENTALE

	Départ	Retour	Décès
P. Butaye, René, Stavel	1895		
P. Beck, Henry, Courtrai	1897	. . .	1897
P. Banckaert, Julien, Bruges	1901		
P. Van Heede, Jules, Bruges	1902	1904	
F. Lombary, Edmond, Slype	1893	1899	
	1902		
F. Vrielynck, Aimé, Bruges	1895	. . .	1898
F. Van Houtte, Auguste, Thomont	1895		

LUXEMBOURG

	Départ	Retour	Décès
F. Gillet, Justin, Paliseul	1893		
F. Gérard, Charles, Bastogne	1898	1901	
	1903		

NAMUR

	Départ	Retour	Décès
P. Bovy, Joseph, Temploux	1894	. . .	1895

LIMBOURG

	Départ	Retour	Décès
F. Festiens, Jean, Hoesselt	1895		

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

	Départ	Retour	Décès
F. Henricy, Michel, Perl	1894	. . .	1895
F. Molitor, Antoine, Hobscheid	1900		

AUTRES PAYS

	Départ	Retour	Décès
P. Markiewicz, Joseph, Galicie	1903		
F. Oddon, Adolphe, Romeyer, Drôme, France	1898	. . .	1906

CEYLAN
ECHELLE
Kilom. 0 25 50 75 100
Ville épiscopale.
Postes de Missionnaires
ds le diocèse de Galle.
Limites des Diocèses.
Chemins de Fer.
MADURÉ
JAFFNA
Pont d'Adam
ILE MANAR
Manar
Chemben
Pamkenkelam
Kangavayenkulam
Kanakarayan
Palleville
Mantai
Tennymavedi
DIOCÈSE DE JAFFNA
Arlankulam
Marichchukadi
Vilankulam
Malwata
Anuradhapura
TRINCOMALIE
Coltiar
OCÉ
DIOC
DIOCÈS
Putlam

DE TRINCOMALIE
DIOCÈSE DE KANDY
DIOCÈSE DE GALLE
DE COLOMBO
INDIEN
N
Ballicaloa
Karavaku
Tirukkovil
Mahaveliganga
Binteme
Matale
Kurunegala
Dederaoya
Maha Oya
KANDY
Ampitiya
Nilligalle
Palivaloar
Kegalle
Ruwanwella
Kelani
Yatiyantota
COLOMBO
Bandarawella
Pic d'Adam 7352p.
Ratnapura
Balangoda
Yatiallatota
Kalu Ganga
Kalutara
Hiniduma
Pandiculam
Wallaway Oya
Gin Ganga
GALLE
Matara
Hambantota

CEYLAN

par Victor Le Cocq, S. J.

CEYLAN

La Mission de Galle
Le Séminaire Pontifical de Kandy

D'une superficie de 64,000 kilomètres carrés (environ celle de la Belgique et de la Hollande réunies), d'une population de trois millions d'habitants, Ceylan est sise au milieu des flots au sud-est des côtes de l'Hindoustan.

Son administration, composée d'un gouverneur et de deux conseils, relève directement de la Couronne d'Angleterre ; son territoire est divisé en neuf provinces partagées elles-mêmes en districts.

Pour le voyageur, Ceylan est l'île enchanteresse qu'il ne quitte qu'à regret ; c'est l'Éden, où la nature ménage à chaque heure les plus ravissants paysages et sème à foison cette riche flore aux mille nuances que le pinceau se refuse à rendre ; c'est aussi la terre qui garde çà et là, dans ses vieux temples et ses cités en ruines, les souvenirs du passé et les vestiges d'une civilisation disparue.

Elle est plus aux yeux du chrétien ; c'est le sol fécondé par les sueurs de tant d'apôtres, glorifié autrefois par leur sang et aujourd'hui encore le théâtre de leurs travaux.

Parmi ces ouvriers de la dernière heure, à côté des Oblats de Marie et des Bénédictins Sylvestriens, les Jésuites belges comptent des frères, que la soif des âmes a arrachés à leur patrie, qui s'usent là-bas à petit feu et laisseront un jour leurs cendres sur ces rivages à conquérir au Christ.

Au sud de l'île ils évangélisent le diocèse de Galle ; au centre, à Kandy, ils dirigent le Séminaire général indien : d'une part, la conversion de la masse, des petits surtout et des pauvres, le soin du troupeau de Jésus-Christ ; de l'autre, la formation des pasteurs, qui s'en iront, dans l'Inde entière, consacrer leur vie aux labeurs de l'apostolat.

S. G. MONSEIGNEUR VAN REETH, ÉVÈQUE DE GALLE

LA MISSION DE GALLE

CHAPITRE I

CHAMP D'ACTION DES MISSIONNAIRES

Pays. — Habitants. — Type singhalais. — Scène de famille. — Caractère. — Religions. — Le bouddhisme.

En 1893, le Souverain Pontife créait à Ceylan les deux nouveaux évêchés de Galle et de Trincomalie (1) et il appelait à l'évangélisation du diocèse de Galle les membres belges de la Compagnie de Jésus (2). Pays.

La terre où allaient travailler les nouveaux missionnaires comprend, sur une étendue de 10,110 kilomètres carrés (environ les deux Flandres et le Hainaut), une population de 865,000 habitants. Elle embrasse deux provinces : la province Méridionale, baignée par la mer dans toute sa longueur et composée de trois districts ayant respectivement pour chefs-lieux les trois villes maritimes de Galle, de Matara et d'Hambantota; du côté nord s'étend vers l'intérieur la province de Sabaragamuwa avec ses deux districts de Ratnapura et de Kégalle.

La langue de terre, que forme à l'est le district d'Hambantota, n'est qu'une plaine basse, sablonneuse, couverte

(1) Le diocèse de Trincomalie est évangélisé par les Jésuites français.

(2) En 1886, la hiérarchie catholique était établie dans l'Inde; à Ceylan avaient été érigés l'archevêché de Colombo et les deux évêchés suffragants de Kandy et de Jaffna.

COLOMBO

par la jungle. A l'ouest, au contraire, derrière les côtes bordées de rochers et de brisants, le sol, légèrement ondulé d'abord, devient plus accidenté à mesure qu'on s'avance dans les terres et, au nord surtout, se couvre par endroits d'immenses *estates*, ou plantations, dans lesquelles se cultive principalement le thé; au milieu d'une luxuriante végétation serpentent des ruisseaux, descendus des massifs montagneux du centre. Le ciel, d'ailleurs, est prodigue d'eau, prodigue de chaleur aussi : la température moyenne varie entre 25° et 29°.

*
* *

Habitants

Il n'y a pas à Ceylan que des Singhalais; rien n'est même plus bizarre que les grands centres comme Colombo, où toutes les couleurs, tous les costumes et toutes les civilisations se coudoient.

A côté de l'Européen de sang non mêlé, du Portugais métis, du Hollandais-Burgher ou descendant d'un Hollandais et d'une native, trois races se partagent surtout le sol de l'île : le « Moerman », le Maure aux traits énergiques dont la tête tondue est coiffée du turban ou du bonnet conique; le Tamoul venu de l'Inde pour travailler dans les plantations; sa couleur varie du brun foncé au noir d'ébène, il porte l'avant du crâne rasé; enfin le natif, le Singhalais.

Type singhalais

Il est grand, bien fait, d'un teint brun clair; vêtu à l'ancienne mode des ancêtres ou à la façon européenne, il garde une prédilection marquée pour le pagne traditionnel, les pieds nus, la longue chevelure noire relevée en nœud et bien huilée.

Toutefois, au contact d'une civilisation plus raffinée, la simplicité d'antan disparaît; les grandes cités possèdent de ces messieurs élégamment chaussés, habillés en *gentlemen* et coiffés du haut de forme. « C'est dans les églises des petites villes qu'on constate la progression du luxe. On y voit parfois trois générations réunies : le grand-papa au corps velu, aux membres bien musclés, porte pour tout vêtement un pagne; le papa a un veston en plus et l'air plus efféminé ; le gamin de 13 ans, qui se tient près de la

porte et y fait l'important, porte culotte, bas, chemise, veston et chapeau de paille (1). »

COOLIE TAMOUL

Scène de famille. Le Singhalais de la jungle a des mœurs très primitives : dans les campagnes abondent les petites scènes de famille

(1) Lettre du Père Wallyn (*Missions Belges*, 1905, p. 175).

qui choqueraient notre délicatesse européenne. « Où j'admire le Singhalais », écrit le Père Gille, « c'est quand, — je ne sais trop comment le dire proprement — c'est quand il

MUSULMAN DE LA CÔTE

extrait les parasites de la tête d'un autre. Il n'a qu'à s'asseoir et un membre de la famille, le premier venu, s'assiéra derrière lui, pour examiner ses mèches et y poursuivre tout ce qui paraît vivant. Ceci est quotidien, universel. Si les singes l'ont appris des Singhalais, ou ceux-ci des singes, je n'en sais rien, mais c'est un devoir de famille. Et c'est ainsi qu'on voit parfois le père épluchant la tête de sa femme, celle-ci de son aîné, celui-ci de son puîné, ainsi jusqu'au bas de l'échelle généalogique, tous accroupis en ligne, le cadet excepté qui de ses grands yeux examine toute la scène. Et, chose curieuse, ils ne tueront que difficilement un animal, quelque petit qu'il soit et d'où qu'il vienne. Ainsi, dans le nettoyage de la tête, l'intrus est délicatement déposé à terre à

ENFANTS SINGHALAIS

distance, sans qu'aucun mal lui soit fait. Il y a peut-être l'âme d'une grand'mère là-dedans ! La métempsycose est une doctrine excessivement avantageuse pour les bêtes. »

*
* *

Caractère.

Rien n'est engageant, de prime abord, comme le visage régulier et doux, les manières polies et affables du Singhalais; ne vous fiez pas trop à ses dehors séduisants.

Il est paresseux, indolent, d'une lenteur et d'une insouciance rares. Promettre lui coûte peu, mais tenir sa parole !

Aux appels du missionnaire, à ses demandes légitimes, il a toujours réponse : « Demain,... je vais y penser. »

L'honnêteté, s'il fallait en juger d'après les procédés indigènes, serait chose éminemment relative ; le respect pour le prêtre et la protection qu'on lui accorde se concilient parfaitement avec une petite tentative de vol. « Dans l'espace de quelques jours », raconte le Père Stache, « on me déroba les chaises de mon école, l'argent de ma sacristie, les fruits de mon modeste jardin, et on me nettoya proprement l'intérieur d'un tiroir. »

Le plus candide manie le mensonge avec un naturel inconcevable ; sans motif aucun, il grossit, exagère, voire même, de toutes pièces, forge des histoires. C'est encore le Père Stache qui parle. « Un cuisinier, récemment entré à notre service, me conta le jour de son arrivée la mort de sa femme dans les plus menus détails. Je le consolai de mon mieux. Trois mois après, je lui demandai s'il se remettait un peu. Non, la blessure était au cœur et il me refit le même récit, concordant en tous points avec le premier. Au retour d'un congé qu'il m'avait demandé, quelle ne fut pas ma surprise d'apprendre qu'il était allé voir sa femme ! Je l'interrogeai, il m'avoua son mensonge sans pouvoir m'en expliquer les raisons. »

Avec cela, fier et d'une vanité parfaitement inconsciente. Le triomphe japonais devient son triomphe. « Cela s'impose. D'abord le Japonais est Asiatique et le Singhalais aussi, donc... Puis le Japonais est bouddhiste, et beaucoup de Singhalais aussi, donc... Puis la couleur noire est supérieure au blanc, car les Singhalais n'ont du blanc que sous la plante des pieds, tandis que l'Européen a le noir dans la prunelle de l'œil, donc... La guerre du Japon n'est qu'une guerre de religion ; c'est Bouddha qui lutte contre le dieu blanc et en triomphe. Volà ce dont les Asiatiques sont capables ; il leur suffit de prendre en main les armes européennes pour montrer leur supériorité sur le blanc (1). »

---

(1) Lettre du Père Gille (*Missions Belges*, 1905, p. 444).

JEUNES SINGHALAIS

Au fond, à gauche, un Tamoul

Pourtant, le natif est bon, charitable, hospitalier, et révèle parfois des délicatesses qui touchent et étonnent. Il sait aimer, ses enfants surtout; cet amour aura des manifestations, que nous ne concevons pas, mais enfin... Ces charmants petits êtres sont chargés de bracelets et de colliers; le lobe de l'oreille s'allonge démesurément sous le poids de six ou sept bijoux.

Bien vite, chez cet enfant gâté, se révèlent tous les penchants de la race; il insulte sa mère, fréquente l'école quand cela lui plaît, ment et calomnie avec candeur.

Un petit garçon aperçoit un jour un Père, se promenant un volume à la main. Avec une hardiesse et une grâce toute singhalaise : « *Swami*, dit-il, je voudrais bien ce livre. — Mais, reprend le missionnaire, tu n'es pas en âge de lire. — Oh! si, *swami*, fait l'enfant, je sais bien lire. » La réponse avait jailli si naturelle, il y avait si peu de malice dans les deux yeux gentiment levés vers le prêtre, qu'on aurait eu mauvaise grâce à douter. Mais quelques années en pays singhalais rendent prudent. « Eh bien! lis. » Et du regard suivant le texte, de son doigt soulignant chaque mot, le gamin lut : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » Ce qui était écrit, je l'ai oublié, mais je sais bien que c'était tout autre chose (1).

* * *

Religions.

L'Évangile du Christ rencontre à Ceylan de sérieux adversaires.

Le bouddhisme.

Sans parler de l'irréductibilité quasi absolue des musulmans, de l'antagonisme souvent acharné des sectes protestantes, le grand ennemi, c'est le bouddhisme.

Les missionnaires, en effet, ont affaire non à des sauvages dégradés, livrés à quelques pratiques superstitieuses et incohérentes, mais à un peuple en possession d'une religion ancienne, puissante, ancrée dans les cœurs.

(1) Nous nous contentons d'esquisser ici à grands traits la physionomie du Singhalais. A ceux qui désireraient de plus amples détails, nous recommandons le livre intitulé *Ile de Ceylan*, par J. van der Aa. S. J., 2e édition, Bruxelles, Ch. Bulens, éditeur.

Le Père van der Aa est professeur de théologie au Séminaire indien de Kandy.

BOUDDHA AU REPOS

A qui veut se faire une juste idée du bouddhisme singhalais, il est indispensable de distinguer le bouddhisme scientifique, théorique, du bouddhisme pratique. Le bouddhisme scientifique de Ceylan est un système organisé, ayant ses livres sacrés, ses dogmes, sa morale et son ascétisme.

Les beautés de son code fameux sont éclipsées par des histoires puériles, des trivialités grotesques et de révoltantes obscénités.

Rejetant Dieu et l'âme, il professe pourtant par une étrange subtilité une sorte de métempsycose. Jamais un bouddhiste ne casse un œuf, ne tue un animal, fût-ce le serpent le plus venimeux; le soir, en étendant sa natte sur le sol, il prend grand soin de ne pas écraser de fourmis; à ses jours de ferveur, il marchera dans les rues avec précaution... S'il allait poser le pied sur un insecte!

La fin la plus élevée qu'il propose à l'homme, c'est le *Nirvana*, — l'annihilation de l'individu — où ne peuvent guère aspirer que les moines; aux autres, aux imparfaits, est laissé l'espoir d'un séjour de délices plus ou moins élevées. Si par un surcroît de mérites, ils renaissent dans l'état de vie parfaite, le *Nirvana* leur est alors ouvert au terme de leur seconde existence.

La morale, magnifique dans ses préceptes, manque de fondement; sans Dieu et sans âme, le vice n'est plus un mal moral, mais seulement une chose nuisible, à éviter parce qu'elle prive du néant et condamne à une vie d'animal, de fantôme ou de damné.

Le bonze — le moine bouddhiste — médite sur les paroles du maître, Bouddha, et mendie sa nourriture. Rien de plus déprimant que cette vie, passée dans la contemplation rêveuse, obsédante, des peines et des afflictions d'ici-bas, dans le désir morbide de voir ce misérable « moi » s'éteindre dans le néant (1).

(1) On parle beaucoup actuellement du bouddhisme. Nous n'entendons en donner ici qu'une idée générale et voulons seulement montrer ce qu'il est en réalité à Ceylan. Nous résumons les données d'un missionnaire, le Père Schaefer, qui en étudiant cette religion sur place, en consultant les livres bouddhistes, en interrogeant les moines, est arrivé à des conclusions qui sont moins favorables que celles de certains écrivains.

PRÊTRE BOUDDHISTE

Le bouddhisme pratique, tel qu'il existe aujourd'hui à Ceylan, contraste singulièrement avec la doctrine du fondateur; en fait, plus que Bouddha peut-être, c'est le démon qu'on adore sous la forme d'un serpent ou dans d'horribles représentations; à l'attente sombre du *nirvana* a succédé chez les moines mêmes le désir d'un ciel. Ces prêtres, qui, drapés dans leur longue robe jaune, l'éventail à la main, s'arrêtent modestement sur le seuil des maisons pour demander l'aumône, passent pour les plus grands paresseux du monde; sous leurs yeux règnent dans le peuple la polygamie et la polyandrie; les beaux préceptes de charité n'empêchent pas les lois des castes et les querelles qui se terminent dans le sang.

Tristes ténèbres qui retiennent loin de la vraie lumière 1,700,000 Singhalais!

Et Bouddha a ses cortèges, ses offrandes, ses lieux de pèlerinages, ses temples somptueux. Au sommet du fameux Pic d'Adam, un sanctuaire garde l'empreinte de son pied; Kandy expose à la vénération sa prétendue dent et Anuradhapura, la cité morte du nord, possède un arbre sacré vénéré des pèlerins.

Voilà le culte que, durant des siècles, les anciens missionnaires ont travaillé à détruire; c'est à lui que vont se heurter encore les Jésuites belges qui partent en 1895 pour travailler dans la mission de Galle.

Ils sont cinq contre des milliers de bonzes, mais cinq hommes de Dieu forts de son appel et confiants dans sa grâce.

ENTRÉE D'UN TEMPLE DE BOUDDHA A CEYLAN

CHAPITRE II

ASPECT GÉNÉRAL DE LA MISSION

Arrivée des missionnaires. — Triste état de la religion catholique. — Situation actuelle.

Arrivée des missionnaires.

Le Souverain Pontife avait nommé au siège de Galle le R. P. Van Reeth, ancien Provincial de Belgique, alors Recteur du noviciat de Tronchiennes. Vers la fin de septembre 1895, le nouvel évêque quittait la Belgique; quatre Jésuites belges l'accompagnaient, les Pères Joseph Cooreman, Pierre Wallyn, Théodule Neut et le Frère coadjuteur Polydore Verbruggen.

Le 9 novembre 1895, Monseigneur faisait son entrée dans sa ville épiscopale, où l'attendait tout un peuple en fête. Les Singhalais aiment les ornementations et les réjouissances bruyantes. Dans les rues ornées d'arches décoratives, une foule compacte suivait la voiture de l'évêque, les drapeaux belges claquaient au vent et le son des cloches, qui vibraient joyeuses, était étouffé de temps à autre par les salves d'artillerie.

D'un portique érigé pour la circonstance non loin de l'église, Monseigneur monte à pied vers Notre-Dame du Rosaire, la nouvelle cathédrale, et les habitants, comme autrefois le peuple juif, étendent sur le sol leurs manteaux aux couleurs voyantes.

C'étaient les heures faciles, les heures de joie; la tâche pénible allait commencer.

* * *

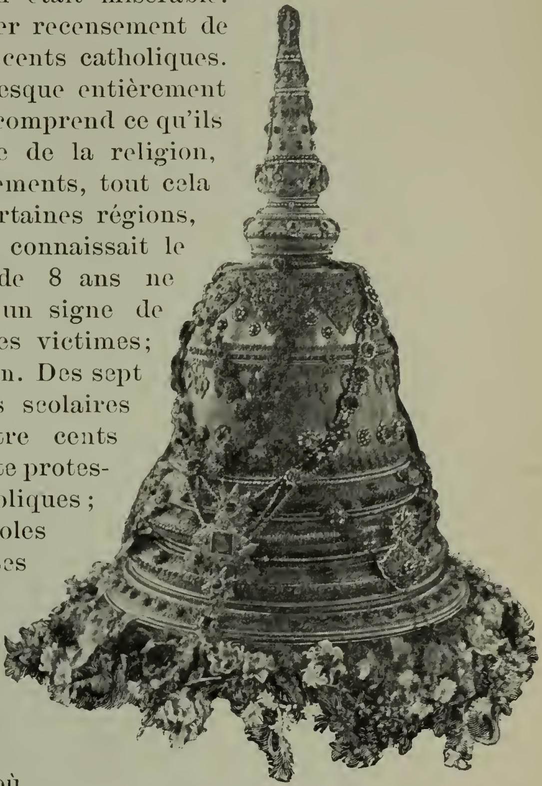
Presque au lendemain de leur arrivée, les ouvriers se mettaient à l'œuvre : le Père Cooreman restait dans la ville

CATHÉDRALE DE GALLE

auprès de l'évêque; les deux autres Pères partaient pour Ratnapura et Kégalle, les chefs-lieux des districts du nord.

Triste état de la religion catholique.

L'état général de la Mission était misérable. Sur 865,000 habitants, le dernier recensement de 1891 relevait quatre mille six cents catholiques. Depuis trois ans ils étaient presque entièrement privés de secours religieux; on comprend ce qu'ils étaient devenus. Connaissance de la religion, morale, fréquentation des sacrements, tout cela était tombé bien bas. Dans certaines régions, c'est à peine si, à 20 ans, on connaissait le *Pater* et l'*Ave;* les enfants de 8 ans ne savaient pas même ébaucher un signe de croix. L'apostasie avait fait des victimes; le bouddhisme gagnait du terrain. Des sept cent vingt-cinq établissements scolaires répartis dans le diocèse, quatre cents étaient bouddhistes, cent soixante protestants et cinq seulement catholiques; cent quarante étaient des écoles athées. Presque toutes les églises étaient désertes et menaçaient ruine; et tout près de l'autel délaissé, s'élevaient, arrogants et riches, les temples bouddhistes et protestants.



GRANDE CLOCHE EN OR CISELÉ RECOUVRANT LA DENT DE BOUDDHA

« L'église! j'ai presque honte de donner ce nom à l'endroit où l'on m'introduisit, écrivait le Père Wallyn. Une masure convertie en grange peut seule donner une idée de ce qu'est ici la maison de Dieu. Le toit est en ruine; le ciment du pavé s'émiette et cède sous les pas; les murs sont couverts de toiles d'araignées; à l'autel, pas même une pierre consacrée. Les voleurs auraient beau chercher, ils ne trouveraient pas deux centimes à emporter... Pas une école dans tout le district! »

A peine peut-on s'imaginer les difficultés auxquelles se heurtèrent les premiers missionnaires. Il leur fallut partir en reconnaissance, pousser jusqu'aux limites de leur

district, relever les chapelles, rebâtir les écoles. Et quand après de longues marches le prêtre rentrait, harassé, dans cette pauvre chaumière qui s'appelait son presbytère, seul devant sa petite table, il n'avait pour tout repos que l'étude de l'anglais, du singhalais et du tamoul.

***

Situation actuelle. Le diocèse fut consacré au Sacré-Cœur de Jésus et généreusement on commença. Et aujourd'hui? Le progrès est réel, la moisson mûrit et attend des travailleurs.

La mission compte vingt Jésuites belges distribués dans huit localités; chacune d'elles a son presbytère, son église et son école; elle est le centre du district confié au missionnaire. Dans la province du sud, c'est, outre Galle, Matara, jolie petite ville de la côte coupée en deux par le *Nilganga*, « le fleuve bleu »; Hambantota, avec sa belle plage

PRESBYTÈRE DE BALANGODA

de sable rouge et ses salines; Hiniduma, la dernière fondée sur le *Ginganga* et qui abrita son premier prêtre sous une hutte de feuilles de palmier. Dans la province du nord, c'est Kégalle, avec ses *estates* à perte de vue; Ratnapura, la cité des rubis, Balangoda, et, tout près sur la colline, le gentil chalet du Père Wallyn avec tout un horizon de montagnes; enfin, au bord du *Kélani*, Yatiyantota, récemment séparée du district de Kégalle.

De 4,600, le nombre des catholiques s'est élevé à 8,799; l'année 1905 accuse une augmentation de 534; 34 écoles, où le crucifix a sa place d'honneur, comptent 2,801 élèves; 38 églises et chapelles ont été construites ou relevées de leurs ruines.

L'ignorance en matière religieuse reste grande encore, principalement chez l'adulte; mais comment passer sous silence la profondeur de la piété, les manifestations ferventes de la foi, la célébration des fêtes, les chiffres de 23,143 confessions, de 30,895 communions, enregistrées pour l'année 1905, alors qu'autrefois le bon catholique se contentait d'accomplir le strict nécessaire (1).

Dieu ne couronne ainsi que les œuvres sanctifiées dans la souffrance; pour croître, toute moisson surnaturelle réclame une terre arrosée des sueurs de l'ouvrier évangélique.

C'est cette vie du missionnaire avec ses héroïsmes cachés, avec ses joies réconfortantes aussi qu'il nous reste à retracer.

(1) Le tableau suivant révèle le progrès, lent mais sérieux, de la vie chrétienne dans la Mission, de 1895 à 1905 :

	1re année	2e année	3e année	4e année	5e année	6e année	7e année	8e année	9e année	10e année
Catholiques . .	—	—	—	—	6,857	7,529	7,878	8,200	8,265	8,799
Baptêmes. . .	234	371	486	555	618	529	659	682	684	607
Confessions . .	4,232	6,381	9,224	12,140	15,374	16,149	17,389	19,089	21,708	23,143
Communions .	4,006	7,196	10,169	14,326	18,738	19,234	21,963	24,084	27,673	30,895
Mariages . . .	29	54	88	96	85	76	93	82	84	82

RATNAPURA

CHAPITRE III

VIE DU MISSIONNAIRE. — SES TRAVAUX

Le prêtre dans son poste. — Le presbytère. — L'église. — Piété des Singhalais. — Une conversion.

Les visites du district. — Chez les Singhalais. — La sedia gestatoria. — Sur la route. — Au village. — Chien et serpent. — Chez les Tamouls. — La réception.

L'âme à qui Dieu parle de missions lointaines est une âme de choix qu'Il a reconnue assez forte pour le sacrifice.

Elle trouvera là-bas des fatigues, des souffrances, des déboires; il faudra qu'après dix insuccès, elle se relève dix fois pour recreuser le sillon qui s'est fermé derrière elle : c'est à ce prix qu'elle portera des fruits qui demeurent.

A Ceylan, l'insouciance de caractère des natifs et le prosélytisme acharné des bouddhistes et des protestants réclament du missionnaire la plus grande constance dans l'effort.

Trois occupations y partagent sa vie : le travail du ministère dans son poste, la visite du district et le soin des écoles.

*
* *

Le prêtre dans son poste.

Le missionnaire est d'abord curé, et tout curé a son presbytère et son église.

Le presbytère.

Le presbytère, le voici : une petite maison bien simple, au toit de chaume ; si la station est nouvelle, oh ! alors, ce sera une méchante masure mal fermée, où le vent pénètre, où les rats logent à vos côtés et se disputent votre soutane pendant que vous essayez de fermer l'œil; parfois ce sera moins encore, un petit coin derrière l'autel, une pauvre hutte et la terre nue.

L'église. Piété des Singhalais.

Tout près, l'église plus grande, plus soignée parce que c'est la demeure du bon Dieu, mais souvent combien misérable encore ! Les murs sont si nus, au fond l'autel si humble ; peut-être la pluie filtre-t-elle au travers du toit. Mais le bon peuple ne remarque rien ; à genoux sur le sol il prie, avec quelle foi et quel respect. Il crie ses prières plutôt qu'il ne les récite : côté extérieur de la dévotion, mais auquel il tient beaucoup.

ÉGLISE ET PRESBYTÈRE A HINIDUMA

Quelle joie pour lui de participer aux processions et aux représentations de scènes religieuses. Tout cela à la façon singhalaise sans doute,... un peu originale pour nous, mais agréable à Celui qui aime les cœurs simples.

* * *

Le grand jour par excellence est celui de la fête patronale de l'église. Il y a une neuvaine préparatoire, neuvaine qui sera tantôt de sept jours et tantôt de onze, suivant

que les ressources permettront de varier la décoration du lieu saint; mais à Ceylan, cela s'appelle toujours une neuvaine. Elle se clôture la veille de la fête par les vêpres où accordéon et bugle mêlent leurs accords au chant des

L'ÉGLISE DE BALANGODA

psaumes et des hymnes ; le lendemain grand'messe et procession ; et de nouveau violon, clarinette et cornet à piston s'entendent à produire un concert invraisemblable.

Les cérémonies de la Semaine sainte offrent aux Singhalais l'occasion de manifester leur piété expansive. Le peuple suit avec émotion les épisodes évangéliques qui se déroulent sous ses yeux en scènes animées ou en tableaux

vivants. Le Vendredi saint surtout, les offices liturgiques terminés, « il faut livrer l'église au peuple et ne lui demander qu'une chose, c'est de ne pas pousser les démonstrations extérieures de sa foi jusqu'à renverser les murailles; pour le reste il n'y a qu'à laisser faire : on va représenter la Passion.

» Le chœur de l'église disparaît à la vue des curieux : de grandes tentures, blanches au fond, noires par devant, dissimulent l'autel. Il leur faut un christ, mais non une image quelconque; ce qu'ils veulent, c'est le vieux christ qui a reçu les adorations des ancêtres. Des deux côtés de cette antique image, ils dressent, entourées d'épais bouquets de verdure, les statues de la Mère des douleurs et de saint Jean.

» Il est 3 heures, le peuple est réuni depuis longtemps dans l'église; on commence à lire la Passion. Soudain des coups de marteau retentissent et se succèdent. Ah! je comprends : on lit le passage de l'Évangile qui raconte le crucifiement, et dans le chœur, derrière les grands voiles, la scène vient de commencer. Le rideau s'écarte et les fidèles peuvent voir l'image vénérée, le Christ en croix.

» La lecture se poursuit. Dans l'entre-temps on prépare la seconde scène. Cette fois, c'est compliqué : il s'agit de représenter la descente de croix. Le vieux crucifix, la chère et précieuse relique, est remplacée par une croix nue. Tous les instruments de la passion sont réunis, et, afin que chacun puisse bien les voir, on organise un petit cortège de douze enfants de chœur. Chacun tient en main un plateau contenant, l'un la couronne d'épines, un autre les clous, un autre les tenailles et ainsi de suite. Au moment où cette petite procession va rentrer dans le chœur, le rideau se lève et la scène de la descente de croix apparaît dans sa touchante naïveté.

» Au dernier acte, nous voyons l'ensevelissement. Le Christ est recouvert d'un voile des pieds à la tête et déposé sur un brancard orné pour la circonstance. On entonne le *Stabat* et la grande procession s'ébranle. Tout le peuple porte des cierges. Et dans le jardin dont nous faisons le grand tour, le coup d'œil est vraiment magnifique.

» On rentre à l'église; l'image du Sauveur est déposée à

l'entrée du chœur. Je lui baise les pieds le premier. Alors je suis témoin d'une scène unique dans son genre. Tous

LA GROTTE DE NOTRE-DAME DE LOURDES A KÉGALLE

viennent baiser les mains, les pieds du crucifix, jettent de tous côtés à l'entour des pièces de monnaie, offrent cierges

et chandelles, si bien qu'un homme, placé là pour les recevoir, en a tant sur les bras en un clin d'œil qu'il est obligé de les jeter à terre pour en recevoir encore et toujours (1). »

Les natifs ont une dévotion toute spéciale à sainte Anne. La sainte Vierge aussi est aimée dans le diocèse; Kandy, Halpatota, Kégalle ont leur petite grotte à l'Immaculée Conception.

***

Le Père Wallyn raconte comment il introduisit la dévotion au Sacré-Cœur à Ratnapura.

« Le 3 janvier, c'était le premier vendredi du mois. J'envoyai la veille un des enfants chez tous les chrétiens leur annoncer qu'il y aurait le lendemain messe à 8 heures et le soir salut en l'honneur du Sacré-Cœur, et les inviter à venir tous aux offices. Je voulus orner l'église ou du moins l'image du Sacré-Cœur; mais je n'avais en fait d'image de ce genre qu'un souvenir de première messe. Je la plaçai dans un cadre autour duquel je roulai une pièce de tulle vert tendre, ayant servi de ceinture à l'un de mes chrétiens le jour de Noël; une autre pièce d'étoffe rouge, une ceinture également et deux petits vases contenant des fleurs, tous objets mendiés, complétèrent la décoration de l'image.

» Le matin, j'entendis deux confessions et donnai la communion à un jeune homme. Le premier résultat ne semblait pas brillant; mais le soir, au salut, ce fut autre chose; la petite église était remplie; jamais je n'assistai à spectacle plus émouvant, jamais je ne vis pareil recueillement, surtout pendant la bénédiction. Les Tamouls prosternés sur le pavement, les Singhalais à genoux par terre, les mains jointes au-dessus de la tête, tous gardaient le plus religieux silence.

» Au moment où j'élevai le Saint Sacrement, le *mouppou* (2) fit soudain entendre sa voix, essayant de dominer

---

(1) *La Semaine sainte à Kégalle*, par le Père Stache, S. J. (*Missions Belges*, 1899, p. 227).

(2) La charge de *mouppou* est plutôt honorifique; elle équivaut à peu près à celle de président d'une fabrique d'église.

par son chant le bruit de la sonnette et le tintement de la cloche suspendue à l'extérieur aux branches d'un arbre. « Remerciements, sacrifice, adoration et supplication » soient à jamais au très saint, sublime et divin sacrement » de l'Eucharistie », chantait le chef d'église d'un ton aigu et d'une voix tremblante; et le peuple entier répétait ces mêmes paroles dans un murmure respectueux. »

Douces heures qui payent largement des semaines d'efforts. Le prêtre est aimé d'ailleurs, aimé des enfants que chaque jour il catéchise, aimé des époux dont il légitime l'union, aimé de ceux qu'il a réconciliés.

Voilà le cadre où le missionnaire passe sa vie, vie faite d'incertitudes et d'imprévus, où, à chaque heure, l'on doit être debout, les reins ceints, prêt à partir au moindre appel,... prêt à recevoir aussi un bouddhiste, un protestant parfois, qui vient frapper à la porte du presbytère, chercher le remède à ses doutes.

***

Une conversio

Nous ne savons rien de plus touchant que cette conversion, racontée par le Père Schaefer.

Le missionnaire avait découvert à Madampa, non loin de la côte, les tristes restes d'une ancienne église catholique, mais dans les cœurs, tout vestige de la vraie foi avait disparu. Après avoir tenté, mais en vain, de ramener les habitants à la religion de leurs ancêtres, il quittait le village sans plus d'espoir. « Mais le dimanche suivant, écrit le Père, étant à Balapitiya, station située à 8 kilomètres de Madampa, un Singhalais bien mis vint se jeter à mes pieds et me demanda avec instance le baptême. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je reconnus en lui le maire de la « petite Venise » (1).

« Eh, lui dis-je, mon ami, qu'est-ce qui vous porte si soudainement à vouloir vous faire chrétien? Qu'est-il donc arrivé depuis ma visite au village ? »

» Sa réponse fut étonnante. « La nuit, dit-il, en songe,

(1) Nom donné au village de Madampa, dont les habitations sont disséminées dans des îlots.

ROUTE DE GALLE A COLOMBO

un homme d'aspect doux et vénérable m'est apparu et m'a commandé de me faire chrétien. Je n'ai d'abord pas fait grande attention, mais deux fois le même songe est revenu ; alors j'ai eu peur et je suis venu ».

» Ceux, qui savent combien le missionnaire est exposé à tomber victime de vils exploiteurs qui abusent de sa bonne foi et tâchent de le tromper par de belles protestations, ne seront pas étonnés d'apprendre que l'histoire du songe n'eût guère suffi à me convaincre. Cependant comme l'impression que l'homme me fit était excellente, je le reçus avec bienveillance, l'intruisis avec soin et ne tardai pas à avoir des preuves évidentes de sa sincérité. Car dès que son dessein fut connu, il eut à supporter des persécutions sans nombre au village ; sa femme le menaça de le quitter s'il se faisait chrétien. Rien n'y fit, le brave catéchumène persista à demander le baptême.

» Je le lui conférai à Galle, où je l'avais fait venir pour la circonstance. Ce fut le jour de la fête du Saint-Rosaire ; il y eut messe pontificale, à laquelle le néophyte eut le bonheur d'assister sous le porche de la cathédrale.

» Après la messe et le baptême, comme je parcourais avec lui la grande nef, lui montrant les statues et les tableaux, soudain il s'arrêta et, étendant le bras vers un grand tableau du Sacré-Cœur, d'une voix vibrante il s'écria : « Qui est-ce là ? Oh ! dites-moi qui est-ce là ? car c'est lui qui m'a apparu en songe et m'a commandé de me faire chrétien. » Et lorsque je lui eus dit qui c'était, il tomba à genoux et, les larmes aux yeux, il ne cessa de répéter : « Jesu Toumani ! Jesu Toumani ! Mon Seigneur Jésus, mon Seigneur Jésus ! » Depuis lors, j'ai baptisé ses sept enfants. »

Hélas ! Pourquoi sont-elles si rares ces visites ? car les adultes renoncent difficilement à leurs erreurs. N'importe, on essaie, on persévère et quand l'un d'eux sort de l'église, régénéré dans les eaux du baptême, une joie pure éclaire l'âme du missionnaire ; la pauvre maisonnette, où il vit si seul, lui semble plus belle et plus belle sa vie, qui ouvre à une âme les trésors du Christ.

* * *

Les visites du district.

Le bon pasteur n'attend pas au bercail le retour des brebis ; il part à leur recherche. Le missionnaire parcourt les villages singhalais et les *estates* des pauvres Tamouls.

Chez les Singhalais.

Il quitte sa résidence, tantôt pour une visite régulière dans un coin de son district, tantôt sur les instances d'un village, d'une famille perdue dans la jungle, d'un mori-

CANOTS

bond qui l'attend pour s'éteindre tranquille. Ses moyens de locomotion? c'est le *coach*, la vieille diligence ; le tronc d'arbre creusé, fendant l'eau au bruit des pagaies ; plus souvent la charrette à bœufs, qui franchira au besoin le gué des rivières ; parfois la chaise à porteurs. Et quel voyage alors !

« J'avais à me rendre, raconte le Père Wallyn, de Balangoda à Kiripatdeniya, à plus de deux lieues d'ici. Il n'y avait pour y aller qu'un mauvais petit sentier, qu'on était en train de convertir en route carrossable, mais qui était encore loin d'être carrossable, à l'époque dont je parle. Vous avez vu chez vous ce que sont, en temps de pluie ou de dégel, ces chemins de terre fréquentés par les lourds chariots. On enfonce jusqu'à la cheville dans le sol détrempé et dans les ornières. Tel était notre sentier, à la suite de plusieurs jours d'averses, avec cette

différence, toutefois, qu'on y enfonçait jusqu'au-dessus du genou.

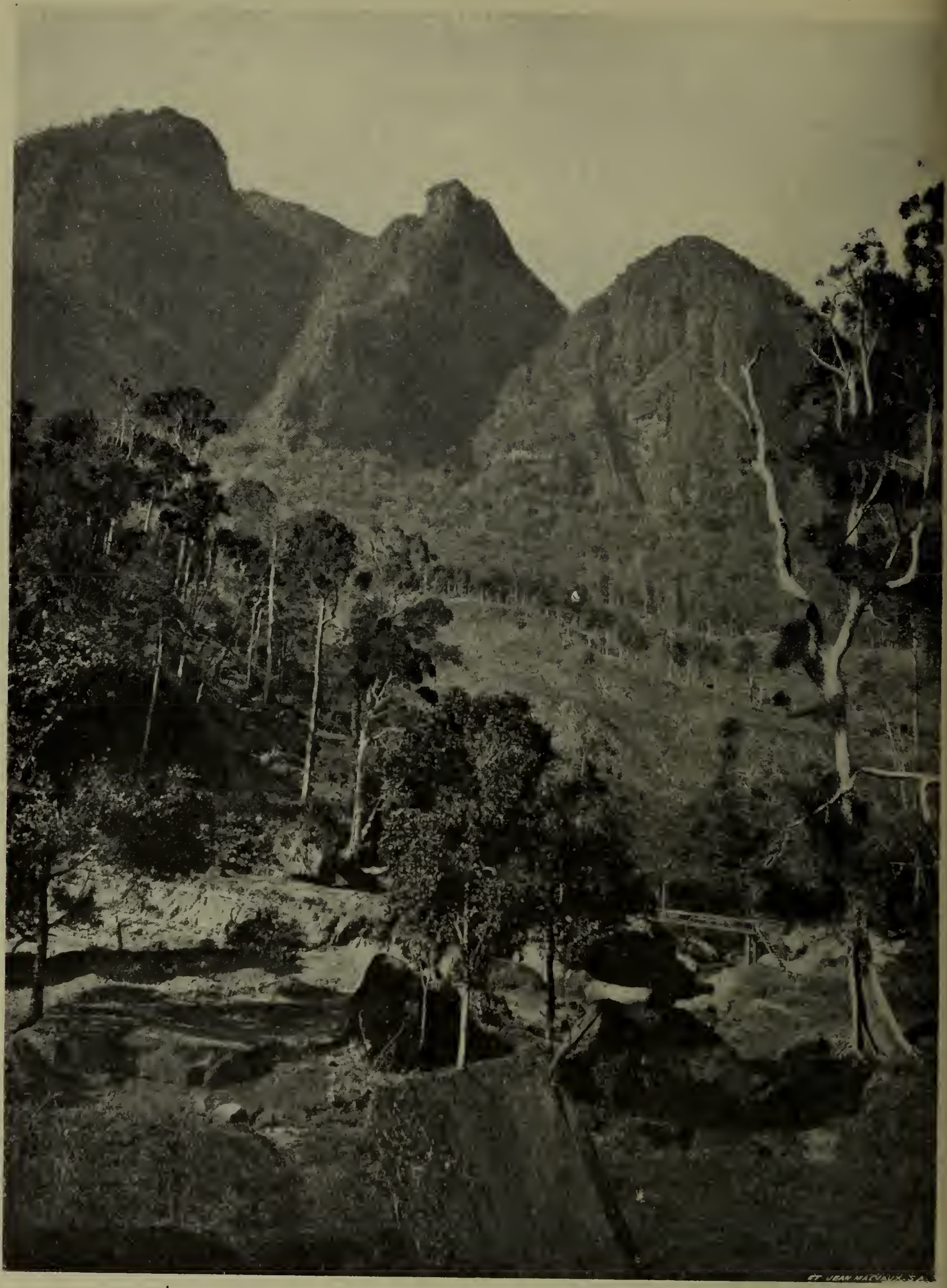
» Les gens de Kiripatdeniya désiraient m'avoir à tout prix, pour leur dire la sainte messe et administrer les sacrements. Mais comment m'y rendre? Je n'ai pas de cheval. Mon bœuf aurait disparu dans le bourbier. Je leur promis d'aller chez eux, dès que les chemins seraient praticables; la saison sèche était proche : encore un peu de patience. Ils insistèrent et proposèrent de me porter eux-mêmes. J'acceptai.

La sedia gestatoria.

» Le lendemain, six forts gaillards vinrent me prendre. Ils attachèrent, au moyen de cordes aux deux côtés d'une chaise à bras, deux gros bâtons, en guise de brancard, me firent asseoir sur la chaise et à un moment donné me soulevèrent et partirent. Nous voilà en route. En voyant sur tout le parcours femmes et enfants se prosterner pour demander ma bénédiction, j'aurais pu me croire le pape du district, porté dans la *sedia gestatoria*.

ÉQUIPAGE DE MISSIONNAIRE

» Je me souviens d'avoir lu qu'après la proclamation d'un nouveau pape, on brûle des étoupes devant lui, pour lui rappeler que tous les honneurs ici-bas sont éphémères. Les empereurs romains, dans l'ivresse de leurs triomphes, se faisaient rappeler par un héraut qu'ils étaient mortels. Pour me rappeler mon néant, je n'avais besoin ni d'étoupe, ni de crieur public, la boue dans laquelle pataugeaient mes porteurs y suffisait. Ils en avaient jusqu'au-dessus des genoux, quoiqu'ils avançassent avec une extrême prudence, en n'appuyant le pied qu'après



COLLINES DE CEYLAN

avoir cherché à s'assurer si le sol était ferme. Un faux pas de leur part et je piquais une tête dans la vase. Aussi vous auriez dû voir avec quelle sollicitude les deux hommes qui n'avaient rien à porter marchaient à mes côtés, la main sur le brancard, prêts à me retenir si l'un des porteurs venait à glisser. Mon équilibre instable me fit faire des réflexions bien salutaires sur l'instabilité des honneurs en ce monde. »

Quand la distance est peu considérable, le missionnaire ne dédaigne pas une excursion pédestre ; et la soutane blanche apparue sur les grands chemins est toujours un sujet de joie : si bienfaisant est son passage sur la route. A peine apprend-on que le *Swami* passe, les portes des maisons s'entr'ouvrent ; le Singhalais s'agenouille pour recevoir la bénédiction; le coolie Tamoul se jette à terre de tout son long en criant : « Loué soit Jésus-Christ ». Il appelle cela la prostration des six membres; deux bras, deux jambes, le front et la poitrine, cela fait bien six. **Sur la route.**

Mais voici le village où le prêtre est attendu, et depuis si longtemps ! Un évêque n'est pas mieux reçu, le catéchiste accourt, la clochette sonne et dans un remue-ménage confus on entend : « Le swami est là ! le swami est arrivé ! » On se précipite, on salue, on se prosterne. Et le missionnaire? Il est heureux au milieu de son troupeau; il vient panser les plaies, consoler, relever. La nuit il n'aura peut-être pour tout logement que la terre nue de l'église, le sol de la sacristie où vents, chauves-souris et moustiques conspireront pour le tenir éveillé; qu'importe? Demain, il célébrera la sainte messe, événement si rare dans le village ; aux âmes purifiées, mais si exposées durant sa longue absence, il distribuera le pain qui fait les forts... et puis, il s'en ira à quelques lieues de là soulager d'autres misères. **Au village.**

*
* *

Parfois dans ses voyages un incident typique : **Chien et serpent.**

« Je venais d'arriver à Ganegama, écrivait le Père Schaefer, et me trouvais debout au milieu de la pièce, lorsque je vis descendre le long des combles un énorme serpent long de 3 à 4 mètres et gros comme mon poignet.

» Inutile de dire que je fus saisi; j'avouerai même que je sentis le long du dos un petit frisson qui n'était pas celui que donne le sublime.

» Il est vrai que j'aurais pu facilement m'enfuir, car la porte donnant sur une petite cour était largement ouverte. Mais par une fascination étrange, je restai là immobile et bientôt la hideuse bête vint se dérouler sur les dalles presque à mes pieds...

LA BARQUE DU P. SCHAEFER

» Je ne sais ce que j'aurais fait — probablement une sottise, étant troublé — si en ce moment un grognement terrible ne m'eût tiré d'embarras.

» C'était la voix de Pândou, le grand chien noir, féroce pour tout le monde, excepté pour moi, à cause des gros morceaux que j'ai coutume de lui jeter à mes repas.

» Il sortit furieux de dessous la table où il était couché et, d'un bond superbe, se lança à la poursuite du reptile qui, sentant un adversaire redoutable, s'enfuyait avec rapidité.

» Mais Pândou, plus rapide, l'atteignit au milieu de la cour, et alors se déchaîna entre ces deux fauves — car le chien n'était rien d'autre en ce moment — une lutte à outrance où de part et d'autre l'adresse et la férocité mirent en jeu tous leurs ressorts. Le serpent, se voyant traqué et

forcé de se défendre, essaya d'abord d'enlacer son antagoniste dans ses formidables nœuds.

» Ce ne fut pas un spectacle banal que de voir les ondulations de son grand corps autour du chien, qui, rusé et alerte, par des mouvements brusques et des bonds inattendus, échappait à toutes ses poursuites.

» Le monstre voyant qu'il n'obtenait rien par ces manœuvres, changea soudain de tactique et roula ses anneaux en une masse compacte et immobile ; au-dessus de lui se dressait, horrible et menaçante, sa tête à gueule ouverte, projetant la langue dont le dard s'agitait comme une flamme...

» Le chien passa à l'offensive et, par des voltes rapides en tous sens, tâcha de désorienter le serpent en fatiguant son attention, épiant en même temps le moment opportun pour se lancer en avant et le prendre à la nuque...

» Debout sous l'embrasure de la porte, je suivais haletant toutes les péripéties de ce combat homérique où, à tout moment, les chances de succès semblaient passer d'un adversaire à l'autre.

» Tout à coup, une feinte admirable du chien, tournant à gauche pour se précipiter aussitôt à droite, puis un bond rapide comme l'éclair, et ses terribles mâchoires serraient le cou du serpent...

» Il y eut un broiement formidable suivi d'un sifflement affreux ; quelques secousses convulsives et la tête du monstre, lâchée par le chien, retomba inerte sur son corps inanimé.

» Je reprenais longuement haleine en caressant le vainqueur qui frottait son large museau contre mes genoux, lorsque la voix criarde de la vieille Vitanachy, ma voisine, vint frapper mon oreille.

« Ah ! le malheureux chien ! » s'écria-t-elle avec colère, qu'a-t-il fait ? Il a tué mon serpent ! Ah ! mon pauvre nayâ ! te voilà mort ! qui chassera désormais les rats de la maison ? qui empêchera la vermine des jungles de venir l'infester !... »

» Surpris de ces plaintes étranges, j'allai aux informations. Leur résultat m'affecta désagréablement, car j'appris qu'au lieu de délivrer la terre d'un monstre redou-

AUX ENVIRONS DE RATNAPURA

table, Pândou n'avait fait que tuer un animal inoffensif qui, malgré son apparence farouche, servait de chat à ma voisine. »

*
* *

Chez les Tamouls

Qu'est-ce qu'une visite d'*estates?* N'allez pas croire que ce soit une visite ordinaire, comme celle que ferait un pasteur dans nos régions. Marcher, courir, sauter, passer les rivières avec de l'eau jusqu'aux genoux, chercher les catholiques disséminés dans une population nomade et les rassembler : œuvre fatigante, dont les fruits sont peu apparents. Mais il y a là des baptisés; peut-on les laisser privés des secours de la religion? Il y a là de pauvres parias, et les déclassés du monde n'occupent-ils pas la première place dans le royaume du Christ?

Comment résister d'ailleurs à tant d'appels, comment ne pas tenir compte de leur foi, de leur générosité? Si de leur maigre salaire ils ont pu soustraire une obole, une petite chapelle — oh! bien modeste — s'élève dans les plantations et quand le prêtre est annoncé, le soir après leur rude journée, ils partent à sa rencontre pour lui faire un de ces accueils enthousiastes dont le Père Théodule Neut nous a laissé la description.

La réception

« Leur cortège n'est certes pas à comparer à celui de Saint-Lambert, à Liége, ou aux processions de Bruges.

» A Udaboye, il pleut à torrents; néanmoins les clarinettes vont leur train, les tambours trempés d'eau sont vite réduits au silence, mais malgré la pluie la petite sonnette ne se tait pas. Cette pauvre petite fille, qui marche devant moi, ne s'aperçoit ni de la rafale, ni de la fatigue. Outre sa clochette qu'elle agite d'une main, elle tient de l'autre deux drapeaux. Ses sœurs en portent trois chacune. De temps en temps, ses forces trahissent son courage et les drapeaux lui échappent au risque de me crever un œil. Vite elle les ressaisit. Plus d'une fois j'ai envie de l'aider, mais il paraît que cela ne m'est pas permis. Heureusement, son père qui dirige tout le cortège vient à son secours. »

Aussitôt arrivé, le Père se met à l'œuvre, fait réciter les prières, interroge sur le catéchisme, entend les confessions; puis, vers minuit, tous se retirent dans leurs chaumières.

CASCADE DANS LES PLANTATIONS DE THÉ

Dès 3 heures, ils sont debout, et dans la petite chapelle édifiée à leurs frais, ou dans la misérable hutte élevée de leurs mains, Jésus descend sous les voiles eucharistiques.

A 6 heures ils se remettent au travail, plus courageux, plus vaillants jusqu'à la prochaine visite de Dieu.

Et quand le missionnaire, malgré les misères qu'il a dû déplorer, malgré ses longues marches et ses peines, qui n'ont peut-être profité qu'à peu d'âmes, quitte la plantation où le Christ s'est fait le consolateur du paria, d'elle-même l'hymne d'action de grâces monte à ses lèvres.

Durant des semaines il court ainsi d'estate en estate, se souvenant que Jésus pleurait sur les foules qui erraient sans pasteur.

CHAPITRE IV

LES ÉCOLES

Importance et difficultés. — Genres d'écoles. — Une classe. — Le Collège Saint-Louis, à Galle. — Les bâtiments. — Les élèves. — Les études. — Académie singhalaise.

A Ceylan, tout comme ailleurs, la question scolaire est pour la mission une question de vie ou de mort.

Importance et difficultés.

L'adulte échappe presque totalement à l'action du missionnaire. Reste la jeunesse ; à l'école, de la transformer, de créer ainsi une génération nouvelle en facilitant l'instruction et la persévérance des élèves catholiques, en rapprochant du prêtre les enfants bouddhistes, qui forment la majorité de la population scolaire. C'est l'œuvre la plus féconde, mais celle aussi qui réserve au missionnaire le plus de tracas : ennuis pécuniaires, difficultés de recrutement du personnel enseignant, rivalité des bouddhistes et efforts de l'apostolat protestant, il y a de tout!

Ah! la pauvreté, que de fois elle arrache des larmes au

prêtre! La multiplication des écoles décuplerait les conversions, et par malheur la bourse est vide. Comprend-on alors la joie du missionnaire, quand, un matin, un pli venu d'au delà des mers — de la Belgique aimée — lui annonce l'envoi d'une aumône? Vite l'école surgit de terre; elle s'appelle Saint-Michel, Sainte-Barbe, Saint-Servais, du nom d'un collège qui l'a fondée; si elle est due à la générosité d'un particulier, ses murs suffiront à garder vivant au cœur du prêtre et des enfants le souvenir du bienfaiteur.

La présence journalière de soixante enfants est requise pour que l'école soit enregistrée par le gouvernement; elle acquiert alors le droit à un subside, pourvu que le résultat des examens soit satisfaisant.

Seconde source d'embarras : les maîtres et maîtresses. Il faut de l'argent pour les payer, de la patience pour réparer leurs maladresses et avant tout de la prudence pour les choisir.

« J'avais besoin d'un maître d'école, écrit le Père Stache; je mis une annonce dans les journaux, et voici la traduction d'une des lettres que je reçus alors. Après m'avoir offert ses services et décliné tous ses titres : « Je » suis un catholique, ajoutait le candidat, mais pas un » catholique romain; mais je suis un chrétien et j'adore le » même Dieu et Sauveur; en retour, vous voudrez bien » m'aider, si vous êtes un réel bon Samaritain. » Mais, hélas! je ne fus pas, ce jour-là, un réel bon Samaritain. Outre qu'il n'était pas un catholique romain, il n'avait aucun certificat de nature sérieuse, témoin le suivant : « Je connais monsieur un tel, je le crois capable de faire » face à toutes les situations dans lesquelles on pourrait le » placer. » On peut craindre avec raison ceux qui ont des connaissances si universelles. »

Devant les progrès du catholicisme au sein des jeunes générations, l'ardeur des bouddhistes se réveille : articles virulents publiés dans les journaux, défenses faites aux parents d'envoyer leurs enfants à l'école des prêtres, sonneries de cloches et processions, distributions de prix pour les fleurs portées à Bouddha, tout est mis en œuvre avec d'autant plus de facilité que l'argent ne fait pas défaut.

Les Wesleyens, eux aussi, déploient une activité digne

d'une meilleure cause ; mais la stérilité de tant d'efforts n'est pas loin de décourager bon nombre des leurs.

***

Genres d'écoles.

Les exigences sociales de la colonie nécessitent à Ceylan deux genres d'écoles catholiques : les écoles singhalaises gratuites et les écoles anglaises payantes.

Les premières sont des écoles primaires où l'on enseigne le dialecte de la région, l'arithmétique et la géographie.

L'école anglaise comprend neuf classes : l' « alphabet class » et les huit « standards ». L'enseignement s'y donne en anglais; les exercices principaux sont la dictée, la lecture et l'arithmétique. Dans les trois cours supérieurs, le maître a la faculté de mettre au programme l'algèbre, la géométrie et bien d'autres branches encore,... le latin même : ce qu'il ne manque pas de faire, s'il connaît tant soit peu ses déclinaisons.

Les *English high schools* des Pères sont spécialement estimées des bouddhistes eux-mêmes ; elles fournissent à leurs yeux la vraie éducation anglaise, et l'éducation anglaise est précieuse pour les Singhalais qui dédaignent fort la culture des champs et n'ont pas d'autre idéal qu'un poste dans l'administration.

***

Une classe.

Une classe à Ceylan rappelle-t-elle une classe de Belgique?

Oh! que non! C'est plus original.

Voyez d'abord ce mélange plus ou moins harmonieux de têtes noires, brunes, presque blanches, demi-rasées ou coiffées d'un fez, et cette variété d'accoutrement depuis la blouse et le veston à l'européenne jusqu'au pagne indigène.

La classe commence. Une petite prière durant laquelle les catholiques s'agenouillent; les autres restent debout.

Neuf cours : donc trois professeurs. C'est coutume reçue, faute d'argent et l'on s'en tire à merveille. Les élèves de deux cours font un travail fixé pendant que ceux du troi-

sième récitent leur leçon près du professeur. La récitation terminée, ils s'en vont avec un devoir ; un autre cours leur succède.

Aussi bien, n'est-il pas question ici de silence. Chacun de ces gamins étudie à haute voix; le tintamarre ne gêne personne. Pour les empêcher de s'entr'aider, on les enverra même au besoin travailler dans tous les coins de la classe : mesure dangereuse peut-être, chez nous, là-bas nullement incompatible avec le bon ordre. Les jeunes catholiques sont seuls tenus d'assister au catéchisme; les rassembler n est pas toujours chose facile et tel Père se souvient encore de son premier essai de convocation, qui échoua complètement ; aucun des enfants ne répondit à l'appel. Une fois l'école créée, les choses marchent mieux : il faut bien venir en classe. Pas n'est besoin de brillants discours dans l'exposé de la religion; on instruit surtout et l'on prémunit contre le retour au bouddhisme.

LES ÉLÈVES DU P. STACHE A RATNAPURA

* * *

Collège Saint-Louis à Galle.

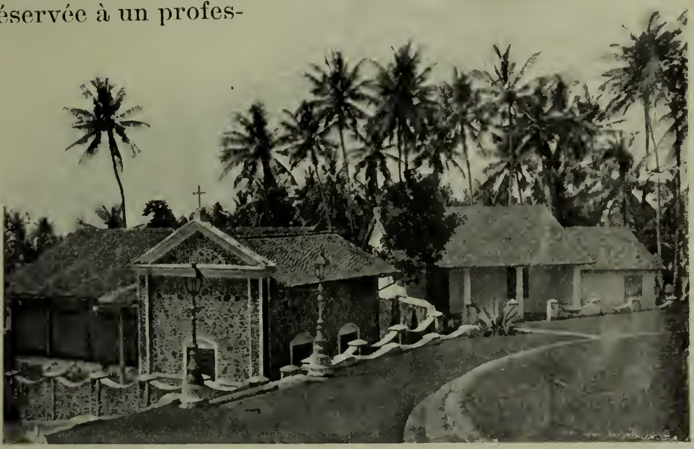
Écoles singhalaises, écoles anglaises. Les efforts de Monseigneur et des Pères ont réalisé davantage : Galle possède un véritable collège, le Collège Saint-Louis. Outre l'*alphabet class* et les *huit standards* ordinaires, il a ouvert des cours préparatoires aux examens de l'Université de Cambridge.

Un établissement qui prépare au *Cambridge examination*, vous vous imaginez peut-être une seule et immense construction. Eh bien! ce n'est pas cela du tout, c'est tout simplement un ensemble de trois maisons séparées et sans étage. Les bâtiments.

La principale est la grande salle; grande salle aux jours de représentation, en d'autres temps classes et études. Dans ce vaste local de 27m5 de long, 10 mètres de large et 12 mètres de haut, se donnent, tous les jours, simultanément sept classes à un total de deux cents élèves. Sept classes simultanément?

Oui. Chaque cour est emprisonné dans une cloison de toile de 1m75 de hauteur : cela coupe la vue; mais... le bruit!

A quinze pas de là, s'élève une seconde habitation à trois pièces, dont l'une réservée à un profes-



PARTIE DES BATIMENTS DU COLLÈGE SAINT-LOUIS

seur, les deux autres au huitième *standard* et aux *Cambridge class.*

Une ruelle à traverser, et voici la troisième maison ou plutôt une suite de trois maisons, où logent une partie des pensionnaires et le personnel du collège (1).

(1) Parmi les professeurs du Collège de Galle se trouve actuellement le Père G. Van Austen, l'auteur de la troisième partie de cet ouvrage.

Dans la quatrième, encore un dortoir, deux chambres à coucher et la salle de jeu.

Il fait chaud à Ceylan, il faut que l'air circule librement : aussi, en guise de fenêtres, de simples ouvertures rectangulaires, défendues par de solides barreaux.

Les élèves.

Tout cela animé par le va-et-vient de près de trois cents élèves singhalais, tamouls, malais, cafres, métis, de toutes couleurs et de toutes religions ; voilà le grand collège catholique de la Mission.

A quelques exceptions près, tous ces jeunes gens sont aimables, gentils et respectueux, mais menteurs comme... comme des Singhalais. Ne vous fiez pas aux promesses !

— Je vous attends ce soir.

— Oui, oui certainement.

A l'heure indiquée, personne. Le lendemain, on vous avouera sans honte qu'on ne peut pas dire non à un supérieur.

* * *

Les études

Les études (1) sont soumises au contrôle du gouvernement qui subsidie annuellement l'établissement en proportion des résultats obtenus aux examens : tant de « roupies » (2) par matière où l'on satisfait à condition d'avoir obtenu les points suffisants dans les branches obligatoires. Pour le *Cambridge Junior et Senior examination*, les questions sont envoyées par les professeurs de Cambridge et les réponses corrigées en Angleterre. Saint-Louis qui, en 1903, présentait pour la première fois des sujets à ces

(1) Les branches qu'on enseigne en fait à Saint-Louis sont : l'Écriture sainte, le latin, le français, la grammaire anglaise, composition et littérature anglaise, un auteur anglais, la géographie physique, la géographie politique, l'histoire d'Angleterre, la logique, la géométrie, l'algèbre, l'arithmétique, les mathématiques appliquées, le dessin, la sténographie et la tenue des livres. D'après les programmes, on peut y enseigner aussi : la physique (mécanique, électricité, chaleur, son et lumière), la chimie, la botanique, la physiologie, le grec, l'allemand, l'espagnol, le hollandais, l'histoire grecque, l'histoire romaine, l'économie politique, la trigonométrie, la géométrie analytique, les mesures, la musique et les sciences agricoles.

(2) La roupie vaut environ 1 fr. 60.

examens, obtint d'emblée un résultat égal à celui de *Richmond College*, établi à Galle depuis de longues années.

Académie singhalaise.

Petits et grands ont leur académie, dont les réunions se tiennent avec la solennité d'une séance parlementaire. Tel est le sérieux qu'ils y mettent, qu'il est même difficile de couper court aux débats, et il faut en arriver à prononcer la clôture.

LE CRICKET-CLUB DU COLLÈGE

Nos séances se tiennent le dimanche, à 9 heures du matin. Des mesures importantes ont été votées par nos jeunes *debaters* : la nécessité d'améliorer le port de Galle, la supériorité du criket sur le foot-ball, l'inopportunité des travaux de perfectionnement à la pelouse de jeux de Galle ; enfin la nécessité pour les Singhalais et les Tamouls de recevoir leur éducation dans les écoles anglaises de Ceylan ; mais, dernière conclusion pour appuyer toutes ces propositions, Galle devrait avoir son journal intitulé : *The Galle Vindicator !* (1).

---

(1) Notes du Père Murphy (*Missions Belges*, 1903, p. 85).

Il existe une espèce de rivalité entre les habitants de Galle et ceux de Colombo. Jadis Galle était le port principal de l'île; aujourd'hui elle a perdu cet honneur. Nos jeunes élèves semblent vouloir se poser en défenseurs de la vieille cité.

CHAPITRE V

LES SŒURS DE CHARITÉ A GALLE

Départ. — Œuvres. — Un Boer.

Ce tableau de la Mission, et plus spécialement des écoles, serait incomplet si nous laissions dans l'ombre celles qui depuis près de dix ans se sont faites les auxiliaires de nos Pères dans l'évangélisation de la province de Galle.

Les Sœurs de charité de Gand ont fait là-bas œuvre éminemment utile. Mgr Van Reeth prévoyant ce qu'il en pouvait attendre, s'était assuré leur concours avant son départ; et aujourd'hui, au spectacle du résultat obtenu, le souvenir revient de cette touchante allocution que l'évêque de Gand leur adressait à l'heure des adieux :

Départ.

« Allez et répondez noblement à l'attente des missionnaires. Puissent vos efforts réunis étendre sur ces plages lointaines, plongées encore dans les erreurs du bouddhisme, le royaume de Jésus-Christ, y faire refleurir la foi chrétienne, la vertu chrétienne et y faire bénir le nom de la catholique et généreuse Belgique.

» Chères sœurs, il nous reste à vous remettre les deux insignes symboliques : le crucifix sur vos cœurs, la couronne sur vos têtes.

» Le chemin que la charité vous fait entreprendre est long. Si jamais l'humaine faiblesse vous faisait sentir l'extrême longueur de ce chemin, le crucifix vous dira que du trône de la divinité à la crèche de Bethléem la distance fut plus grande. Ce chemin vous conduira, non pas à une terre promise où coule l'abondance du lait et du miel, mais à une terre de privations, de labeurs, de sacrifices.

» Si jamais l'humaine faiblesse vous en faisait sentir le poids et l'amertume, vous songerez au sacrifice de Celui dont vous portez l'image sur vos cœurs, au calice d'amer-

tume qu'Il a bu, à la force toute-puissante dont Il peut vous revêtir, à la couronne immortelle qu'Il vous promet. La couronne dont nous allons ceindre vos fronts en est l'image. »

Elles ont été à la hauteur de la tâche. Dans leur seul couvent de Galle, leur initiative a réalisé des prodiges : débutant avec une école anglaise de trente-six externes, elles possèdent aujourd'hui, dans de vastes et beaux bâtiments, un pensionnat florissant, un orphelinat, une école singhalaise et industrielle. Leur influence s'étend ainsi à des enfants de toutes conditions. Leur instruction est très appréciée, et l'école anglaise jouit d'une haute estime auprès des inspecteurs protestants eux-mêmes. Œuvres.

DEUX SŒURS DE CHARITÉ

Les ouvrages d'art sortis de l'école industrielle ont déjà valu à l'établissement une médaille d'or à l'Exposition de Saint-Louis en Amérique et une autre à l'Exposition de Galle.

La dentelle tient la place d'honneur dans les succès obtenus, et les dentellières du couvent de Galle sont connues aujourd'hui au Bengale, au Punjah, à l'île Maurice, en Australie, dans la Nouvelle Zélande. Les commandes leur arrivent du fond de l'Afrique Australe... mais ceci est une histoire de Boers.

Parmi les prisonniers du Transvaal captifs à Ceylan, plusieurs avaient appris qu'une des Sœurs était hollandaise : le plaisir d'entendre parler un peu la chère langue maternelle les amenait parfois au couvent. Un Boer.

L'un d'eux, M. Van Zutphen, un des principaux chefs durant la guerre, s'était spécialement intéressé à l'école industrielle. Une fois libéré, il voulut emporter des échantillons de dentelle, promettant de trouver des clients en Afrique.

Et voilà qu'un beau jour, — trois ans après, — une

JEUNES FILLES TAMOULES

magnifique commande arrivait du Transvaal ; le Boer s'était souvenu des Sœurs de Galle !...

***

L'esprit des jeunes élèves est excellent ; le sexe féminin, cela va sans dire, n'est pas exempt des défauts de sa race. Le mensonge sera souvent mis à profit avec toute l'habileté singhalaise ; cierges, craie, chaux... laissés à leur portée seront peut-être dérobés et mangés en cachette. Mais ces petits vices laissent place pour un profond attachement au couvent et un amour sincère des Sœurs.

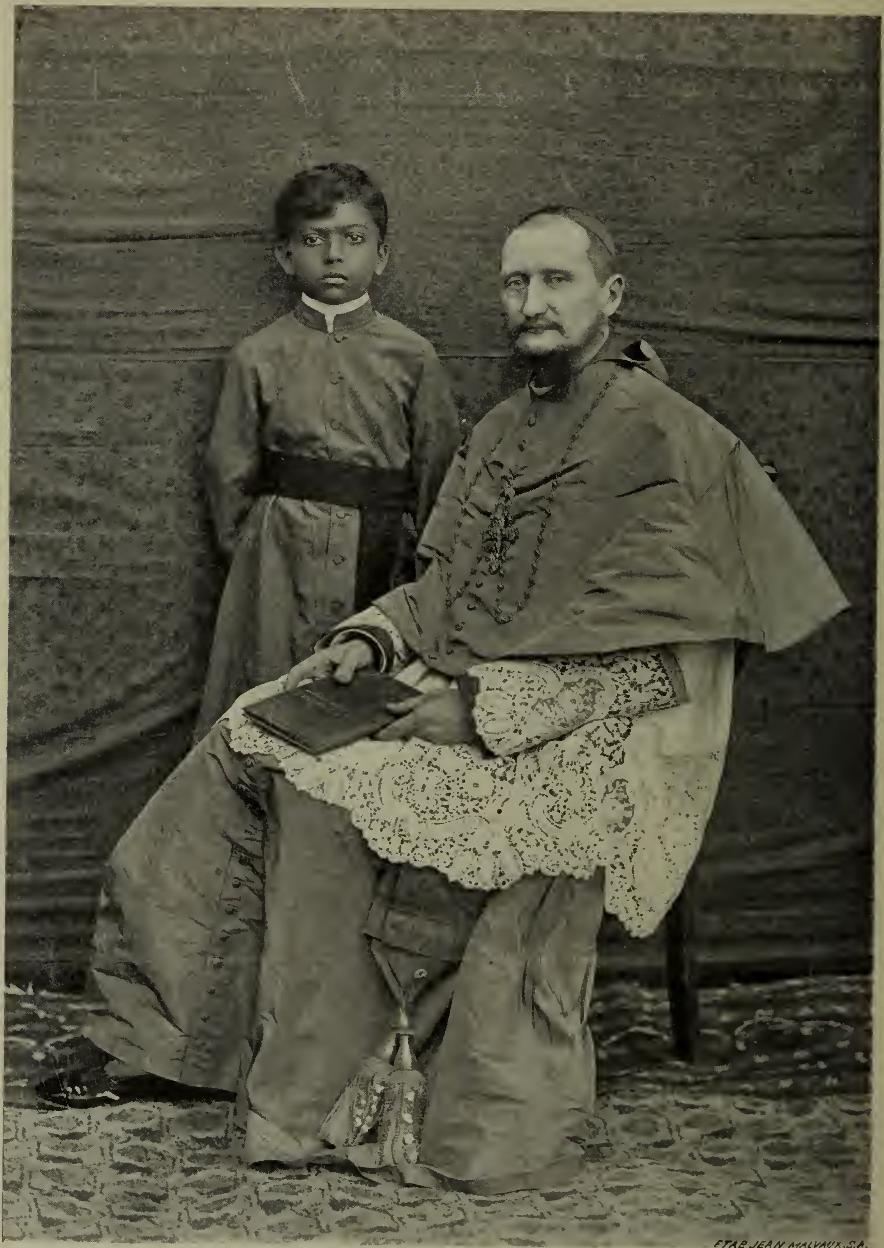
Un jour Mgr Van Reeth, au cours de catéchisme, interroge une enfant : « Qui sont les supérieurs de la sainte Église ? » Et la fillette de répondre : « Ce sont le pape, les évêques, les prêtres et les sœurs. » Ignorance, soit ; mais n'est-ce pas le cœur qui avait parlé ?

Le dévouement des Sœurs mérite d'ailleurs l'affection des jeunes élèves ; deux d'entre elles l'ont acheté de leur vie : la R. M. Amélie, supérieure, dans le monde Mlle Elisa Janssens, et la Sœur Marie Rodriguez (Mlle Gabrielle Lambo) dont la plume légère excellait à fixer la vie de là-bas, en des croquis pleins de verve et d'humour.

Hélas ! pourquoi faut-il que Galle possède seule ces bonnes ouvrières du Christ ? Matara les réclame pour un orphelinat. Tant de missionnaires, témoins de l'efficacité de leurs efforts, les appellent de tous leurs vœux. Ici encore les bras manquent pour la moisson.

« Daigne le Seigneur susciter de nombreuses vocations de Sœurs missionnaires », écrivait la Révérende Mère Supérieure.

Des missionnaires ! C'est bien là le cri qui monte vers Dieu des lèvres de l'apôtre qui sent ses forces insuffisantes devant la tâche, des lèvres de tant de Singhalais aussi, qui demandent avec larmes de connaître et d'aimer davantage leur Père qui est dans les Cieux.



SON ÉMINENCE MONSEIGNEUR ZALESKI

SÉMINAIRE PONTIFICAL DE KANDY

CHAPITRE I

PROJET DE FONDATION

Les appels de Dieu sont multiples ; d'une voix mystérieuse, mais qui ne trompe pas, Il dit à l'un : « Laisse ta famille, ton clocher, ta patrie; va par delà les mers souffrir pour mon nom » ; à l'autre, sans demander le sacrifice personnel, Il parle, dans le secret, d'une grande œuvre à créer pour sa gloire.

C'est ainsi que Léon XIII conçut le dessein de fonder, pour l'Inde entière, un séminaire général, destiné à la formation d'un clergé indigène.

En 1890, le Pape nommait Délégué apostolique aux Indes Mgr Zaleski, avec la mission spéciale de mener à bien cette belle et féconde entreprise; de son succès dépendait la stabilité du catholicisme dans cette immense région. L'Europe ne pouvait suffire à la tâche, et la prévoyance demandait qu'on s'armât contre toute éventualité, qui mettrait obstacle à l'envoi de missionnaires : il fallait à ces peuples des prêtres de leur race.

Comme l'a dit depuis Mgr Zaleski, la formation du clergé indigène est l'œuvre capitale qui doit passer avant toutes les autres.

Sans doute quelques séminaires locaux existaient déjà, mais ils étaient rares et pour en élever d'autres, il manquait aux diocèses les ressources en hommes et en argent. Qu'il s'ouvrît donc un grand séminaire central, où des sujets de choix recevraient une formation intellectuelle et morale achevée, et l'avenir des Missions semblait assuré.

L'œuvre conçue par le génie de Léon XIII est réalisée; elle prospère et, après une expérience de plusieurs années, Mgr Zaleski a pu dire : « Sans le séminaire général de Kandy, la grave question du clergé indigène aux Indes resterait toujours à l'état de problème. »

CHAPITRE II

LES DÉBUTS

La propriété. — Le provisoire. — Les travaux.

L'établissement serait fondé. Mais à qui en confier la direction? Le Pape tourna ses regards vers la Compagnie de Jésus. La Province belge, surchargée déjà par l'entretien de tant de collèges et de résidences, et qui, à cette heure même, dans sa florissante Mission du Bengale occidental, pouvait à peine suffire au grand mouvement de conversion provoqué par le Père Lievens, répondit pourtant au désir du Souverain Pontife. Dieu appelait, Il pourvoirait à tout.

Restait à choisir un bon emplacement. Dans ce grand pays, le croirait-on, trouver ne fut pas chose facile. Aidé du Père Grosjean, qu'il avait fait nommer Supérieur du futur séminaire, Mgr Zaleski se mit en route, explora toute l'Inde, courut plateaux et vallées; plus d'un an de recherches!

Enfin, on découvrit à Ceylan, à 2 kilomètres de *Kandy*, sur les hauteurs d'Ampitiya, un site unique. Le temps de reconnaître les lieux, de réaliser les achats et l'on se trouva en possession d'un magnifique lot de 100 hectares.

La propriété couvre une chaîne de cinq collines, dont elle occupe les deux flancs. D'un des sommets, regardons au sud : devant nous s'étend une petite vallée de 1 kilomètre de largeur; au fond, le joli village d'Ampitiya, coupé par la grand'route de Kandy, et là-bas, derrière, une dentelle de collines qui atteignent jusqu'à 300 mètres.

LAC DE KANDY

Retournons-nous vers le nord; le spectacle change et devient grandiose : à 20 kilomètres, fermant l'horizon, un mur de montagnes de 2,000 mètres; au pied même de la propriété, le « Grand fleuve au sable », le *Mahaveli-ganga*, qui serpente dans la vallée et roule vers l'est ses eaux blondes; entre les deux, des terres fertiles remontant en pente douce.

A l'ouest, à quelque 125 mètres plus bas, dort, au milieu d'une végétation tropicale, le grand lac de Kandy; tout près, le temple de Bouddha, la ville, et plus loin des cimes élevées se découpant dans un de ces ciels purs de l'Inde.

Le terrain acquis était caché tout entier sous la jungle; et la jungle, c'est le pêle-mêle impénétrable des herbes, des lianes et des plantes, dont rien en Europe ne rappelle l'aspect ni les proportions.

Il fallait détruire tout cela, bâtir ensuite.

Mais alors, à quand l'ouverture du séminaire? Le Père Grosjean ne connaissait pas les retards; on ouvrirait sur l'heure. Les prospectus sont lancés, une maison est louée sur une colline, non loin du lac, et, le 3 mai 1893, le premier élève se présente. Au bout de trois mois, on était quinze, et l'on dut se procurer un second immeuble.

Pendant plus d'un an, pour la classe les uns montaient, pour les repas les autres descendaient, pour l'étude chacun avait sa petite table de bois. Le Père Grosjean resta seul avec ses séminaristes pendant près de cinq mois : c'étaient les pénibles et humbles débuts qui marquent les œuvres de Dieu.

* * *

Enfin, le renfort arriva : trois missionnaires débarquèrent en octobre 1893. De nouvelles demandes parvenant sans cesse au Père Supérieur, les deux habitations se firent trop petites. Où aller? Le défrichement s'opérait lentement; du beau séminaire projeté rien encore n'était sorti de terre. Le Père Grosjean décida d'élever un bâtiment provisoire dans la propriété même, à proximité du futur édifice. Des pierres extraites sur place, de la boue faite d'un peu de chaux et de beaucoup de sable : c'était

LE SÉMINAIRE PROVISOIRE ET LA PROPRIÉTÉ

plus qu'il n'en fallait. La construction fut vite debout, simple, pauvre, et, au milieu de la seconde année, on quittait les abords du lac pour s'établir là-haut, chez soi, à 400 pieds au-dessus de la vallée.

Ce provisoire allait durer cinq ans, car la nouvelle bâtisse s'élevait avec une lenteur désespérante. Oh! ce n'était pas la faute du Père Grosjean, ni surtout du Père Koch, l'architecte en titre. Il avait fallu d'abord niveler le sol au sommet de la colline, miner les roches gênantes, ouvrir des carrières. Et quels tristes travailleurs! Le Père Koch mit à contribution toute sa patience pour les former, pour leur apprendre la diligence, même en l'absence du maître, pour obtenir un ouvrage qui ne fût pas à recommencer le lendemain. Quand l'ouvrier fut formé, l'argent manqua, les plans traînèrent, les entrepreneurs faussèrent compagnie, des pluies diluviennes arrêtèrent les travaux.

Enfin, la persévérance triompha de tout; au début de 1899, une aile était achevée et la majeure partie des séminaristes s'abritait sous un toit définitif.

A la fin de la même année, toutes les constructions étaient terminées : le séminaire, dédié à saint François Xavier, l'apôtre des Indes, se dressait, dominant la plaine, comme un heureux présage pour l'avenir.

CHAPITRE III

SÉMINAIRE ET SÉMINARISTES

La propriété du séminaire n'est plus reconnaissable. La jungle a disparu. Le creux des vallées, le sommet et les flancs des collines sont couverts de plantations: cocotiers, caféiers, canneliers, aréquiers, etc.; çà et là émerge une jolie maison indigène, une étable pour les bœufs, les gentils petits bœufs singhalais avec leur bosse placée à la naissance du cou; plus loin s'élèvent les bâtiments d'une école pour filles et garçons. Puis, là-haut, les trois tours du séminaire; plus haut encore, un joyau de chapelle en pierres taillées, l'église paroissiale de l'endroit.

Le séminaire est une construction massive, de belle apparence; dans l'une des ailes, une vaste bibliothèque; dans l'autre, au rez-de-chaussée, les classes; à l'étage, une infirmerie et un dispensaire. Au second, rien que des dortoirs; les onze Pères belges et les étudiants en théo-

LE SÉMINAIRE DE KANDY

logie de troisième et quatrième année ont chacun leur chambre.

Les ressources sont donc si abondantes là-bas? Oh! non; tout juste de quoi vivre, à la condition encore de se passer de plafonds, — ils sont inconnus à Ampitiya — à la condition aussi de laisser inachevés les fondements de la belle église qu'on avait commencé d'édifier près du séminaire.

Pauvreté n'est pas tristesse! La gaîté n'habite-t-elle pas sous le même toit que la jeunesse et la vertu? Ils sont si franchement heureux, ces bons Indiens, sur leurs collines, au grand air, dans leur soutane de coton blanc : car la belle soutane bleue et la ceinture rouge ne se portent qu'aux offices ou dans les rues de Kandy.

Debout à 5 h. 1/2, ils consacrent leur première heure à

la prière : méditation et sainte messe; durant la journée, un examen de conscience, le chapelet, une lecture pieuse ; le soir, nouvel examen et préparation à l'oraison du lendemain : voilà pour le spirituel.

Le reste du jour est consacré aux études qui sont coupées par une demi-heure de musique et par quelques récréations : un délassement est bien nécessaire à ces natures exubérantes après les longues heures de travail. Les dimanches, mardis et jeudis, barres, cricket, tennis et foot-ball en plein soleil. « Pour plus de liberté, tous vont d'abord changer de soutane blanche et remettre celle de la semaine précédente, car, c'est convenu, gare la propreté quand tout ce monde trempé de sueur va rouler dans le sable!

» Pour plus de facilité encore et plus d'agilité, on ôte bas et souliers. Il faudrait voir alors et entendre les coups de pied — oui, les coups de pied, et non de botte ou de soulier, — sur le ballon! Dès la première fois nous aurions tous nos orteils foulés : mais ici rien de pareil à craindre (1). »

CHAPITRE IV

LA FORMATION

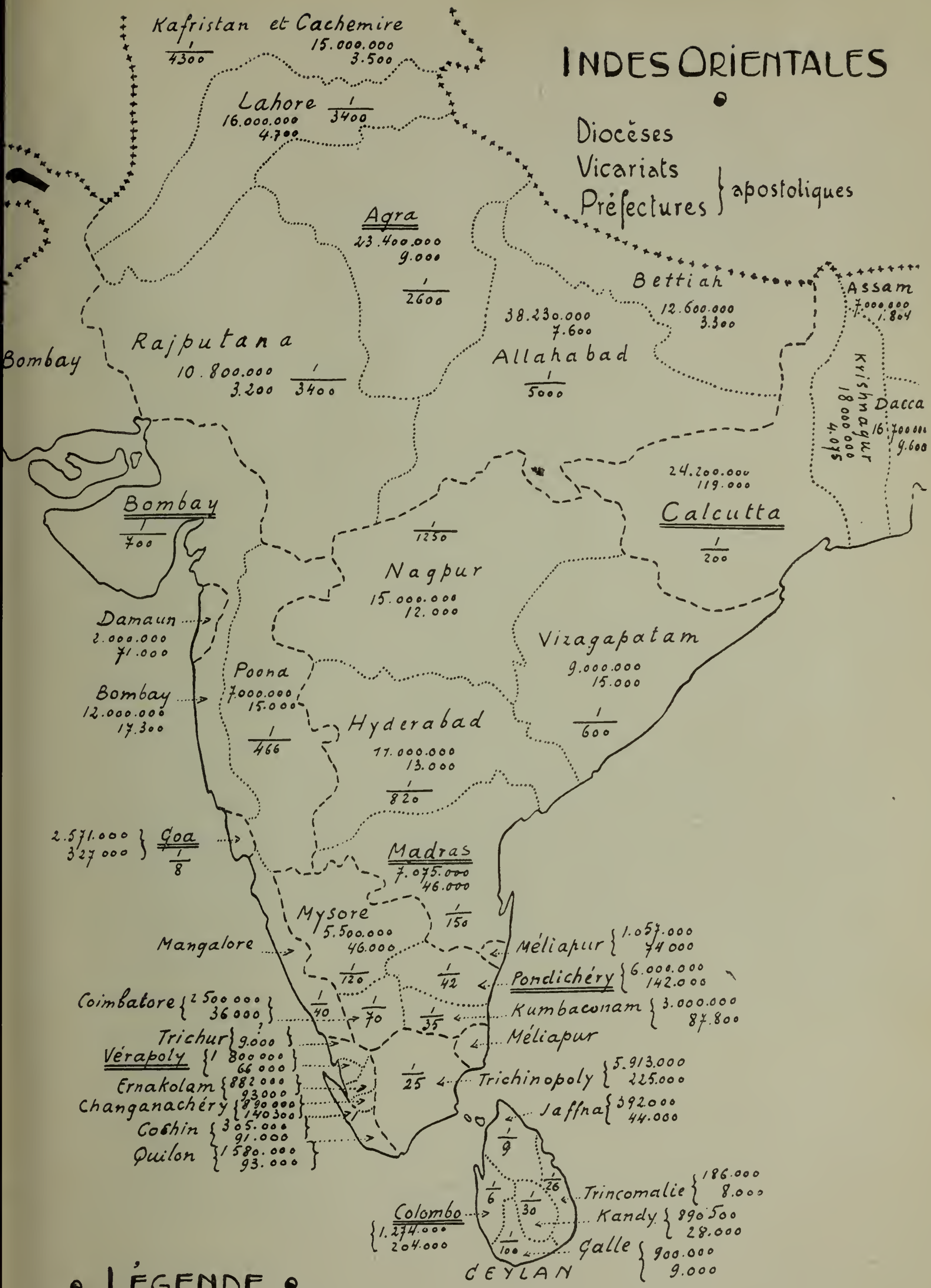
Résultats. — Culture intellectuelle. — Le cœur. — Hors du séminaire.

Si l'idée d'un séminaire général était chère au Pape, elle avait dans les Indes provoqué les appréhensions de maint prêtre ou religieux, de plus d'un évêque même, qui auguraient mal du résultat. L'heure des déceptions sonnerait bientôt pour ces bons Belges, disait-on; on prévoyait toutes les misères : enfants étiolés, timides, sans élan sous une discipline de fer ; jeunes gens rendus hautains par leur savoir et leur éducation plus soignée; voilà

(1) J.-B. VAN DER AA, S. J. : Ile de Ceylan : *Croquis, mœurs et coutumes.*

INDES ORIENTALES

Diocèses
Vicariats
Préfectures } apostoliques



• LÉGENDE •

1er Chiffre : Population totale du diocèse
2d Chiffre : " catholique " "
La fraction : " relative
Les noms des Archi-diocèses sont soulignés

tout ce que l'on parviendrait à former, mais jamais de vrais missionnaires, de saints prêtres.

Or, treize ans ont passé : vingt-quatre évêques indiens ont déjà confié aux Pères de Kandy environ cent soixante-dix jeunes gens ; le séminaire a fourni plus de cinquante prêtres aux diocèses de l'Inde et compte aujourd'hui près de cent séminaristes.

Ah! c'est que bien des préjugés sont tombés; que de fois un voyageur, un missionnaire, un prélat, que le hasard amenait sur les hauteurs d'Ampitiya, sont partis, confessant qu'ils s'étaient trompés, émerveillés devant la moisson choisie, qui croissait là sous l'œil de Dieu !

Un vieil apôtre du Maduré, après quinze jours passés au contact de ces jeunes âmes, quittait cette maison bénie en disant : « J'irai l'annoncer à tous les évêques des Indes ; plusieurs ont des préventions contre votre œuvre, ils ne la connaissent pas ; j'irai leur dire de venir voir eux-mêmes. »

Un autre écrivait en Europe dès 1897 : « Je suis arrivé ici, je ne dirai pas sans haine et sans amour, mais avec le dessein bien arrêté de ne pas mettre mes yeux en poche. Et maintenant que j'ai vu par moi-même, il me sera permis d'affirmer que l'institution est bien un séminaire dans le sens rigoureux du terme, une pépinière de lévites indigènes, où sont formés en vue de la prêtrise de jeunes Indiens, choisis dans ce but avec le plus grand soin par leurs évêques respectifs : l'extérieur de ces jeunes gens, leur excellente tenue, leur entrain au travail, leur docilité, surtout leur piété : tout cela mérite les plus grands éloges »

En visitant l'établissement, un ministre protestant disait : « Je me sens ému et heureux de voir qu'on fait tant ici pour Notre-Seigneur. »

* * *

Les craintes premières n'étaient pas d'ailleurs sans fondement, l'entreprise offrant de réelles difficultés; mais Dieu veillait sur cette élite de futurs pasteurs, le résultat fut un vrai succès.

L'esprit et le cœur furent enrichis au delà des espérances.

Beaucoup de jeunes Indiens qui viennent demander à Kandy la culture nécessaire au sacerdoce, sont dépourvus de cette première formation qu'on puise dans nos humanités. Ils arrivent sans acquis, n'ayant pour ainsi dire rien lu, rien entendu, arriérés dans tous les domaines, ignares en géographie, versés dans l'histoire au point de confondre David et Salomon avec Constantin et Napoléon.

Heureusement ils apportent, avec une excellente volonté, un talent naturel très sérieux. L'Indien est ordinairement bien doué, il apprend vite, son esprit est fin et subtil. Ces jeunes gens de 15 ou 16 ans, qui, à leur arrivée, ignorent parfaitement la langue de Cicéron, parviennent quelquefois au bout de six mois à suivre des instructions données en latin. Le grec n'est pas pour eux la bête noire dont le nom seul effarouche nos collégiens d'Europe ; en mathématiques, les Belges ne leur tiendraient pas tête; leur pensée au tour méditatif plane volontiers dans les sphères de la pure métaphysique. Tel qui accourt tout frais du fond de sa jungle et semble au début privé de toute aptitude, s'acclimate, prend pied, et, après quelques mois, marche du pas alerte de ses condiciples. Le cours de philosophie est de trois ans; le cours de théologie de quatre. Mais avant d'aborder ces études supérieures, la

SÉMINARISTES

plupart des jeunes gens doivent faire un, deux ou trois ans d'humanités, selon leur degré d'instruction. La durée du séjour au séminaire varie donc de sept à dix ans.

Outre l'étude du latin et de l'anglais plus spécialement réservée aux premières années, l'histoire, les mathématiques, la physique, la chimie, la géologie ont leur place au programme.

* * *

Mais le prêtre est avant tout le disciple du Christ; l'esprit richement orné lui sert de peu, si son âme n'est pas modelée sur l'âme du Maître, s'il n'a pas appris de Lui la pureté, la charité, l'humilité.

Ah! que nous voudrions peindre ces cœurs, se transformant à cette école ! Que nous voudrions les bien peindre, non pas à la louange de quelques frères de là-bas, qui ne sont que de faibles instruments dans les mains de la Providence, mais à la gloire de Dieu, qui prodigue ainsi les miracles de sa grâce!

Deux choses font la vie lourde au nouvel arrivant : les habitudes toutes nouvelles d'un milieu étranger, et l'esprit de caste.

Un nouveau milieu! et tout nouveau même. Le jeune Indien dans ses courses vagabondes n'a guère dépassé les rizières et la jungle où sont blotties les petites huttes de son hameau; il court libre sous le chaud soleil, vêtu d'un pagne, une belle et longue chevelure nouée tombant sur le cou et sur le dos; aux jours de fête, tout brillant de bagues, d'anneaux et de chaînettes. Voilà nos séminaristes d'hier. Désormais, le vêtement sera la soutane — ceci est un bonheur encore — mais il faudra tondre cette magnifique chevelure, jeter là les bijoux, porter des chaussures.

« Et puis il faut surmonter la répugnance qu'inspire une manière si dégoûtante de manger en portant et reportant sans cesse à la bouche un instrument qui l'a déjà touchée plusieurs fois! En famille, jamais rien de pareil ne s'était fait : pour plats et assiettes, de belles et larges feuilles de bananier, que l'on jetait après s'en être servi; pour cuiller et fourchette, la nature ne nous a-t-elle pas dotés de cinq

doigts à chaque main? Avec ces doigts on prenait sur la feuille une pincée de nourriture, riz, viande, que l'on pétrissait en boulette; et, après l'avoir plongée dans la sauce piquante, on la lançait adroitement de loin dans la bouche, sans jamais toucher les lèvres. De même, pour boire, on laissait couler d'un gobelet un petit filet d'eau, et

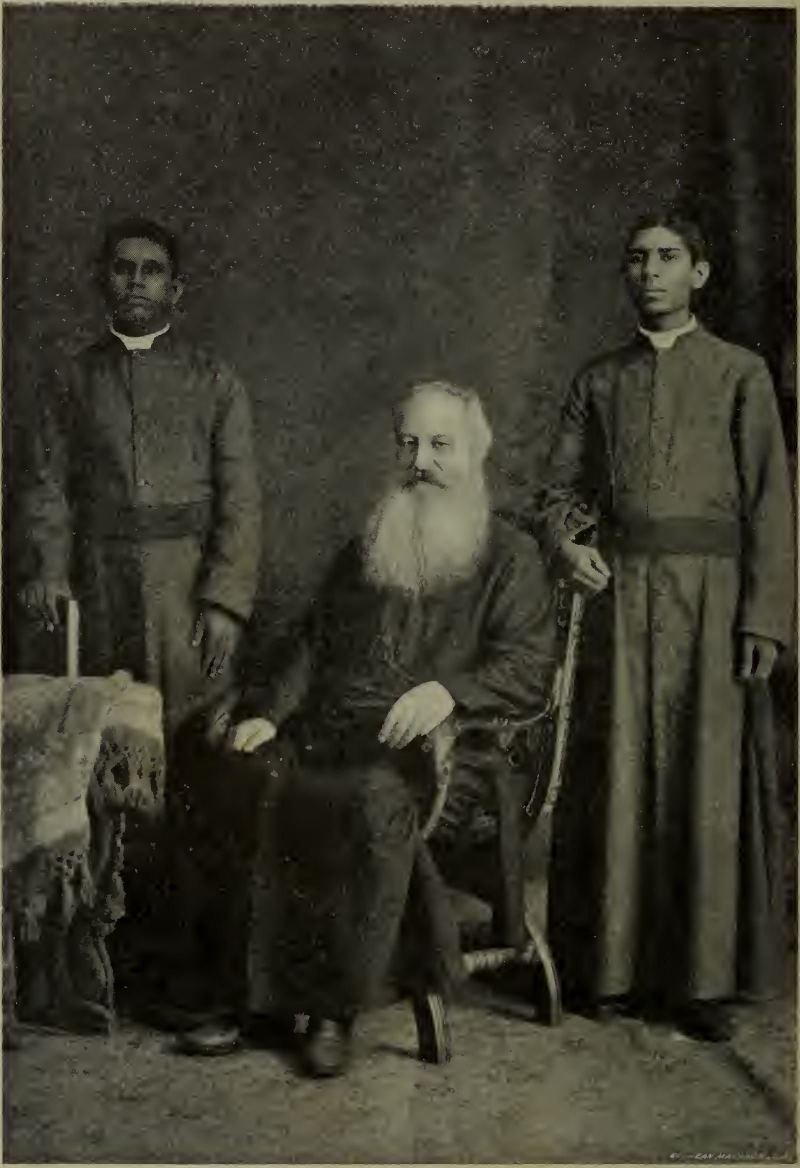
LE PÈRE JEAN DOHET. — ENFANTS AU PHONOGRAPHE

la bouche, à distance, recevait ce petit filet. Et maintenant il faut changer toutes ces coutumes! (1) »

Tous se plient à ces nouvelles mœurs sans les comprendre et suivent docilement un petit cours de politesse qui a bien son importance.

Mais il y a plus grave. Tout le jour se coudoient des jeunes gens de nationalités et de castes différentes. Eh bien! manger en présence d'un homme d'une autre caste, c'est une souillure; se faire son compagnon de jeu ou de prome-

(1) VAN DER AA, S. J. Ile de Ceylan : *Croquis, mœurs et coutumes.*



LE PÈRE VAN DER AA

nade, quel déshonneur! Mettre la main à tel ouvrage, impossible! Ces idées sont profondément ancrées dans le cerveau de l'Indien : on en fit l'épreuve au début.

Et maintenant? Quand l'idéal chrétien a pris racine dans une âme, il y étouffe les pensées étroites, les préoccupations mesquines. Maintenant la charité de Jésus-Christ a rapproché ces cœurs qu'une même vocation abrite sous le même toit; on s'aime, on s'entr'aide, on s'appelle frère, on s'avertit mutuellement des moindres écarts.

« L'esprit qui règne dans la maison, écrit le Père van der Aa, peut se comparer à celui de nos bons noviciats ou juvénats de jésuites : même simplicité et bonne volonté, même exactitude aux moindres observances du règlement.

» Venez voir ce sérieux à l'étude, aux cours, aux discussions mensuelles, ce décorum à table, en récréation, en conversation, et j'oserai ajouter cette pureté de cœur, cette délicatesse de conscience. »

Que de traits touchants et admirables dans leur simplicité ! Je cite encore le Père van der Aa.

« Il y a deux mois, l'un d'eux — excellent joueur au football — s'en vint me dire tout penaud :

« Père, je voudrais me corriger de ma vanité, je me sens » si fier quand j'ai bien joué et qu'on applaudit mes coups; » ne ferais-je pas bien de donner parfois un grand coup de » pied en l'air à côté du ballon? On rirait, on se moquerait » peut-être de moi... D'autre part ce ne serait pas agréable » pour mes partenaires que je ferais perdre... Que vaut-il » mieux faire? »

» Il y a deux semaines, je demandais à l'un de nos plus jeunes comment il se comportait à l'étude ?

« Je voudrais faire mieux, répondit-il, car je pense toujours que Dieu me voit et qu'Il m'aime; et moi je veux Lui faire plaisir et plus tard me dévouer à son service. »

Le bon Dieu attise la flamme du zèle dans ces prêtres de demain, témoins aujourd'hui de l'esclavage de tant de frères païens. Comme ils désirent devenir de bons missionnaires, faire du bien, sauver des âmes !

*
* *

En mai 1899, le séminaire fut en fête ; c'était la première ordination sacerdotale.

Tout étourdi encore par les détonations des pétards, par la musique tapageuse de la fête singhalaise, le jeune prêtre arrive auprès des séminaristes qui se jettent à genoux. Et tandis que pour la première fois sur ses quatre-vingts frères prosternés, il appelle la bénédiction du Tout-Puissant, les larmes lui montent aux yeux, l'émotion lui serre la gorge, et à peine peut-il prononcer les paroles sacrées en traçant sur leurs têtes inclinées le signe de la croix.

Depuis, chaque année, plusieurs partent avec des paroles de reconnaissance pour ceux qui les ont formés; ils retrouvent le sol de la patrie qu'ils ont quitté jadis et qu'ils vont maintenant cultiver pour le Seigneur; simples, dévoués, ils offrent leurs services à leur évêque.

Celui-ci les envoie alors aux postes d'honneur ou de souffrance, que leur importe? L'un part dans un coin d'exil, travaille, transforme le pays en un an; un autre couronne deux années de labeurs et de succès par une sainte mort; plusieurs sont nommés secrétaire ou théologien de leur évêque, tous volent où le devoir les appelle : curé, vicaire, missionnaire, professeur; de tous on parle avec éloge.

Et du fond de ces solitudes, des lettres arrivent parfois aux jeunes élèves de Kandy comme un encouragement, lettres enflammées où un ancien, tout vibrant d'ardeur, conte que la moisson est abondante, qu'elle demande des bras, que des âmes païennes encore, mais désireuses de la vérité, les attendent.

Missionnaires à Ceylan

BRABANT

	Départ	Retour	Décès
P. Berrewaerts, Augustin, Louvain	1905		
P. Limbourg, Camille, Lennick St-Quentin .	1903		
P. Stache, Albert, Laeken	1898		
P. van der Aa, J.-B., Bruxelles	1896		

ANVERS

Mgr Van Reeth, Joseph, Anvers	1895		
P. De Hert, François, Anvers	1900		
P. Opdebeeck, François, Anvers	1895	1900	
P. Serigiers, Maurice, Anvers	1897 .	1898	
P. Standaert, Auguste, Turnhout.	1896		
P. Van Antwerpen, Gérard, Anvers. . . .	1903		
P. Van Kasteren, Antoine, Turnhout . . .	1900	1902	

LIÉGE

P. Closset, Adolphe, Verviers	1899		
P. Heptia, Louis, Liége	1901		
P. Lenain, Ivan, Verviers.	1899	1905	
P. Van Austen, Grégoire, Verviers	1905		

HAINAUT

P. Dom, Paul, Binche	1902		
P. Dupont, Charles, Saint-Léger	1902		
P. Piron, Noël, Celles (*).	1895	1901	
P. Piron, Joseph, Celles	1898		

FLANDRE ORIENTALE

P. Cooreman, Joseph, Gand.	1895		
P. Cooreman, Paul, Gand	1899		
P. Delebecque, Paul, Gand	1904		
P. D'Herde, Pierre, Erpe	1896		
P. Verstraeten, Achille, Wetteren	1899		
P. Wallyn, Pierre, Maldeghem.	1895		
F. Roelandt, Théophile, Calcken	1899		

(*) Ces pères quittent momentanément la mission pour aller faire leurs études de théologie aux Indes, à Kurseong.

FLANDRE OCCIDENTALE

	Départ	Retour	Décès
P. Hosten, Hri, Ramscappelle-lez-Nieuport (*)	1893	1899	
P. Neut, Edmond, Bruges	1893	. . .	1895
P Neut, Théodule, Bruges	1895		
F. Roelstraete, Achille, Oostroosbeke . . .	1902		
F. Verbruggen, Polydore, Courtrai	1895		

LUXEMBOURG

P. Dasnoy, Eugène, Neufchâteau.	1897		
P. Grosjean, Sylvain, Martilly.	1893	1899	

NAMUR

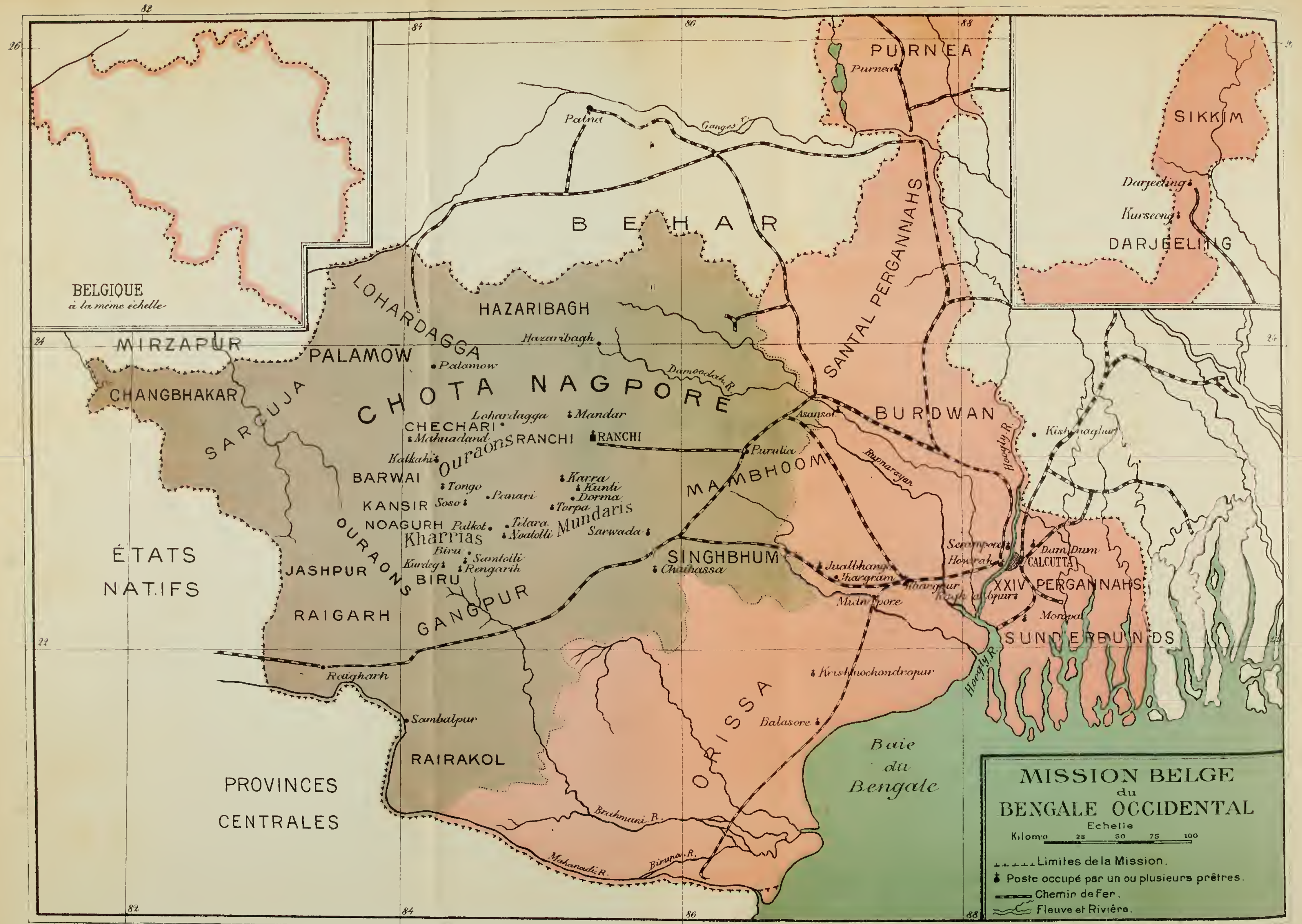
P. Dohet, Jean, Namur (*)	1901	1904	
P. Fallon, Joseph, Beez (*)	1899	1902	
P. Lambot, Cyprien, Petit-Fays	1902		

LIMBOURG

P. Vossen, Léonard, Eygen-Bilsen (*) . . .	1898	1902	
	1906		
F. Reynders, Joseph, Kermpt	1893	1902	

ÉTRANGERS

P. Biezer, Jean-Baptiste, Gersweiler (Province Rhénane)	1900	1905	
P. Caulet, Emile, Flavin (France)	1896	1899	
P. Gille, Albert, Amsterdam (Hollande) . .	1904		
P. Koch, Ignace, Demerara (Guyane anglaise)	1895	1900	
P. Nebeling, Guillaume, Elberfeld (Province Rhénane).	1898	1905	
P. Murphy, Denis, Nohoval (Irlande) . . .	1900		
P. Schaefer, Jean, Urdingen (Allemagne) .	1897		
F. Rome, André, Montagnac (France). . .	1896	1905	


MISSION BELGE
du
BENGALE OCCIDENTAL
Echelle
Kilom. 0 25 50 75 100
Limites de la Mission.
Poste occupé par un ou plusieurs prêtres.
Chemin de Fer.
Fleuve et Rivière.
BELGIQUE
à la même échelle
SIKKIM
Darjeeling
Kurseong
DARJEELING
PURNEA
Purnea
Patna
Ganges R.
BEHAR
SANTAL PERGANNAHS
HAZARIBAGH
Hazaribagh
LOHARDAGGA
MIRZAPUR
PALAMOW
Palamow
Damoodah R.
CHANGBHAKAR
SARGUJA
CHOTA NAGPORE
Lohardagga
Mandar
CHECHARI
Mahuadand
RANCHI
Ouraons
Asansol
BURDWAN
Kishnaghur
Hoogly R.
Purulia
MAMBHOOM
Rupnarayan
Katkahi
BARWAI
Tongo
Karra
Kunti
Dorma
Torpa
Panari
KANSIR
Soso
NOAGURH
Palkot
Telara
Noatolli
Mundaris
Sarwada
Kharrias
OURAONS
Biru
Samtolli
Kurdeg
Rengarih
BIRU
JASHPUR
SINGHBHUM
Chaibassa
Jualbhanga
Jhargram
Serampore
Howrah
Dum Dum
CALCUTTA
XXIV PERGANNAHS
Kharagpur
Midnapore
Morapai
SUNDERBUNDS
ÉTATS
NATIFS
RAIGARH
GANGPUR
Raigharh
Kristnochondropur
Hoogly R.
ORISSA
Balasore
Sambalpur
RAIRAKOL
Baie
du
Bengale
PROVINCES
CENTRALES
Brahmani R.
Mahanadi R.
Birupa R.
82
84
86
88
26
24
22

LA MISSION
DU
BENGALE OCCIDENTAL

par Grégoire Van Austen, S. J.

PAYSAGE HIMALAYEN

LA MISSION DU BENGALE

PREMIÈRE PARTIE

De la Baie du Bengale aux Himalayas

CHAPITRE I

L'INDE. RELIGION ET COUTUMES

Le 28 novembre 1859, quelques Jésuites belges, sous la conduite du R. P. Depelchin (1), débarquaient à Calcutta et prenaient possession du champ apostolique récemment assigné à la province belge de la Compagnie de Jésus. Au cœur même de l'Inde, confiants en la puissance de leur divin Maître, ils allaient jeter les fondements d'une œuvre immense, au milieu de périls et de difficultés sans nombre. Avant de les voir au travail, jetons un rapide coup d'œil sur la contrée dont ils vont entreprendre l'évangélisation et faisons connaissance avec le Bengale.

L'Inde! Que de contrées et de peuples, que de langues et de coutumes évoquées par ce seul mot! Près de 300 millions d'habitants répandus sur un territoire grand comme le tiers de l'Europe et sous un climat variant de la chaleur

(1) Après avoir travaillé aux Indes pendant treize ans, le Père Henri Depelchin fut choisi pour fonder la mission du Zambèze. On ne saurait exprimer ce qu'il y déploya d'énergie et de courage. Revenu en Europe en 1883, il sollicita en 1887 l'honneur de retourner à son premier champ d'apostolat. Il est mort à Calcutta, le 16 mai 1900.

torride des plaines au froid intense des régions himalayennes.

Sans entreprendre ici l'histoire des conquêtes successives de l'Inde, donnons-en un rapide aperçu.

Aux Dravidas primitifs, groupés encore en masse compacte dans le sud et éparpillés dans tous les districts montagneux, se sont superposés, dix-huit siècles environ avant

LE PÈRE HENRI DEPELCHIN AU ZAMBÈZE

J.-C., des Aryens, de la même famille que la plupart des peuples d'Europe, descendus des plateaux de l'Iran. Ces envahisseurs se répandirent peu à peu dans toute la région. A partir du IVe siècle avant J.-C., les Grecs d'Alexandre, les Parsis originaires de la Perse, les Scythes des bords de la mer Caspienne, firent tour à tour une rapide apparition dans le pays. Au Xe siècle de notre ère, les Arabes conquirent la péninsule; puis vinrent les Mongols, enfin les Européens. Portugais, Hollandais, Français prédominèrent là-bas, jusqu'au jour où la bataille de Plossey assura à l'Angleterre la suprématie dans ces vastes régions.

Les Anglais, on le sait, ont pour principe de changer le moins possible les coutumes civiles et religieuses des peuples qu'ils gouvernent; aussi l'hindouisme, forme actuelle du brahmanisme, règne-t-il dans toute l'Inde, tant au Bengale qu'ailleurs.

Expliquer l'hindouisme revient à exposer la formation du système civil et religieux des Indous; le voici dans ses grandes lignes.

Aux premières divinités des Aryens succède Brahma, l'être suprême. Cette divinité abstraite se manifeste dans Brahma, le dieu créateur; dans Vishnu, le dieu préservateur, et dans Siva, le dieu destructeur et reproducteur.

Cinquante ans environ avant notre ère, entre l'antique brahmanisme et le bouddhisme, né depuis quatre siècles, surgit une lutte acharnée, à la fois religieuse et sociale. Elle dura près de dix siècles. Le bouddhisme vaincu continue de s'éteindre doucement aux Indes, non sans avoir inoculé à son adversaire beaucoup de ses institutions. Pendant ce temps, d'ailleurs, le brahmanisme, sans perdre ses principes constitutifs, avait subi dans son propre sein une révolution profonde. Brahma est resté, sans doute, la première personnalité de la triade hindoue, mais ce n'est plus le Brahma des anciens temps; il a été défiguré, écrasé sous un amas de légendes burlesques ou obscènes; il n'a plus de culte. Vishnu et Siva l'ont supplanté, et avec eux, sous leur égide et pour ainsi dire sous leur conduite, une tourbe innombrable de prétendus êtres divins ont rempli la scène. Le brahmanisme est devenu une arène immense dans laquelle s'agitent, se mêlent et se coudoient avec les dieux des antiques Aryas, les fétiches des populations aborigènes et sauvages. « Les animaux, les poissons, les reptiles, les montagnes, les pierres, par-dessus tout les divinités féminines des tribus dravidiennes, les dieux de chaque village, les esprits démoniaques de toute nature; c'est un amas confus et sans cesse divers de croyances, de légendes, de pratiques et de prétentions qui se résolvent en sectes innombrables, plus différentes néanmoins par leurs dénominations que par le fond même de leurs doctrines (1). »

---

(1) *Le brahmanisme* par Mgr Laouenan, IIIe partie, p. 2.

Voilà l'élément religieux de l'hindouisme. Sa constitution sociale repose tout entière sur le système des castes. D'après Hunter (1), les castes se seraient formées de la manière suivante. A l'origine, dans les colonies aryennes, tout père de famille était laboureur, guerrier et prêtre. Par degrés, des familles privilégiées, celles qui composèrent les hymnes védiques ou les apprirent par cœur, furent

LABOUREUR INDOU DANS UNE RIZIÈRE

appelées par le roi à faire les sacrifices, et probablement ainsi donnèrent naissance à la caste sacerdotale. Ce furent les *Brahmes* ou prêtres. D'autre part, au cours des guerres et des conquêtes, certains soldats de fortune ayant reçu plus de terres en partage, les firent labourer par des ennemis réduits en esclavage, et devinrent ainsi

(1) W. W. HUNTER : *The Imperial Gazetteer of India.* Hunter fut, au XIXe siècle, un des plus remarquables fonctionnaires anglais de l'Inde.

les « guerriers » compagnons du roi, les *Kshattryas* ou *Rajahs*.

Les agriculteurs gardèrent leur nom de *Vaisyas*; quant aux ennemis, captifs, serfs et esclaves, ils devinrent les *Sudras*, commis aux plus vils travaux et exclus des sacrifices et des fêtes religieuses.

Les Brahmes n'établirent leur suprématie qu'après de longs démêlés avec les Kshattryas; d'ailleurs ces derniers firent, paraît-il, cause commune avec le bouddhisme, et les Brahmes, excluant les traîtres, admirent à leur place les guerriers *Rajpuses*, qui donnèrent origine aux familles royales de l'Inde.

Cette répartition, si simple d'abord, s'est singulièrement compliquée. Grâce surtout aux différences de lieux et d'emplois, qui en firent de vrais corps de métiers, ces quatre catégories se subdivisèrent en une multitude de castes, séparées par des lignes de démarcation telles, qu'elles s'opposent à toute espèce de fusion et surtout aux alliances matrimoniales. D'après Hunter, les castes des Brahmes seules s'élèveraient au chiffre de 1,886 ; celles des Sudras sont bien plus nombreuses encore, et parmi elles, quelques-unes sont particulièrement méprisées : telles, les castes des barbiers, des blanchisseurs, des tanneurs et des potiers.

Que dire des « sans caste », des *Parias?*

Excessif en tout, l'Hindou, qui rend aux Brahmes des honneurs presque divins, traite le Paria avec le mépris le plus profond ; sa seule présence l'empêche de porter un met à la bouche. « Aussi, mis au ban de la société, les Parias ne font rien pour se relever. Ils ont pris le goût du cloaque et se complaisent dans un abaissement où ils trouvent une liberté relative que n'ont point leurs maîtres Brahmes ou Sudras. Ceux-ci, par exemple, s'abstiennent de viandes et de liqueurs, font de pieuses ablutions, et se drapent dans le splendide mensonge des vertus païennes. Mais personne ne s'étonne de voir l'ivrognerie, la gloutonnerie, la malpropreté et tous les vices grouiller dans les bas fonds de la caste réputée immonde. (1) »

(1) *Au pays des Castes*, par le Père Coubé, S. J.

Quant au Brahme, il a gardé, à travers les siècles, toute la morgue des anciens temps : si pauvre soit-il, il se considérera toujours comme infiniment supérieur au plus riche banquier « Vaisya ».

CHAPITRE II

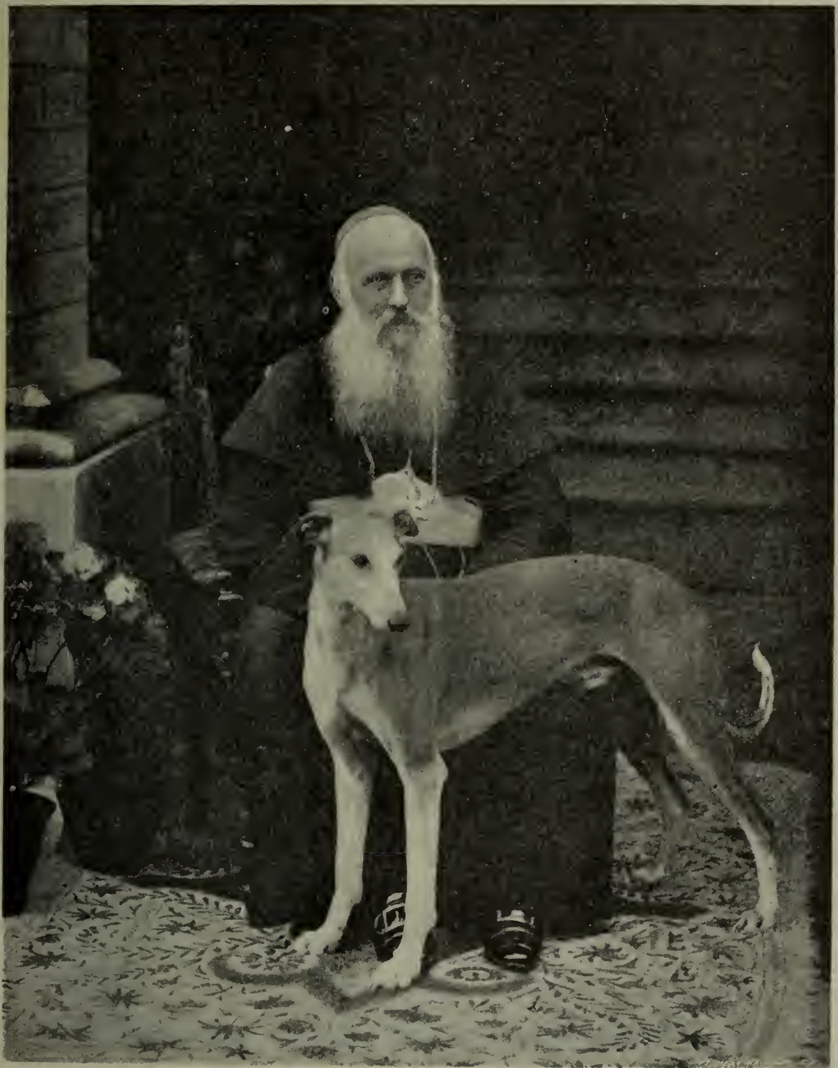
LE PAYS ET L'ŒUVRE

« Des hautes régions de l'Himalaya, le regard découvre les plaines du Bengale arrosées par le Gange. Avec sa superbe végétation orientale et sa resplendissante lumière, ce pays est un des plus ravissants du monde. Mais dans ces belles plaines, sous ce ciel bleu, au milieu de cette magnifique nature, rien, hélas! qui parle du Dieu qui a créé ces merveilles. Tout le paysage est païen; des idoles, des pagodes, des mosquées, des drapeaux de prière flottant sur les cabanes des bouddhistes, voilà ce que l'œil y rencontre. Ah! quels contrastes avec les vieux souvenirs de Belgique (1). » Cependant, dans ce champ si vaste s'étend peu à peu l'œuvre d'évangélisation entreprise pour la gloire de Dieu.

Au milieu des populations si variées du Bengale, les ouvriers apostoliques ont dû se faire tout à tous. L'Européen de Calcutta aussi bien que l'aborigène de l'Orissa et du Chota Nagpore, les classes intelligentes et cultivées de la haute société hindoue, et le pauvre Bengali des Sunderbunds, sont devenus l'objet de leur ministère. Éducateurs et savants dans la capitale, missionnaires laborieux chez les populations grossières de l'intérieur, que leur tâche soit brillante ou cachée, ils l'accomplissent du même cœur, heureux de s'immoler pour Dieu et les âmes, vaillamment!

Quand, en 1859, les Jésuites belges débarquèrent à Calcutta pour desservir la mission du Bengale, cette

(1) Les citations indiquées dans les pages qui suivent sont prises dans les lettres des missionnaires et parfois dans la brochure *Mission du Bengale occidental.* (Bruxelles, Soc. belge de librairie, 1890.)



MONSEIGNEUR GOETHALS

immense province comptait quelques milliers de catholiques, groupés dans la capitale et dans les environs. Aujourd'hui cent soixante missionnaires — nous ne comptons pas les vingt-cinq jeunes religieux qui se préparent au sacerdoce — desservent les paroisses d'une grande ville, dirigent deux collèges peuplés d'un millier d'élèves et ont fait pénétrer les rayons de l'Évangile dans près de deux mille villages indigènes.

Deux hommes surtout ont contribué à ce magnifique développement : le Père Constant Lievens, dont nous reparlerons plus loin, et S. G. Mgr Paul Goethals, S. J., premier archevêque de Calcutta. Par sa haute sagesse, sa bonté, sa générosité, la remarquable élévation de son intelligence et de son caractère, cet illustre prélat fut, durant les quinze années qu'il occupa le siège archiépiscopal (1886-1901), une des plus hautes personnalités de la capitale de l'empire des Indes.

CHAPITRE III

LE CATHOLICISME A CALCUTTA

La ville. — Le collège. — Les paroisses. — Œuvres. — Climat.

Dès l'abord les missionnaires s'établirent à Calcutta. Cette ville devait être le centre de la nouvelle mission.

La ville.

Calcutta, bâtie sur l'Hougly, un bras du Gange, n'était à la fin du XVIIe siècle qu'un établissement commercial et militaire anglais, englobant quelques villages situés au milieu des marais. Aujourd'hui, capitale de la Présidence du Bengale et de l'empire des Indes, elle compte, avec ses faubourgs, 800,000 habitants. Son nom seul évoque l'image de ses nombreux monuments, de ses grandes constructions à colonnades et à frontons, entourées de pelouses et de ravissants jardins.

Dans les rues, sur les quais, aux marchés, se rencontrent les types et les accoutrements les plus divers. Euro-

péens, Hindous, Arméniens, Grecs, Juifs, Parsis, dans leurs costumes si variés.

Il y a dans la grande capitale deux villes distinctes: la « ville blanche », belle et spacieuse, contraste étrangement avec les quartiers indigènes de la « ville noire », aux ruelles non pavées, bordées de misérables huttes de boue ou de feuillage.

Le collège.

A peine débarqués, les missionnaires ouvrirent le collège Saint-François-Xavier, appelé à un avenir brillant, et qui reçut tant de fois les marques de la haute sympathie des vice-rois de l'Inde.

Dès le début les élèves furent nombreux. Cinq cents en 1871, ils sont aujourd'hui plus de huit cents, de races et de

UNE ÉQUIPE DE FOOT-BALL AU COLLÈGE DE CALCUTTA

cultes les plus divers. En 1862, le collège s'affiliait à l'Université de Calcutta. Les maîtres suivent le programme d'études rédigé par le gouvernement et, pour l'examen, présentent leurs élèves devant le jury de l'État. L'ensei-

gnement conduit jusqu'aux études supérieures de la faculté des Arts. Ce fut, avec l'administration des paroisses de Calcutta, la première œuvre des missionnaires belges.

Les paroisses

Calcutta, comme nos villes d'Europe, est divisée en paroisses, avec leurs écoles, leurs congrégations, leurs œuvres de bienfaisance; les missionnaires en constituent le clergé. Ce sont les paroisses de l'église métropolitaine, du Sacré-Cœur, de Saint-Thomas, de Saint-François-Xavier, de Saint-Jean, de Sainte-Thérèse — celle-ci destinée surtout aux ouvriers Bengalis. En outre, deux chapelles :

ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR A CALCUTTA

Saint-Joseph (1) et Saint-Patrick du fort William, dont la

(1) L'église Saint-Joseph est affectée aux chrétiens Madrasis; originaires du sud de l'Inde et parlant le tamoul, ces braves gens sont engagés comme serviteurs dans les familles riches de Calcutta.

garnison compte toujours plusieurs centaines de soldats catholiques.

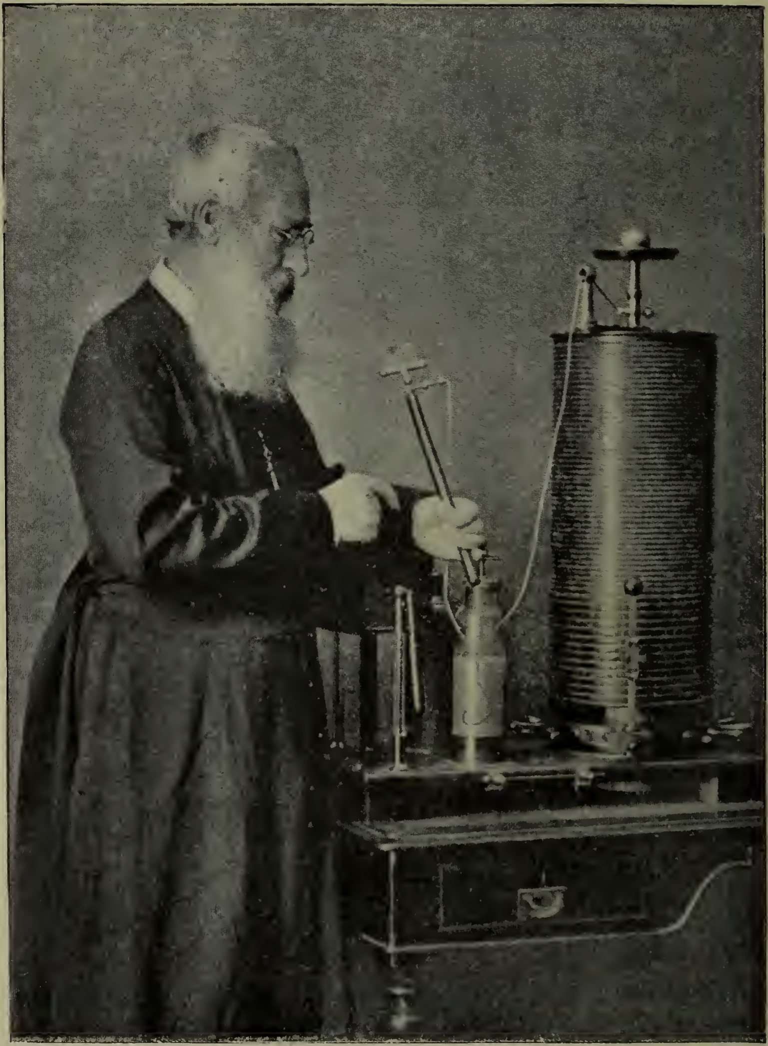
Si nous ajoutons les conférences scientifiques dans les sociétés indiennes, la visite des hôpitaux, des malades, et des vieillards des Petites Sœurs des pauvres, les services rendus aux Congrégations catholiques enseignantes, nous aurons énuméré les principaux travaux que se partagent maintenant dans la capitale environ cinquante religieux belges. Œuvres.

***

La chaleur à Calcutta est parfois extrême. D'une moyenne de 21 degrés centigrades, elle s'élève, pendant les mois d'été, jusqu'à 40 et, à certains jours, jusqu'à 44 degrés. Alors, quand le soleil de midi pèse sur la blanche ville, on a peine à se rafraîchir dans l'atmosphère brûlante des intérieurs. Braver, ne fût-ce que le temps de traverser une cour, l'embrasement de l'air, s'exposer quelques secondes seulement à ces rayons qui tombent verticalement du ciel, c'est souvent la mort foudroyante. Climat.

« Venez voir ma chambre, écrivait jadis le Père Carbonnelle, professeur de physique au Collège, elle a quatre fenêtres : deux au midi par où le soleil n'entre pas, et deux à l'orient, où des persiennes lui interdisent l'accès chaque matin. Mon lit est une espèce de large sopha, sur lequel il y a un je ne sais quoi qui n'est ni une paillasse ni un matelas. C'est un sac plat de 8 à 9 centimètres d'épaisseur, rempli de crin; par-dessus, deux draps de lit — c'est du luxe, la plupart des gens dans ce pays n'en emploient qu'un seul — et un oreiller dur comme le matelas. Mais le plus intéressant c'est le moustiquaire : quatre montants supportant un rectangle horizontal auquel est suspendue une pièce de tulle qui vient se terminer sous le matelas. Derrière ce fragile rempart, s'il n'a de brèche en nul endroit, on goûte le plaisir d'entendre bourdonner les moustiques impuissants et exaspérés.

» J'ai d'ailleurs d'autres compagnons de chambre; des centaines de fourmis noires ou rouges, des lézards, d'horribles cancrelats brun foncé... De temps en temps, un galop de rats ou de souris. »



LE PÈRE LAFONT
Professeur de Sciences au Collège de Calcutta

Là-bas les jours sont torrides, et les nuits, en dehors des murs surchauffés des villes, sont souvent très froides. Quand le soleil est à l'horizon, le missionnaire porte une légère soutane blanche; la nuit, s'il voyage, surtout s'il marche dans les défilés des collines, il s'enveloppe chaudement dans un épais manteau.

Ils sont étranges ces climats du grand soleil. L'air y est à la fois meurtrier et bienfaisant. Sa tiédeur verse dans les veines de l'Européen toute la chaleur vitale qu'on demande chez nous aux viandes fortes et aux liqueurs alcoolisées. Du riz, des viandes blanches, des fruits juteux, de l'eau filtrée, parfois un peu de vin léger, voilà aux Indes l'alimentation du missionnaire.

L'existence est rude, assurément; mais pour un homme qui a mis toute sa vie au service de Jésus-Christ, elle a bien ses heures ineffablement douces. Quand les travaux du jour l'ont fatigué sans le consoler par aucune espérance humaine, cet homme s'agenouille sur le sol de son exil volontaire et bien-aimé. Sa pensée lui rend un instant les visions lointaines de la patrie, et une prière jaillit de son cœur. Et le regard de la foi lui montre dans le ciel le Père céleste qui suit de là-haut sur la terre les travaux de ses ouvriers.

CHAPITRE IV

LES MISSIONS DANS LES DISTRICTS DU SUD ET DE L'EST DU BENGALE

Les Sunderbunds. — Inondations. — Visite de Monseigneur. — Burdwan.

Entreprises au prix de souffrances héroïques et de difficultés sans nombre, les missions intérieures embrassent déjà une grande partie du pays confié aux Pères belges.

Ce territoire comprend d'abord une bande de terrain courant du sud au nord, des bouches du Gange aux Himalayas sur une longueur approximative de 130 lieues.

On y rencontre successivement les *Sunderbunds*, la division de *Burdwan*, les *Santal-Pergannahs*, la division de *Purneah*, celle de *Darjeeling* et le *Sikkim*. Redescendant jusque dans la baie du Bengale et marchant vers l'ouest, on traverse l'Orissa pour arriver à l'extrémité de l'immense Chota Nagpore, à 100 lieues environ de Calcutta.

Examinons brièvement l'œuvre des missionnaires dans chacun de ces districts, portant toutefois une attention

MISSIONNAIRE EN TOURNÉE PASTORALE

spéciale sur le Chota Nagpore dont l'évangélisation a pris en ces vingt dernières années une importance toute particulière.

Les Sunderbunds. De la capitale au golfe s'étend une plaine basse et marécageuse, coupée de canaux et de rivières; c'est la région insalubre des Sunderbunds, appelés encore les XXIV Pergannahs ou Cantons.

« En 1868, un prêtre vaillant, le R. P. Goffinet, vient s'y établir dans une pauvre cabane. Il y dressa un autel et sous le toit tremblant du *Dorjha* descendit la majesté

voilée de Jésus-Christ. Dès que les premiers rayons du matin glissaient sur les marais, le missionnaire commençait son labeur. Il dirigeait lui-même son canot à travers les nappes d'eau et allait de village en village annoncer son Dieu.

» Pendant huit ans, il poursuivit sa tâche, au prix des plus durs sacrifices. Le bien que fit cet homme isolé, tout entier à son œuvre, n'est connu que du Ciel.

» En 1873, le Père Edmond Delplace vint partager son ministère. Le nouveau missionnaire s'avança plus loin vers le sud, jusque chez les populations païennes et protestantes habitant entre l'Hoogly et le Mutlah ; sa parole excita un mouvement de conversion qui s'étendit rapidement. D'autres prêtres vinrent en 1876 l'aider à évangéliser la région du sud-ouest. Mais, déjà affaiblis par une vie trop fatigante, ils ne purent résister aux fièvres que causaient les émanations de ces terres fangeuses. Les uns succombèrent, les autres, exténués, durent se retirer vers une altitude plus saine, emportant, hélas! avec eux les terribles frissons des marais. Le choléra règne à l'état endémique dans cette région désolée ; un de ces apôtres, le Père Delplace, fut à trois reprises atteint par le fléau.

» L'œuvre ne fut pourtant pas abandonnée. On apprit à conjurer les effets du climat. Des apôtres revinrent et établirent dans ce district deux stations centrales, dont dépendent un certain nombre de villages catholiques. Ce sont les résidences de *Morapaï*, à dix lieues de Calcutta, et de *Raghabpur*, à quatre lieues seulement. »

On le conçoit aisément, le missionnaire est la providence de ses pauvres ouailles ; il les assiste de ses conseils, de ses remèdes, de ses modiques ressources ; il est leur pasteur et leur appartient tout entier ; aussi souvent que possible et au prix de rudes fatigues, il va sur sa barque visiter les villages chrétiens, y célébrer les saints mystères et pousser plus avant les pacifiques conquêtes de la foi.

Parfois l'inondation dévastatrice renverse ses écoles, ses chapelles ; alors le pauvre prêtre, accablé lui-même par son propre malheur, cherche encore dans son cœur des paroles consolatrices pour ses malheureux enfants pressés à ses côtés et réduits à la plus profonde misère. **Inondations**

En septembre 1902, des pluies diluviennes changent le pays en une nappe d'eau immense, renversant les huttes, détruisant les récoltes et contaminant les étangs.

« La misère des pauvres Hindous fait peine à voir, écrit le Père Alphonse Delacroix, le missionnaire de Raghabpur. Aussi sont-ils abattus, découragés; c'est presque du désespoir. J'ai déjà visité bien des villages éprouvés et j'écris sous le coup d'une émotion que je ne puis dominer. J'ai passé à travers ces restes de hameaux : à chaque pas, à côté d'une hutte à moitié écroulée, c'est une pauvre femme accroupie, une mère, la tête entre les mains et pleurant à chaudes larmes. Du matin au soir, la cour de la mission est envahie par une foule de pauvres : des pères de famille, des mères portant leurs petits enfants; tous, les larmes aux yeux, répètent la même triste histoire : « Père, comment faire pour subsister? Nous n'avons rien mangé et n'avons pas de quoi nous acheter du riz. Père où irons-nous loger? Notre maison s'est écroulée, il y a deux, trois pieds d'eau dans notre cour. Qui nous donnera un abri? Père, aidez-nous, secourez-nous, sinon nous allons tous périr de faim et de misère. »

LE PÈRE DE PRINS DEVANT SON ÉGLISE DE RAGHABPUR

* * *

Visite de Monseigneur.

A ce tableau de deuil nous voudrions opposer l'aspect riant d'un jour de fête : la visite pastorale de la mission.

DANS LES XXIV PERGANNAHS : UN VILLAGE CHRÉTIEN

Dès l'aube nos Bengalis sont à l'œuvre, achevant la décoration des chemins, de l'église, de l'école; arcs de triomphe, fleurs, feuillage, drapeaux, rien n'y manque.

La population chrétienne s'est portée en foule au-devant de son évêque. Le voici sur son trône, dans la grande barque d'honneur, escorté d'une flottille de petites pirogues fendant les eaux verdâtres du canal.

Et sur les rives, c'est le cortège en délire, le son des tam-tams, des flûtes, des tambours, des cymbales, la détonation des bombes, les coups de fusil ; bref, un vacarme tel qu'on n'en entend qu'aux Indes.

A l'église, sur le passage du prélat, partout, tant que dure la visite, la joie et l'affection de ces pauvres Bengalis se manifestent ainsi naïve, bruyante, mais si sincère!

Le soir, pour clôturer la fête, feu d'artifice, concert

ÉLÈVES DES SŒURS LORETTINES (1)

instrumental et vocal, danses nationales, le tout exécuté par ces chrétiens que l'allégresse rend infatigables.

Les stations de *Morapaï* et de *Raghabpur* avec, au nord de Calcutta, la résidence du chapelain militaire de

(1) Cette gravure représente les élèves des Sœurs Lorettines à Ranchi. Actuellement ces religieuses sont à Morapaï.

Dum-Dum comptent actuellement 3,000 chrétiens et 140 catéchumènes.

***

La division de Burdwan, qui s'étend au nord et à l'ouest de Calcutta comprend cinq postes importants : la cure d'*Howrah*, centre industriel sur la rive droite de l'Hoogly, en face de la capitale, et la station de *Serampore*, située 15 milles plus haut; puis, à 72 milles de Calcutta, le poste de *Kharagpur*; à l'extrémité septentrionale du district, la cure d'*Asansol*. Ces quatre stations comptent 4,200 catholiques. **Burdwan**

Un cinquième poste *Jualbhanga* a cessé depuis peu d'être résidence de missionnaire.

« C'est, écrivait jadis le Père Knockaert, la mission des pauvres, des déclassés. Les Haris qui la composent sont considérés comme la lie du peuple; ils sont, par état, porteurs de palanquins et font le commerce de peaux. Cette dernière profession les rend souverainement méprisables aux yeux des Hindous. Ceux-ci considèrent la vache comme un animal sacré; faire de ses dépouilles un objet de trafic et surtout se nourrir de sa chair est à leurs yeux chose abominable, crime plus affreux que l'homicide. »

Exclus des villages hindous, vivant dans de misérables huttes, au jour le jour, dépensant leur peu d'argent en orgies, ils s'étaient faits voleurs pour vivre et étaient le fléau de la contrée. Leur état moral répondait à une pareille existence.

« Le Père Schaff, continue le Père Knockaert, se présenta chez les Haris en 1873 et entreprit sans hésiter l'œuvre de leur régénération. Il ne prévoyait pas tout d'abord les difficultés qu'il devait rencontrer. Elles furent telles que plusieurs années après la fondation de la station, les supérieurs se demandaient encore s'il ne valait pas mieux l'abandonner.

» Aujourd'hui la mission est définitivement établie et nous est d'autant plus chère qu'elle nous a coûté plus de sacrifices. »

L'aspect du village a complètement changé : des cabanes proprettes, de beaux jardinets ont remplacé les repous-

santes masures d'autrefois, et au lieu de l'ivrognerie et de la corruption morale sont venues s'implanter des habitudes d'ordre, de probité, de travail et de piété.

CHAPITRE V

Les Santal-Pergannahs. — Purneah. — A dos d'éléphant.

Les Santal-Pergannahs.

Au delà du district de *Burdwan* s'étend la région des *Santal-Pergannahs*, habitée par une tribu aborigène d'agriculteurs. Vers la fin de juin 1886, le Père J.-M. Schaefer fut chargé par Mgr Goethals de reconnaître le pays en vue d'y fonder une mission. Il fit cette expédition avec le Directeur de la sûreté publique, un Français, chrétien de vieille roche.

« Durant six mois, écrit-il, j'eus le bonheur de parcourir tout le pays des Santal-Pergannahs en compagnie de cet homme intègre et vertueux. Jamais je n'oublierai nos courses rapides à dos d'éléphant à travers cette intéressante contrée, ces campements au fond de la luxuriante vallée ou sur la crête altière de la montagne, ces poussées hardies au milieu des jungles touffues, le pachyderme nous frayant un chemin à travers l'épaisse futaie...

» Au retour de notre longue et laborieuse expédition, une grande douleur nous attendait. J'avais soumis aux autorités le résultat de mes observations, et indiqué l'endroit, où, à mon sens, la mission aurait le plus de chance de réussir; je demandai en même temps l'autorisation d'y commencer l'œuvre apostolique. La réponse fut un coup de foudre : « Rome, disait Mgr Goethals, nous ayant octroyé le district de Darjeeling pour y ouvrir un collège, nous devons faute d'hommes et, à mon grand regret, renoncer pour le moment à établir une mission dans les Santal-Pergannahs. »

» Dix-huit années se sont écoulées depuis lors et les malheureux Santal-Pergannahs attendent encore leur premier missionnaire.

Purneah.

Si les Santal-Pergannahs n'ont pas encore de prêtres, le district de Bhagulpur n'en possède qu'un seul, établi à Purneah; c'est le Père Knockaert qui y donne ses soins à un groupe de cinq cents fidèles.

De ce poste avancé, il tente parfois des reconnaissances dans le pays environnant. Mais au prix de quelles fatigues! Nous extrayons d'une lettre, qu'il écrivait en 1905 à Mgr Meuleman, archevêque de Calcutta, quelques détails intéressants, qui laissent deviner ce que sont les courses apostoliques des missionnaires aux Indes :

A dos d'éléphant

« Pour retourner chez moi, j'avais deux rivières à traverser, et cela dans la nuit noire. J'arrive à la première et la traverse sans encombre. C'est alors que les difficultés commencent. Le cornac perd son chemin. Personne ne veut nous servir de guide pour atteindre la seconde rivière.

JUMBO

» Enfin, à force de promettre de gros *bakshish*, je décide trois individus à nous conduire. Ils nous accompagnent donc, ou plutôt ils nous suivent. On passe sous des arbres d'où chapeau et lunettes sortent assez endommagés. A chaque instant notre éléphant va, dans la nuit noire, longeant des fossés profonds; sans doute, je connais la prudence et la sagacité de Jumbo, mais malgré cela je suis loin d'être à l'aise. Enfin, nous voici à la seconde rivière. Il doit être 8 h. 1/2. Pour comble de malheur, le bateau est de l'autre côté. A grands cris, nous hélons le batelier. Pas

de réponse. Cris redoublés. Silence! Nouveaux cris de tous les gosiers à l'unisson... Ah! on entend, un écho, un bruit. Est-ce une réponse?... Hélas! Ce sont des femmes qui se querellent, mais sûrement pas à cause de nous, ni à cause de nos appels désespérés... Nouvel effort, cette fois, agrémenté de compliments (!) à l'adresse du batelier.

» J'aperçois une lumière dans le village de l'autre côté. Naturellement, se disent mes gens, le batelier a bien entendu les cris de détresse, mais il fait la sourde oreille, comme s'il n'était pas là, pour ne pas avoir à sortir dans la nuit froide. Mais les compliments les plus piquants semblent fort peu l'émotionner. Peine perdue! Alors, à défaut d'autre moyen de passage, on s'adresse à Jumbo. Il était là debout, immobile, calme et imperturbable, comme une montagne. On lui demande de nous prêter sa voix. En effet, sur un signe du cornac, le pachyderme se met à sonner de la trompette. Certes, sa voix n'est pas mélodieuse, son ramage n'est guère plus distingué que son plumage, mais au moins il sait se faire entendre. Le batelier devait assurément l'entendre sur l'autre rive. Mais sa voix se perd dans le silence de la nuit. Pas de réponse! Nouvelles sonneries, sonneries prolongées, et encore, et encore... Pas plus de succès.

» Après avoir passé une heure à crier, à contempler la rivière roulant ses sombres flots devant nos yeux, sentant le froid piquant nous envahir, il fallut nous résigner à battre en retraite et à chercher un abri dans quelque habitation du voisinage. Mes guides deviennent intraitables. Je les supplie de nous trouver un abri. C'est en vain. Ils me répondent : « Il n'y a personne dans les environs qui puisse vous loger. Pour nous, nous partons payés ou non. »

» Peut-être, me dis-je, une roupie réussira-t-elle à éveiller en eux quelque sentiment de commisération et à stimuler leur bonne volonté? Je leur glisse le bakshish promis et leur dit : « Voyons, maintenant trouvez-nous un gîte pour la nuit dans le village. »

» A peine la roupie en main, en vrais coquins qu'ils sont, ils détalent et nous laissent plantés là. Il va falloir aller à tâtons dans l'obscurité. Mon catéchiste est d'avis que, faute de mieux, j'aille m'installer pour la nuit sous un bou-

quet de bambous, — il paraît que l'abri des branches est relativement chaud. — « Bien, dis-je, s'il faut en venir là. Mais essayons d'abord au village. » Nous essayons; il y eut bien une petite alerte provoquée par cette arrivée inattendue en pleine nuit, mais on s'expliqua et je pus enfin trouver un gîte.

Notons en passant que le missionnaire n'a pas l'habitude de se payer le luxe d'une excursion à dos d'éléphant; il se contente ordinairement d'un moyen de locomotion moins coûteux.

CHAPITRE VI

KURSEONG ET DARJEELING

Théologat de Kurseong. — Darjeeling. — Le collège Saint-Joseph. — Paysage himalayen. — Éboulements. — Le Sikkim.

Sur un des premiers contreforts des Himalayas, à 1,600 mètres d'altitude, se trouve la petite ville de *Kurseong* et, à une demi-lieue plus au nord, *Saint-Mary's-Seminary* perché à 1,672 mètres. **Théologat de Kurseong.**

Du haut de la terrasse sur laquelle est construit le bâtiment principal, on jouit d'un coup d'œil magnifique; vers

l'est, au delà de Saint-Mary's, la montagne couronnée d'une épaisse forêt continue de s'élever jusqu'à une hauteur de 2,125 mètres pour former la ligne de partage entre les bassins de la Mahanuddy et la Balasan. Devant nous s'étend en amphithéâtre le bassin de la Balasan ; nous voyons couler la rivière à 1,200 mètres au-dessous de Saint-Mary's, et ses affluents au lit tortueux se ramifient dans toutes les directions, découpant de profondes vallées entre les différentes chaînes de montagnes.

Au delà de cet immense amphithéâtre de 9 à 10 milles de diamètre, on peut voir au nord les plus hauts pics de l'Himalaya. Au sud, la vue s'étend sur les vastes plaines du Népal et du Bengale. Le paysage sauvage et grandiose est bien fait pour élever l'âme et reposer l'esprit.

Jusqu'à la fin de 1897, les jeunes missionnaires du Bengale faisaient à Saint-Mary's leurs études de philosophie et de théologie, mais depuis 1898, les étudiants en philo-

THÉOLOGAT DE KURSEONG

sophie se rendent à Shembaganore, dans la mission du Maduré; en même temps Saint-Mary's est devenu le théologat pour presque toutes les missions de la Compagnie de Jésus aux Indes. Grâce à cette transformation, les Pères belges donnent actuellement l'hospitalité à des étudiants en théologie de plusieurs nationalités différentes. La Belgique, la France, l'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne, l'Irlande, le Portugal, l'Alsace-Lorraine, le grand duché

DARJEELING

de Luxembourg et l'Inde, y ont souvent un ou plusieurs représentants.

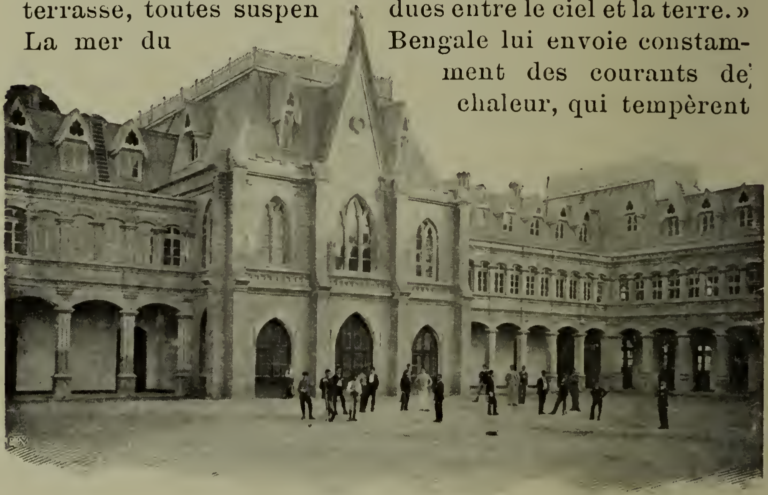
A proximité du séminaire on a bâti deux écoles, un petit hospice et une chapelle dédiée à saint Jean Berchmans. Non loin de Saint-Mary's, les «Filles de la Croix», de Liége, dirigent un florissant pensionnat. Ces admirables auxiliaires dans l'œuvre de l'évangélisation ont établi dans quatre stations de la mission du Bengale des écoles, des orphelinats, des refuges et des hôpitaux.

*
* *

Darjeeling.

A 20 milles au nord de Kurseong, à 2,300 mètres d'altitude, s'élève la ville de Darjeeling.

« Etagée, dit de Hübner, sur le sommet d'une sorte de promontoire, la ville rampe pour ainsi dire de terrasse en terrasse, toutes suspendues entre le ciel et la terre. » La mer du Bengale lui envoie constamment des courants de chaleur, qui tempèrent



COUR INTÉRIEURE DU COLLÈGE DE DARJEELING

les remous glacés descendus des neiges éternelles de l'Himalaya. La température moyenne de l'année y est de 13 degrés centigrades; quatre degrés de plus qu'en Belgique. Le missionnaire épuisé par le brûlant soleil des plaines, ou miné par l'excès des fatigues, y retrouve la

LE THÉOLOGAT DE KURSEONG EN 1905

santé et la vigueur qu'il ne pouvait redemander autrefois qu'à l'air natal.

Darjeeling possède un couvent de Sœurs Lorrettines et une cure occupée par deux Pères, mais l'œuvre principale est le grand collège que les Jésuites ont ouvert en 1888.

Le collège Saint-Joseph. Ils s'installèrent d'abord dans les locaux de l'ancien collège Saint-Joseph, fondé par les Pères Capucins d'Italie, puis construisirent un nouvel établissement sur un terrain cédé par le gouvernement à des conditions avantageuses

Dès la première année de sa fondation le collège Saint-Joseph s'affiliait à l'Université de Calcutta, il était dirigé par cinq Pères, trois scolastiques et trois Frères coadjuteurs. Aujourd'hui le personnel est de vingt-six hommes et le nombre de pensionnaires s'est élevé de quarante à deux cents. Le programme d'études est calqué sur celui de Calcutta. Un vrai collège catholique en terre païenne sur les hauteurs de l'Himalaya!

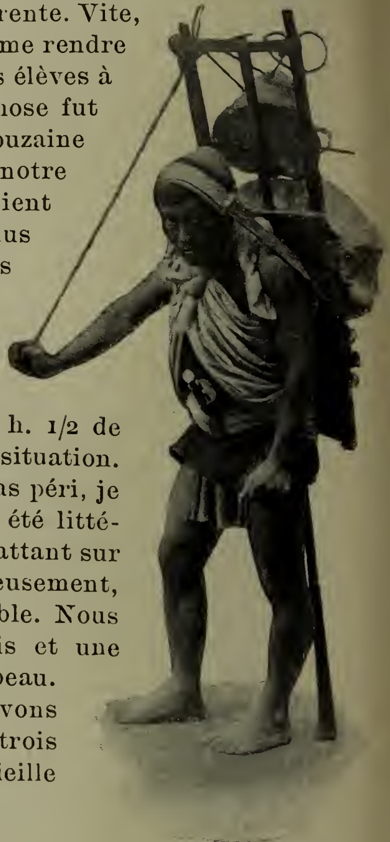
Paysage himalayen. « De quel spectacle on jouit ici! écrivait un missionnaire. Le soleil envoie sur toutes les montagnes ses rayons d'or pailletant d'étincelles fulgurantes les neiges éternelles; à l'horizon se dressent dans l'azur d'innombrables sommets et des pics de neige qui semblent vouloir se dominer et surgir les uns sur les autres. Et sur ces immenses glaciers, brillant comme de l'argent en fusion, des aigles et des vautours planent majestueusement au milieu des airs. »

Éboulements. Mais le séjour dans ces montagnes si belles et si grandioses n'est pas toujours sans danger : il s'y produit parfois de violents tremblements de terre; plus souvent de terribles éboulements surviennent, causés par des pluies torrentielles dont rien ne peut nous donner une idée (1). Aucun missionnaire n'a oublié la grande catastrophe de 1899, qui arracha des villages entiers aux flancs de la montagne, les précipita le long des pentes escarpées et fit

(1) Aucune contrée du globe ne reçoit autant de pluie que les régions himalayennes. Certaine année, le pluviomètre accusa $12^{m}87$ d'eau. La moyenne annuelle en Belgique n'est que de 75 centimètres.

LA LIGNE DU CHEMIN DE FER APRÈS LES ÉBOULEMENTS

plus de seize cents victimes aux environs de Darjeeling. « On entend des appels au secours, écrivait un Père, et les indigènes refusent d'aider ces malheureux, sous prétexte qu'ils sont de caste différente. Vite, je demande au Père Préfet de pouvoir me rendre avec quelques-uns de nos plus grands élèves à l'endroit où sont ces infortunés. La chose fut aussitôt accordée. Un Frère et une douzaine de jeunes gens m'accompagnent. A notre arrivée, les parents des victimes avaient déterré trois cadavres, mais un peu plus loin gisaient, sous des débris de toutes sortes, deux pauvres femmes dont les appels déchirants n'étaient écoutés par personne. Quelques élèves m'avaient devancé; ils s'étaient déjà mis à l'œuvre, mais il nous fallut 1 h. 1/2 de travail pour les retirer de leur terrible situation. Comment ces infortunées n'avaient pas péri, je ne pourrais le dire, car elles avaient été littéralement enterrées vivantes. En s'abattant sur elles, le toit sans les écraser heureusement, leur avait laissé un peu d'air respirable. Nous enlevons donc une partie des débris et une première victime sort de son tombeau. Pour dégager la seconde, nous devons d'abord retirer quatre cadavres, les trois enfants de la malheureuse et sa vieille mère. »


MONTAGNARD

***

Le Sikkim.

Laissant là Darjeeling, ses horreurs et ses beautés grandioses, nous pénétrons plus au nord dans le Sikkim. Ce district est habité par la forte tribu des Lepchas, aux corps vigoureux, taillés tout exprès, semble-t-il, pour le dur métier de porteur.

L'évangélisation de ces rudes montagnards entreprise par quelques-uns de nos Pères, trouve un grand obstacle dans l'extrême difficulté des communications.

Parfois, se dérobant pour quelques heures à ses travaux

UN PONT DANS LE SIKKIM

quotidiens, le missionnaire de ces régions descend des montagnes et s'en va visiter et consoler les Ouraons catholiques employés dans les plantations de thé. Ces braves gens, que la misère a exilés du Chota Nagpore, vivent là en petits groupes, échelonnés aux pieds des Himalayas, aussi attachés à leur foi que dans leurs campagnes natales.

CHAPITRE VII

L'ORISSA

Quittons maintenant les régions himalayennes et redescendons à Balasore, non loin des côtes de la baie du Bengale : nous sommes dans l'*Orissa*, immense contrée dominée par des montagnes escarpées et descendant doucement vers la mer.

L'Orissa est la terre sacrée des Hindous; la ville sainte de *Puri* avec son fameux temple de Jaggernath, l'a rendue célèbre dans le monde entier.

Malheureux pays, en vérité, presque constamment en proie à la famine et où les rizières sont tour à tour desséchées faute de pluie, ou inondées par les crues des fleuves et des rivières.

Balasore est une des toutes premières stations établies par les Jésuites belges.

Les *Ourias* qui peuplent la contrée ont beaucoup de ressemblance avec les Bengalis : similitude de langue, de mœurs, de défauts surtout ; mais ils sont plus indolents encore, plus vaniteux et plus menteurs. Hunter, qui fait autorité, les place au dernier rang entre tous les peuples de l'Inde.

Rien de bien surprenant donc si la religion chrétienne ne s'implante qu'avec peine dans ce sol déshérité. Leur premier apôtre fut le Père Sapart, ce vénérable vieillard mort à Ranchi en mars 1906 à l'âge de 90 ans, après quarante-cinq années d'apostolat aux Indes.

Le Père Sapart, arrivé dans l'Orissa en 1865, y trouva, dispersées dans le district, quelques familles d'Eurasiens

catholiques (1). L'année suivante, se présenta une occasion favorable à l'établissement d'une belle mission. La famine et le choléra ravageaient la contrée faisant des milliers de victimes, tant parmi les habitants que parmi les pèlerins venus à Puri. Le Père Sapart entreprit aussitôt l'œuvre que la Providence semblait lui offrir. Il baptisa les mourants qu'il trouva bien disposés et recueillit les orphelins. Sa pauvre cabane en abrita quelquefois jusqu'à cent. Mais comme on devait s'y attendre, ce chiffre ne se maintint pas. Beaucoup d'enfants épuisés par la famine ne tardèrent pas à s'en aller au Ciel après avoir reçu le baptême ; beaucoup aussi firent défection plus ou moins vite pour retourner à leur ancienne vie de vagabondage. Il resta cependant un petit noyau fidèle ; ce fut le commencement de la mission. L'orphelinat établi à cette époque pour les garçons est encore l'une des œuvres actuelles ; les orphelines sont confiées à ces vaillantes religieuses belges, qui se montrent, depuis quarante-cinq ans, les auxiliaires dévouées de l'évangélisation aux Indes : les « Filles de la Croix » de Liége.

LE PÈRE SAPART

Un des successeurs du Père Sapart, le Père Gengler, avait déjà quitté Balasore, pour aller dix milles plus loin

(1) Les Eurasiens (Europe-Asie) sont des métis, nés de père européen et de mère indienne.

fonder le poste de Kumbarpore dans l'État indigène du Nilgissi.

D'ailleurs, dès 1875, les missionnaires de Balasore, remontant vers les régions plus sauvages du nord-ouest, pénétraient jusqu'à Baripada et fondaient, un peu au sud de cette localité, la mission de Krishnochondropur, sur un terrain concédé par le rajah. L'œuvre fut pénible. Le Père Knockaert épuisé, dut bientôt céder devant le climat meurtrier; le Père Schaff, son successeur, y demeura sept ans, et ceux qui vinrent le remplacer n'y vécurent pas trois mois. Le succès heureusement a couronné tant d'efforts; et si les treize cents chrétiens de l'Orissa semblent bien peu de chose, ils sont le fruit précieux de longues souffrances et l'espoir fondé d'une plus ample moisson.

LES FILLES DE LA CROIX ET LES PETITS ORPHELINS DE CHAIBASSA

DEUXIÈME PARTIE

LA MISSION DU CHOTA NAGPORE

CHAPITRE I

UN COUP D'ŒIL SUR L'ŒUVRE

Des diverses régions où se dépense le zèle des missionnaires belges de la Compagnie de Jésus, le Chota Nagpore est sans contredit celle qui a produit les plus beaux résultats, qui donne les plus riches espérances. Nulle mission au monde, croyons-nous, n'a de nos jours, en aussi peu de temps, réalisé d'aussi rapides progrès.

En vingt ans, au sein des populations païennes, une chrétienté a surgi, qui ne compte pas moins de cent mille âmes.

Admirable élan, mouvement magnifique, provoqué par un jeune missionnaire issu de cette terre de Flandre, mère féconde de tant d'apôtres au cœur ardent, qui s'en vont propager sur toutes les plages la vieille foi des ancêtres.

A côté des noms glorieux de Pierre Desmet, l'apôtre des Montagnes Rocheuses, de Damien De Veuster, l'apôtre des lépreux de Molokaï, le nom de Constantin Lievens, l'apôtre du Chota Nagpore, figurera désormais parmi les plus illustres aux fastes de l'apostolat catholique. Tous trois sont nés dans notre pays.

« La somme de travail, — écrit de lui son supérieur, le Père Grosjean, un vétéran de l'Inde, — et les résultats produits pendant les six années trop courtes que le Père a passées au Chota Nagpore, sont quelque chose de très

remarquable. A mes yeux c'est prodigieux! Le nom du Père Lievens restera attaché au Chota Nagpore, comme celui du Père de Nobili au Maduré et celui du Père Ricci à la Chine.

» C'est d'après moi l'homme le mieux fait pour ébranler l'Inde qui ait paru depuis le Père de Nobili. Il n'avait qu'un rêve, une pensée : la conversion en masse des Kôles (1). »

Nous nous proposons à la fin de cette étude de mettre sous les yeux du lecteur, comme dans un tableau, ce type

AGRICULTEURS AU CHOTA NAGPORE

idéal, mais réel pourtant, du missionnaire aux Indes. Ce sera faire du même coup l'histoire des chrétientés qu'il a fondées.

Mais auparavant, nous décrirons la situation actuelle de la Mission, saluant au passage les vaillants frères d'armes du Père Lievens, morts en si grand nombre au champ d'honneur et, comme lui, moissonnés en pleine vie.

Il est bien juste, en voyant l'œuvre florissante, de se rappeler ceux qui ont donné leur vie pour la fonder. Que de disparus! Quand on se surprend à évoquer leurs noms, on est effrayé de leur nombre!

(1) Lettres du 3 et du 31 janvier 1903.

CHAPITRE II

PAYS ET HABITANTS

Topographie. — Les races. — Types Ouraons et Mundas.

A 160 kilomètres environ au nord-ouest de Calcutta commence le Chota Nagpore. Il est borné au nord par le Mirzapur et le Behar, à l'est par les Santal-Pergannahs et la division de Burdwan, au sud par l'Orissa et les provinces centrales, à l'ouest par quelques états natifs.

D'une superficie de plus de 100,000 kilomètres carrés, soit près de quatre fois la Belgique, il forme depuis 1854, au point de vue administratif, une « division » de la province anglaise du Bengale (*Lower Bengal Provinces*). Il comprend les cinq districts de Singbhum, Manbhum, Hazaribagh, Palamow et Ranchi, administrés par des *Deputy commissioners* relevant du lieutenant-général du Bengale; puis un certain nombre d'états natifs tributaires, dont les rajahs gardent une certaine indépendance.

Topographie.

L'aspect du pays est varié et parfois grandiose. A partir des collines boisées de Singbhum, abritant, comme d'un rempart, d'immenses plaines cultivées, le grand plateau central s'élève en ondulant du sud-est vers le nord-ouest. C'est le pays agricole par excellence, émaillé de bouquets de manguiers plantés aux abords des villages, avec, çà et là, des collines rocheuses isolées, ou plus rarement, un coin de jungle surgissant intense sur une langue de terre inculte. Tout le reste est cultivé avec soin et couvert principalement de rizières. Taillées dans les pentes résultant des continuelles dépressions et élévations de terrain, elles s'étagent en terrasses parfaitement de niveau et soigneusement endiguées.

A cet immense plateau d'une altitude moyenne de 600 mètres succèdent subitement les régions tourmentées

du Chechari et du Barway, vrai fouillis de vallées, de ravins, de montagnes boisées et de pentes rocailleuses où les forêts touffues et la jungle sauvage font place, quand le terrain s'y prête, aux rizières accrochées au flanc des collines ou descendant jusqu'au fond des vallées. Nous sommes dans la région des *Gahts* et des *Pâts*, qui s'étend à travers le Sarguja et le Jashpur à l'ouest jusqu'aux extrémités de la contrée.

C'est au sein de ces contrées sauvages que vivent les grands fauves de l'Inde, le léopard, l'ours noir, le tigre royal. Il est parfois bien près de vous, ce redoutable et silencieux marcheur : un léger froissement d'herbes sèches, c'est le tigre du Bengale qui vient de passer! Au nord, dans le district de Palamow retentit parfois le long mugissement du bison et, dans le grand silence des nuits, l'aboiement criard des troupes de chiens sauvages qui passent. Par tout le Chota Nagpore on trouve les loups, les hyènes, les antilopes, les sangliers.

Dans tout le Chota Nagpore, l'extrémité nord-ouest exceptée, des hectares entiers de terrain sont parfois jonchés de blocs de gneiss entassés les uns sur les autres et formant comme les ruines fantastiques d'anciens dômes aux dimensions énormes. Ces blocs d'origine ignée se présentent tantôt empilés les uns sur les autres, tantôt surgissant du sol comme d'immenses bulles pétrifiées.

« Il y a peu de contrées, dit Hunter, offrant un spectacle de beauté plus tranquille que le Chota Nagpore. A l'époque des pluies et pendant la saison froide, les rochers de gneiss dont la couleur noirâtre contraste avec

PAGODE HINDOUE BATIE SUR UN BLOC DE GNEISS

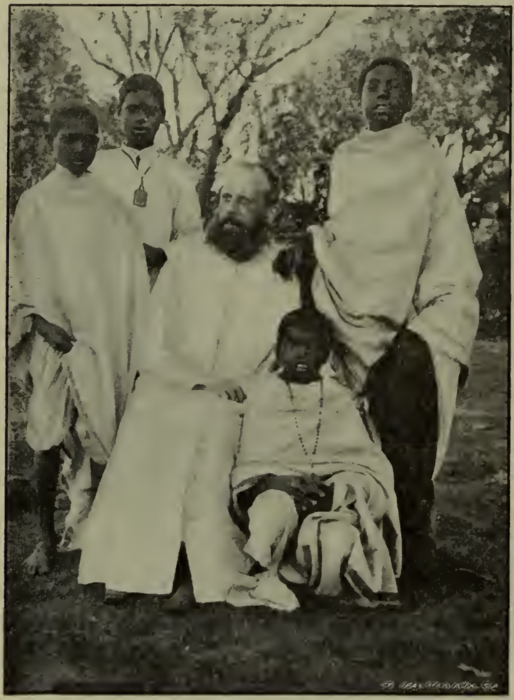
le feuillage de la jungle voisine, l'horizon bleu foncé des lignes de faîte se profilant au loin, les bosquets de manguiers, les rizières, les fleurs jaunes et brillantes des champs de « sarguja » et le rouge sombre du sol fraîchement remué forment une variété de couleurs frappante et peu commune. »

« Une particularité, écrit le Père Haghenbeek, surtout à la saison sèche, ce sont les cours d'eau. Figurez-vous de profonds ravins, quelquefois de 30 et 40 mètres de large, dont les bords sont rongés par les eaux ; la plaine avoisinante est coupée par des ravines plus profondes, qui convergent toutes vers le canal principal. Ces ravines sont creusées pendant la saison des pluies par les eaux du ciel. Au fond du fleuve, il y a, à cette époque-ci, un petit ruisseau de 10 à 12 mètres de large et de 1 ou 2 décimètres de profondeur. Pendant la saison des pluies, au contraire,

tout le ravin est rempli d'eau boueuse, qui coule avec violence et qui atteint 6 à 7 mètres de profondeur. Pour traverser ces fleuves, il n'y a pas de ponts ; on descend dedans ; si on est à pied, on ôte ses souliers et ses bas ; si on est à cheval, on traverse sans s'inquiéter de l'eau, en relevant les jambes tant qu'on peut, à moins qu'on ne soit déjà dans le flot jusqu'à la poitrine. »

***

Les races. En 1901, le Chota Nagpore comptait 5,901,850 habitants : d'une part des Hindous, des semi-aborigènes et des musulmans ; de l'autre, des aborigènes appelés Kôles et qui ne constituent plus que le tiers de la population.



LE PÈRE D'HOOP
Missionnaire à Tongo

Il existe entre les deux principales races qui peuplent le Chota Nagpore, les Hindous et les Kôles, une haine profonde dont nous verrons plus loin la cause. De grandes divergences d'ailleurs les séparent.

Les Hindous ont les traits des races blanches, tandis que les aborigènes, race mixte résultant du mélange de jaunes et de nègres, ont les cheveux fortement ondulés, les pommettes saillantes, le nez large, les lèvres épaisses et un certain prognathisme.

Les Hindous ont le système des castes, inconnu chez les aborigènes, ils ne mangent pas de bœuf, ne font pas usage de liqueurs fermentées, et

n'acceptent que des mets préparés par des gens de leur caste ou d'une caste supérieure ; les aborigènes mangent de toute sorte de viande préparée par n'importe qui, et, bien loin de s'abstenir de liqueurs fortes, les considèrent comme le complément indispensable de toute fête religieuse ou civile. Les institutions sont municipales chez les uns, et leurs cours de justice composées de membres de même rang; chez les autres, les institutions sont patriarcales et les causes sont jugées par les chefs de tribu ou de famille.

TYPE OURAON

*
* *

Examinons de plus près la physionomie de ces Kôles qui sont actuellement la principale sollicitude de nos missionnaires. Types Ouraons et Mundas.

Ils se subdivisent en Mundaris, Hos et Kharrias, qui sont les Kôles proprement dits, et en Ouraons, d'origine Dravidienne.

Les Mundaris occupent le pays situé à l'est, au sud et au sud-ouest de Ranchi. A l'ouest et au nord-ouest, ce sont les Ouraons et entre les deux, à l'ouest, sud-ouest, les Kharrias.

Les Mundaris forment la principale des tribus kôles.

Le travail des champs est leur occupation exclusive, et la chasse, leur passe-temps favori. Pas d'artisans parmi eux, les métiers de forgeron, potier, blanchisseur, etc., étant exercés par des étrangers établis dans leurs villages.

Leur divinité suprême est *Sing-Bonga,* dieu essentiellement bon qu'ils honorent par l'offrande occasionnelle d'une poule ou d'une chèvre.

Des sacrifices plus fréquents sont offerts aux divinités inférieures et locales pour écarter les maladies et les malheurs. Un culte spécial, celui des ancêtres, est profondément enraciné chez eux et, sous ce rapport, les Ouraons ne diffèrent pas des Mundas.

La nation ouraonne est forte d'environ 600,000 hommes, dont 350,000 au Chota Nagpore.

Il n'est pas difficile de distinguer un Ouraon d'un Mundari. L'Ouraon est plus petit, mais bien proportionné; ses traits sont plus grossiers, son teint plus foncé, sa figure plus allongée, avec une certaine tendance à l'angle facial du nègre. Le visage large et aplati du Mundari rappelle le type Mongol; sa physionomie est ordinairement grave.

Ce qui distingue, au contraire, l'Ouraon, c'est sa mine enjouée, son air souriant qui le rend très sympathique. « Il est ami du rire et de la plaisanterie, écrit un de leurs missionnaires; ni procès, ni exactions, ni famines, n'y changeront grand'chose. Qu'un Ouraon ait reçu un coup de couteau ou ait été bâtonné jusqu'au sang, il appliquera sur son mal de la bouse de vache, s'il en a; mais son meilleur emplâtre sera encore quelque bon proverbe folichon. »

Les Kôles ont d'ailleurs le cœur excellent; ils aiment leurs missionnaires. « Après trois semaines d'absence de Kurdeg, écrit le Père De Gryse, je devais, pour rentrer de la gare chez moi, faire un voyage de 80 kilomètres à cheval. Sur un parcours de 50 kilomètres, les jeunes gens, au son des tambours, m'ont conduit d'un village à l'autre et, en arrivant chez moi, garçons et jeunes filles ont dansé pendant trois heures devant mon bungalow. »

CHAPITRE III

SITUATION GÉNÉRALE DE LA MISSION

Les quinze grandes résidences. — L'école. — Le catéchuménat. — Visite des villages. — Les catéchistes. — Situation des Kôles. — Intervention des missionnaires. — Dernière visite de Mgr Goethals. — Mgr Meuleman.

Pour donner une idée de l'état actuel de la Mission du Chota Nagpore, montrons dans ce chapitre l'ensemble des quinze stations qu'elle comprend avec leur trentaine de prêtres et les principaux moyens d'apostolat mis en œuvre par les missionnaires. Voici les divers postes, tels qu'ils étaient au recensement du 1er août 1905 :

Les quinze grandes résidences.

		Baptisés	Catéchumènes	Tota
Ranchi . .	2 prêtres	1,506	571	2,077
Chaibassa .	1 »	284	51	335
Sarwada .	3 »	1,446	1,205	2,651
Karra . .	1 »	2,184	1,119	3,303
Khunti . .	3 »	2,775	1,374	4,149
Torpa . .	2 »	4,460	685	5,145
Noatolli . .	2 »	3,126	1,974	5,100
Mahuadand	2 »	5,836	2,067	7,903
Mandar . .	2 »	5,409	1,769	7,178
Soso . . .	2 »	2,286	1,483	3,769
Tongo . .	2 »	9,508	662	10,170
Katkahi . .	3 »	14,295	1,555	15,850
Kurdeg . .	2 »	1,552	7,090	8,642
Rengarih .	2 »	776	9,601	10,377
Samtolli .	2 »	631	8,049	8,680
		56,074	39,255	95,329

Donc 95,300 chrétiens dont environ 40,000 catéchumènes, tel était, le 1er août 1905, le bilan de la Mission. Actuellement — avril 1906 — leur nombre a dépassé les 100,000, tant les progrès sont rapides, et l'on nous écrit que cet extraordinaire mouvement vers la vraie foi s'accentue encore. Mais ce n'est pas tout d'inscrire un grand nombre de nouveaux chrétiens, il faut aussi les instruire, et les grandes

L'ÉGLISE DE TORPA

vérités qui sont comme de l'hébreu pour ces gens n'entrent pas toutes seules dans ces pauvres têtes.

Cette besogne, vraiment accablante, est le grand travail du missionnaire, son occupation de chaque jour. Il dispose à cet effet de deux moyens principaux : l'école pour les enfants, le catéchuménat pour les adultes.

L'école. L'école-pensionnat! c'est le premier souci du missionnaire, l'œuvre indispensable.

Elle s'élève en même temps que sa hutte provisoire et bien avant son église; dès le début, elle est sa grande préoccupation : cent, deux cents ou trois cents bouches à nourrir; mais qu'importe, l'école donne au missionnaire une génération élevée à l'ombre de la croix, instruite de ses devoirs; elle forme de vrais catholiques.

Kurdeg, 7 janvier 1906.

« Un mot sur l'école de Kurdeg vous fera plaisir, écrit le Père Edmond De Gryse à un bienfaiteur. La rentrée a eu

lieu le 14 décembre, et voici les chiffres. Présents, 207 garçons et 163 filles, donc un total de 370. De plus, 60 suivent les cours du soir. Donc, 430 qui s'instruisent et se préparent aux sacrements. Il faudrait voir ma résidence. A droite, les garçons divisés en sept classes; à gauche de la résidence, les filles divisées en cinq classes. C'est un bourdonnement continu de prières et de leçons apprises ou répétées.

» Tous les jours je donne six instructions aux filles; mon compagnon, le Père Camille Van Hecke, en donne quatre ou cinq aux garçons. De

CATÉCHISME

plus, chacun, le soir, donne une leçon de chant pour enseigner les cantiques. A tout cela, vient s'ajouter l'administration d'un district de 9,000 âmes. Monseigneur nous arrivera dans un mois et confirmera de cent quatre-vingts à deux cents enfants. La journée est si bien remplie que je n'ai qu'une demi-heure de relâche par jour et très souvent je ne puis pas me coucher avant 10 h. 1/2 du soir. Mais le travail s'effectue et je suis fier de dire que la station du Sacré-Cœur, possède la plus nombreuse

école. Sans doute, la dépense est grande, 25 francs par jour. Certes, ce n'est pas trop pour trois cent soixante-dix enfants. L'école me coûtera 4,000 francs au moins cette année. Par contre, si je puis continuer pendant quatre ou cinq ans, quel bien aura été fait...

» J'espère, mon cher ami, que vous continuerez à m'aider dans mes entreprises et à propager la Foi parmi ces pauvres Indiens. En avant, toujours A. M. D. G. On se reposera à la mort, pas avant. Mon plus grand bonheur sera de mourir parmi mes chers Ouraons. »

*
* *

Le catéchuménat.

Le catéchuménat établi dans plusieurs postes donne les plus brillants résultats. Voici une idée de cette œuvre.

Des groupes nombreux tantôt d'hommes, tantôt de femmes viennent tour à tour passer cinq ou six semaines à la Mission, et s'y préparent à recevoir les différents sacrements. Leurs journées s'écoulent à apprendre le catéchisme et l'histoire sainte que leur enseignent les maîtres et maîtresses sous la direction du Père. Quarante jours tout le long desquels se succèdent prières, instructions, cours de religion, chant de cantiques sont pour eux comme une longue retraite, passée à l'abri des influences extérieures, loin des préoccupations et des travaux de la vie quotidienne : on peut facilement s'imaginer le travail qui s'opère dans ces natures dociles.

Venus souvent avec leur seule bonne volonté, ces gens s'en retournent instruits des vérités essentielles de la religion et familiarisés avec les pratiques de piété. Mais quelle besogne, quelle dépense pour le missionnaire! A Torpa, en 1902, le catéchuménat s'ouvrait deux fois l'an, les jeunes mamans avaient la permission d'apporter leurs mioches; ces derniers, s'ils étaient déjà assez solides sur leurs petites jambes, pouvaient aller jouer dans la salle pendant que leurs mères s'instruisaient; cela faisait trois cents personnes à nourrir, petits et grands.

*
* *

Visite des villages.

De chacun des centres, le missionnaire rayonne dans vingt, trente, cinquante, cent villages. Le cheval, le pouss-pouss, et depuis quelques années la bicyclette, voilà ses moyens de transport.

De bourgade en bourgade il va, remplissant les humbles et pénibles fonctions de pasteur ; il baptise les petits enfants, confesse les chrétiens, contrôle les progrès des néophytes, visite les malades, règle les différends et prodigue partout conseils et encouragements.

Les catéchistes

Ne pouvant seul instruire ces milliers de chrétiens et de catéchumènes, il se fait aider par des catéchistes. Leur concours est indispensable aux missionnaires. Les catéchistes ont une large part dans ses travaux et l'on peut dire que, bien souvent, le succès est dû à leur zèle et à leur activité.

Après une préparation soignée, ils sont renvoyés dans leurs villages où ils instruisent les catéchumènes et remplissent souvent aussi les fonctions de maîtres d'écoles.

LE PÈRE CARDON
Missionnaire à Rengarih

* * *

Une des principales caractéristiques de la Mission du Chota Nagpore est le mouvement extraordinaire des conversions en masse. Il fut provoqué par l'appui que les Kôles trouvèrent dans le missionnaire contre ceux qui les opprimaient.

Situation des Kôles.

Le Kôle, essentiellement agriculteur, est très attaché à son petit lopin de terre ; jadis il était propriétaire des terrains qu'il cultivait et jouissait d'une grande prospérité.

Ce fut même la richesse du pays qui attira du Behar et du Bengale nombre de commerçants hindous auxquels se joignirent les émigrants de toutes sortes amenés par la domination anglaise. Tout le Chota Nagpore en fut couvert, et

S. G. MONSEIGNEUR MEULEMAN
Archevêque de Calcutta

par ruse ou par fraude, ces étrangers eurent vite fait de tromper la bonne foi et l'ignorance des aborigènes, qui sans trop savoir comment perdirent la propriété de leurs terres et passèrent à une espèce de servage.

L'Hindou astucieux et habile pressure le pauvre Kôle, et à coup de procès injustes, il finit par le réduire à la misère. Voici à peu près comment les choses se passent : Le rajah, en tant que *zémindar* (grand propriétaire foncier), perçoit la rente des terres comprises dans son domaine ; elles

forment son revenu, défalcation faite de la somme payable au gouvernement britannique. Les rentes sont perçues par les agents du rajah, les « tahnadars », soit directement des cultivateurs ou du chef du village, soit par intermédiaire, quand le village est affermé.

Or, pour le malheur des indigènes, la plupart des villages sont affermés à des collecteurs de rentes, *mankis*, *thikédars* (*thika*, bail; *dar*, locataire) qui, individuellement ou bien constitués en sociétés, achètent les villages en payant une somme hors de proportion avec leur rapport réel; ils reçoivent en retour le droit de toucher les rentes et de cultiver les terres réservées aux *zémindars*. Pour tirer profit de ce marché il faudra pressurer l'indigène. Par fraude ou violence, on lui fera payer le double ou le triple de l'impôt légal : il suffit pour cela de ne pas délivrer de reçu ; on le soumettra à des corvées arbitraires et même, sous un prétexte quelconque, on le dépossédera de ses terres.

Mais pourquoi l'indigène ne résiste-t-il pas à ces procédés ?

Il n'y a qu'un moyen de résistance : aller en justice. Or, pour les villageois laissés à eux-mêmes, le procès c'est la ruine, souvent même la prison.

Intervention des missionnaires

Le Père Lievens le premier, et après lui les autres missionnaires prirent en main la cause des opprimés et, devant la justice anglaise, toujours admirablement impartiale, ils les aidèrent à triompher.

De plus, lorsque, en 1897 et en 1900, de terribles famines sévirent aux Indes, les missionnaires purent donner du riz aux malheureux qui mouraient de faim ; car, les bienfaiteurs de Belgique envoyèrent leur or là-bas sans compter.

Le Kôle, bon et sensible au bienfait, trouvant dans le missionnaire un protecteur et un sauveur, commença par aimer le prêtre et l'amour du prêtre l'achemina peu à peu à l'amour de la religion. Aussi, depuis vingt ans, l'histoire de la mission n'est qu'une série de bulletins de victoire.

* * *

Quand, en 1884, Mgr Goethals venait visiter les missionnaires du Chota Nagpore et demandait : « Père, où sont

vos chrétiens ? » on lui indiquait une famille ici, deux familles là-bas. Quelle différence quand, en 1899, le prélat fit sa dernière visite pastorale et combien son âme dut tressaillir d'une sainte joie à la vue du bien réalisé.

Dernière visite de Mgr Goethals.

Parti de Ranchi le 8 février, Monseigneur visite Khunti, Torpa, et le 13 se rend à Noatolli. Enfants de l'école et chrétiens en groupes nombreux étaient venus à la rencontre de l'archevêque ; ils l'attendaient au bord de la Koel. Le char de Monseigneur arrive; sur un signe du missionnaire, une centaine de Kôles descendent dans la rivière, poussent le char sur le sable amoncelé et l'amènent

RÉCEPTION DE MONSEIGNEUR MEULEMAN

triomphalement à l'autre bord, où le pasteur bénit ses enfants prosternés à ses pieds.

La foule se relève, crie, saute ; on brandit des drapeaux, les tambours battent, c'est un enthousiasme indescriptible. Le soir, illuminations et danses guerrières exécutées par les jeunes gens au son des tambours.

Les jours suivants, à Panari et au Kansir, même réception enthousiaste. Restait une étape à faire, celle de Katkahi, poste principal du Barway.

« Vraiment, écrit le R. P. Banckaert qui accompagnait, j'ai trop l'expérience de l'Inde pour me laisser séduire par un enthousiasme irréfléchi, mais je puis dire que ce que nous avons constaté dans le Barway surpasse tout ce que nous aurions pu espérer.

» Notre cortège se grossissait à l'approche de chaque village ; à tout instant le char se trouvait arrêté, car les nouveaux venus se prosternaient au milieu du chemin pour recevoir la bénédiction épiscopale. Et tout ce monde était bien décidé à passer la nuit sous les arbres autour de la station de Katkahi. Des marmots étaient perchés sur les hanches de leur maman ou sur les épaules de leur père. Les hommes portaient sur la tête et les femmes sur le dos toute la batterie de cuisine, deux pots de cuivre, du riz pour le repas du soir et du lendemain, et des couvertures pour la nuit.

» On nous attendait à une lieue de Katkahi ; nous ne vîmes d'abord qu'une sorte de vaste nappe blanche, mais bientôt nous distingâmes les drapeaux, c'était une population entière qui nous faisait accueil au roulement des tambours. Il y avait là au moins de 6 à 7,000 personnes. Quand Monseigneur les bénit, j'étais si ému à ce grandiose spectacle que je n'aurais su proférer une parole, les larmes me montaient aux yeux.

» Mon Dieu ! pensais-je, voilà votre œuvre. Et ce sont nos dévoués missionnaires que vous avez choisis pour l'accomplir, ce sont nos bienfaiteurs de Belgique qui nous ont fourni les moyens de réaliser cette régénération chrétienne. »

* * *

Quand le nouveau titulaire de l'archevêché de Calcutta, Mgr Brice Meuleman, vint à son tour visiter ses enfants du Chota Nagpore en 1903, il fut reçu comme un roi. Partout 800 à 1,000 catholiques lui faisaient escorte. Les chrétiens de Bissi l'accompagnèrent jusqu'à mi-route de Chiseya, ceux de Chiseya le menèrent à leur village et lui Mgr Meuleman.

firent ensuite escorte jusqu'à mi-chemin de Natawel et ceux de Natawel vinrent le trouver là pour le conduire à leur village, puis jusqu'aux limites du district.

Le Frère De Loose, qui accompagnait l'archevêque dans cette marche triomphale à travers ces ferventes chrétientés, nous dit qu'il en gardera toute sa vie un impérissable souvenir. « C'était vraiment, dit-il, un père reçu par ses enfants. »

CHAPITRE IV

RANCHI. — LE BARWAY, TERRE DES CONVERTIS

Ranchi est la capitale du Chota Nagpore. C'est la résidence du Supérieur de la mission. Cette ville est située au croisement des cinq grandes routes principales qui sillonnent la contrée. De récentes dispositions administratives vont accroître encore son importance.

En 1886, Ranchi avait 200 ou 300 catholiques et pour école un misérable réduit. Aujourd'hui 2,300 fidèles sont là attestant les progrès réalisés; c'est toute une agglomération catholique : maison des Pères où les jeunes prêtres viennent achever leur formation religieuse et se préparent à l'apostolat par l'étude des langues ; couvent des Sœurs Ursulines et des Sœurs de Sainte-Anne; école centrale de garçons avec section industrielle, écoles paroissiales des garçons et des filles.

C'est à Ranchi aussi qu'est établie l'école où l'on donne aux catéchistes la formation nécessaire pour leur importante fonction. Ils y apprennent bien la religion, ont des exercices de pédagogie, et surtout des cours que l'on nomme « classes de documents » : c'est l'étude des droits et des devoirs respectifs des serfs et des zémindars, de divers points pratiques relatifs à la rente, aux arrérages, aux contrats, aux baux à ferme. Ils s'y familiarisent aussi avec la langue *urdu* et l'écriture *kaïthi*, écriture et langue spéciales employées dans la rédaction des pièces officielles. Cette connaissance est devenue indispensable aux missionnaires et à leurs aides qui, chaque jour, sont appelés à exa-

miner les affaires de leurs ouailles, à lire et à rédiger pour eux des actes et des contrats.

Ce n'est pas tout : les missionnaires ont ouvert une école apostolique. Pourquoi dans cette race si généreuse de Kôles qui a fourni déjà de bons maîtres d'école et de zélés catéchistes, Dieu ne trouverait-il pas aussi des hommes dignes d'être ses prêtres? L'arbre vient d'être planté ; attendons qu'il porte ses fruits (1).

Le couronnement de l'œuvre s'imposait, c'était en prévision de l'avenir qui s'annonce si prospère, la construction d'une vaste église, où, grâce à la présence d'une communauté de prêtres assez nombreux, la splendeur du culte rehausserait l'éclat des grands jours de fête. Il y a beau temps d'ailleurs que la chapelle de l'école ne suffit plus aux fidèles de Ranchi. Les missionnaires, confiants en la divine Providence, ont déjà dressé les plans d'une grande église romane, qui sera dédiée à l'Immaculée Conception.

LE PÈRE SCHAERLAEKEN ET L'ÉCOLE APOSTOLIQUE

« Les murs sortent de terre, — écrit le Père Joseph Fallon, le 16 avril 1906 — mais les ressources font défaut. » Cette église doit pouvoir soutenir la comparaison avec les temples protestants, hindous et musulmans qui existent à Ranchi.

Le cadre de cette modeste étude ne nous permet pas de parler en détail de chaque station du Chota Nagpore, où

(1) Pour prouver l'excellence de cette école, ajoutons que Mgr Meuleman vient d'y envoyer, de Calcutta même, quelques Eurasiens. Ces jeunes gens sont l'espoir du clergé indigène du reste de la mission.

MOSQUÉE A RANCHI

d'ailleurs les œuvres et les procédés d'évangélisation sont à peu près similaires. Le tableau des recensements montre que de toutes parts le succès couronne les efforts. Partout, hélas! les prêtres sont en trop petit nombre, et l'on se demande comment deux ou trois missionnaires peuvent suffire à ces chrétientés de 4,000, 7,000 et parfois 10,000 catholiques éparpillés sur un vaste territoire. Et de fait ils ne suffisent pas; dans leurs lettres revient toujours la même plainte :

— « Que ne sommes-nous plus nombreux ici; nous sommes débordés! (1). »

— « Plusieurs gros villages m'ont envoyé des députations; ils me demandent de devenir catholiques : impossible de les recevoir pour le moment (2). »

— « Que n'avons-nous ici une vingtaine de prêtres de plus! Ils n'auraient guère le temps de s'ennuyer, je vous l'assure! (3) »

Cependant, la Providence bénit visiblement les travaux des apôtres.

Partout c'est une efflorescence de vie chrétienne. Ne citons qu'une province, celle que l'on peut appeler la terre des convertis : le Barway, desservi par les trois prêtres du poste de Katkahi.

Fier de ses 15,000 baptisés et de ses 1,500 catéchumènes, il compte plus de chrétiens que la grande ville de Calcutta!

« J'ai traversé le Barway la seconde semaine après Pâques, écrit le Père Grosjean, supérieur de la Mission du Chota Nagpore. Je suivais la route de toute la vitesse de mon vélo.

» A droite et à gauche du chemin passaient, çà et là, des troupeaux, gardés par une armée de gamins. Dès qu'on m'apercevait, la masse des gamins s'ébranlait, accourait, se rangeait au bord de la route en disant : *Jesu ki barai* « Loué soit Jésus-Christ. » Une partie des mamans, occupées à recueillir les fleurs des mahuas, accouraient à leur tour et s'agenouillaient en disant : « *Jesu ki barai.* »

(1) P. De Gryse.
(2) P. Stoffels, Rengarih, avril 1905.
(3) P. Cyrille Vandendriessche, Ranchi, 30 octobre 1905.

» Plusieurs fois je fis halte à l'entrée d'un village; en quelques minutes, toute la population était rassemblée autour de moi. Il est arrivé quelquefois qu'un Anglais protestant traversait le Barway en palanquin. Les porteurs étaient catholiques. Voici que leur curé arrive à cheval ou en vélo, et les porteurs voulant avoir une bénédiction, déposent doucement à terre le palanquin et le voyageur ébahi, puis s'agenouillent en disant : « *Jesu ki barai.* »

» Du reste, entre Katkahi et Mahuadand, 29 kilomètres plus haut, dans la région sauvage du Chéchari où vivent 8,000 chrétiens, le spectacle n'est pas moins impressionnant. Pendant la semaine, au bord de la route, les champs fourmillent de travailleurs; le dimanche, pas un homme à voir, partout la solitude. De temps à autre, le voyageur entend le son éloigné du gong appelant le peuple à la prière et au catéchisme, qui remplacent la messe dans les villages trop éloignés de l'église. »

CHAPITRE V

LE BIRU : TERRE DES CONVERSIONS

Statistiques. — Défections et retours. — Influence luthérienne.

Statistiques.

La terre des conversions! Titre consolant, qui convient bien à cette région du Biru qui se tourne vers l'Évangile et donne de si belles promesses au missionnaire.

Le Biru comprend trois postes : Kurdeg, Rengarih et Samtolli.

Or, d'après les statistiques de 1905 :

Kurdeg	compte	1,552	chrétiens baptisés	et	7,090	catéchumènes.
Rengarih	»	976	»	»	9,610	»
Samtolli	»	661	»	»	8,049	»

Ainsi donc, au total, 3,000 baptisés et 25,000 catéchumènes.

En un an, dans le poste de Samtolli, le nombre des

catéchumènes a plus que doublé : 3,500 en août 1904, ils montaient à 8,049 l'année suivante.

Pour soutenir et former ce peuple de néophytes, croyez-vous qu'on dispose de nombreux missionnaires? Ils sont six à se partager la lourde tâche.

L'un d'eux, le Père De Gryse, écrivait de Kurdeg le 26 mai 1905 : « L'école continue à marcher splendidement, et plus de trois cents jeunes gens sont arrivés. Facilement nous aurions de 250 à 300 filles, si nous avions ici trois Sœurs européennes et trois Sœurs indigènes. A tout prix je veux y parvenir. J'ai parlé de mes projets à Monseigneur qui les a chaudement approuvés. « Mais, a-t-il ajouté, je » ne puis pas vous aider; je n'ai pas les ressources. » Cette œuvre demanderait 20,000 francs. Grâce à elle, les filles de l'ouest du Biru, de la moitié du Gangpur et, plus tard, du Jashpur, viendront s'instruire à Kurdeg. Je ne désespère pas. Il faut au missionnaire une confiance sans bornes. *Deus providebit.*

» J'ai demandé une entrevue au rajah de l'État de Jashpur et il a agréé. Je partirai donc en ambassade, dimanche 2 avril, pour arriver à la cour du rajah le 4 avril. S'il n'est pas trop hostile, j'entreprendrai immédiatement le Jashpur. Il y a là 48,000 Ouraons encore païens et qui désirent se convertir. »

Un autre missionnaire, le Père Van Robays (1), qui occupe le point important de Samtolli, nous renseigne bien

---

(1) « Le Père Édouard Van Robays, écrit un de ses anciens élèves, est né à Eeghem (Flandre Occidentale). Il était entré dans le clergé séculier. Il professa pendant plusieurs années au Collège Saint-Louis de Bruges. Son influence sur les élèves était grande ; ses anciens collègues ont gardé de lui le souvenir d'un vaillant prêtre ayant cette humeur gaie qui convient si bien au tempérament du vrai missionnaire. Sa fermeté d'âme, servie par une complexion robuste, s'alliait à une grande bonté. Quand il déclara qu'il entrait dans la Compagnie pour suivre un appel déjà ancien qui l'attirait aux missions, personne ne fut surpris de cette généreuse résolution qui cadrait si bien avec son caractère. Deux ans après son entrée au noviciat, en novembre 1894, il s'embarquait pour les Indes, promettant d'être un jour un digne émule du regretté Père Lievens. »

Il tient ses promesses.

LE DINER A L'ECOLE

sur la situation pleine d'avenir des missions catholiques au Biru. Si des difficultés et des peines assaillent les apôtres, des espérances et des joies les dédommagent avec usure. Nous transcrivons presque en entier cette lettre qui date de 1904. Depuis lors, d'immenses progrès ont été réalisés.

Défections et retours.

« C'est dans le district de Samtolli que nos Pères, et principalement le regretté Père Lievens, ont fait leurs premières conversions au Biru. On serait donc naturellement porté à croire que c'est ici qu'on trouvera le plus grand nombre de chrétiens. Tel serait le cas si on avait pu, comme on l'espérait, ouvrir cette station aussitôt après l'arrivée des premiers missionnaires; mais on n'avait alors ni les hommes ni les moyens nécessaires. Par contre, les luthériens avaient déjà une station établie ici; ils avaient ainsi sur nous un immense avantage dont ils n'ont pas négligé de tirer profit.

» Le missionnaire catholique, chargé de ce district, en était éloigné de plus de 10 lieues. Comme il avait à prendre soin des chrétiens qui se trouvaient autour de lui, il ne pouvait visiter ceux du Biru qu'une fois par an. Ce qui était à prévoir est arrivé. Un grand nombre de catéchumènes se voyant en quelque sorte abandonnés et ne possédant qu'une instruction insuffisante, sont devenus une proie facile à l'hérésie. Quelques-uns ont vaillamment résisté jusqu'au bout sans jamais chanceler; les chrétiens de Samtolli sont de ce nombre. D'autres ont tenu bon pendant des années; mais, las d'attendre et tous les jours en butte aux vexations des zémindars oppresseurs, ils ont cherché autour d'eux l'assistance que nous ne pouvions pas leur donner efficacement de si loin. Maintenant la honte d'avoir abandonné l'Église ainsi que les obligations parfois très onéreuses qu'ils ont contractées vis-à-vis des protestants, les empêchent de revenir à nous. Pour la même raison, le beau mouvement de conversions, que nos premiers missionnaires avaient su créer, a servi à fournir des adeptes aux luthériens qui étaient sur place pour recevoir les adhésions. Les gens, encore incapables de distinguer entre christianisme et christianisme, se sont laissés enrôler. Le plus grand nombre voit maintenant

qu'on les a trompés et que leurs espérances ont été frustrées. Beaucoup nous sont revenus ces deux dernières années. Quant à ceux qui ne nous connaissent pas encore, ils se disent que si le christianisme n'a que cela à leur offrir, autant vaut l'abandonner. Quelques-uns restent chrétiens de nom pour des raisons d'argent ; d'autres retournent au paganisme ou deviennent indifférents. Ce ne sera qu'après nous avoir vus à l'œuvre pendant quelques années ou quand ils seront dans une situation particulièrement difficile, qu'ils songeront à se convertir.

Influence luthérienne.

» Bien des fois, j'ai entendu faire la remarque, que les luthériens ont, bien plus que les anglicans, le secret de dominer et de tourner à leur gré les esprits de leurs adhérents, de sorte qu'un luthérien converti ne sera jamais ou presque jamais un bon catholique. L'expérience m'a appris la justesse de cette remarque. Les luthériens savent, en effet, inculquer à leurs convertis quelque chose de cet esprit d'orgueil, d'opposition et d'obstination qui distinguait leur fondateur.

» Les conversions du luthéranisme au catholicisme sont plus difficiles, moins stables et au fond généralement moins sincères. Or, quand nos missionnaires commencèrent à évangéliser ce district, un grand nombre d'indigènes et généralement les meilleurs étaient déjà luthériens, et les ministres de l'hérésie avaient eu le champ libre pour assujettir et profondément « luthéraniser » les esprits.

PETITS SAUVAGES

» Cet empire que les luthériens exercent sur l'esprit de leurs adhérents est d'ailleurs favorisé par l'organisation même de leur administration. Sitôt qu'un village a embrassé leur doctrine, ils y établissent un maître d'école, et si le village est de quelque importance, à côté du maître, il y aura un catéchiste proprement dit. Là où nous employons un homme, ils en emploient deux, trois et même quatre.

» Ils peuvent ainsi caser nombre de] leurs anciens élèves, trop instruits pour conduire la charrue. Cependant cette tactique a un autre résultat non moins important. En effet, au bout de peu de temps, si le maître d'école a quelque savoir-faire, il prendra de l'ascendant, il sera le chef et souvent le dominateur du village. Il instruit les enfants qui, dès leur jeune âge, apprennent à le respecter ou du moins à le craindre. Si, à côté du maître d'école, il y a un catéchiste, les deux sauront certainement faire marcher cette bande de timides indigènes. Ils monteront la garde jour et nuit, et les pauvres villageois trouveront à peine l'occasion de se concerter pour venir à nous. Tout au plus, l'un ou l'autre pourra s'échapper pour aller furtivement voir le missionnaire catholique, qui les délivrera de leur servitude. L'an dernier, quand leurs chrétiens semblaient vouloir se lever en masse pour venir chez nous, une centaine de catéchistes du Chota Nagpore reçurent l'ordre d'aller au Biru, afin d'arrêter le mouvement par persuasion et intimidation. Il est possible qu'ils

PRÉPARATION D'UN CHAMP DE RIZ

aient partiellement et momentanément réussi. Je connais nombre de villages où le luthéranisme ne tient debout que grâce à ce système d'oppression.

» Il a perdu la confiance des gens, et la crainte est un faible lien qui tôt ou tard se brisera. Il faut l'avouer cependant, quelques villages sont sincèrement attachés à leur catéchiste, mais ils sont l'exception.

» Ce système de multiplier le nombre des maîtres d'école et des catéchistes est certes très onéreux pour la mission et nous n'avons guère les moyens de l'appliquer nous-mêmes. Il a d'ailleurs des défauts manifestes. Les catéchistes trop souvent abusent de leur autorité et traitent les chrétiens comme des parias. Ils leur extorquent des corvées, de l'argent et des terres, en un mot, tout ce qu'il leur faut pour satisfaire leur avarice et leur ambition.

» Un peuple encore simple et timide obéit naturellement à quiconque montre de la force et de l'audace ; mais évidemment cela ne pourra durer longtemps. Ensuite les catéchistes, sachant qu'eux seuls retiennent les chrétiens, prennent naturellement des airs d'indépendance vis-à-vis des ministres luthériens; leur autorité est bien plus grande que celle de ces messieurs. Chaque village forme en quelque sorte une chrétienté séparée, sinon différente, dont le chef véritable est le catéchiste.

» Dans le Biru on ne connaît encore que la révolte des chrétiens; en d'autres parties du Chota Nagpore on a eu bien souvent la révolte des catéchistes. Ceux-ci voyant que les chrétiens les suivaient, et s'étant d'ailleurs procuré des terres suffisantes pour vivre à l'aise, se sont rendus absolument indépendants. Je ne serais pas étonné si l'on en venait là dans quelques endroits du Biru. Jusqu'ici cependant, au moins la moitié des catéchistes luthériens dont les chrétiens se convertissent à nous, demandent du travail dans notre mission. La foi n'est pas précisément très grande chez les gens de cette classe.

» Voilà donc les difficultés qui s'opposent pour le moment à la conversion des indigènes du district de Samtolli. A mon avis, c'est une question de temps et de prières. L'église luthérienne s'effondre ; les adhérents en sont fatigués et dégoûtés : ou bien ce pays retournera au paganisme, ce qui est peu probable, ou bien il deviendra catholique.

» Oui, il sera catholique, et cela dans peu de temps, si nos chers bienfaiteurs d'Europe nous procurent les ressources nécessaires, et si nos amis, par leurs ferventes prières, demandent au bon Dieu la grâce qui seule convertit les cœurs. »

CHAPITRE VI

LES RELIGIEUSES AU CHOTA NAGPORE

Les Ursulines de Thildonck. — Les Sœurs de Sainte-Anne.

Depuis quelques années, des Sœurs Lorettines Irlandaises travaillaient au Chota Nagpore. Quand, laissant un ineffaçable souvenir de leur dévouement, elles quittèrent leur résidence de Ranchi pour aller à Morapaï, dans les XXIV Pergannahs, elles furent remplacées par les Sœurs Ursulines de Thildonck (1). Les Ursulines

A peine arrivées, en janvier 1903, les religieuses belges se mirent à l'œuvre et prirent la direction de la vaste école des filles à Ranchi.

Il est aisé de comprendre combien pareil apostolat est nécessaire. Sans religieuses, l'éducation des filles indigènes devient presque impossible; sous leur direction maternelle, au contraire, ces enfants élevées dans la pratique de la vertu, seront plus tard d'excellentes mères chrétiennes, régénérant la population par la transformation des familles. Aussi, les missionnaires désirent-ils voir les résidences des Sœurs se multiplier; aux maisons de Ranchi et de Khunti s'ajoutera bientôt celle de Tongo, et l'emplacement d'un quatrième couvent est déjà décidé.

---

(1) Les Ursulines de Thildonck-lez-Louvain forment une des branches les plus florissantes de la grande famille religieuse fondée par sainte Angèle de Mérici. C'est un prêtre éminent, le Révérend M. Lambertz, curé de Thildonck de 1815 à 1866, qui en 1818, jeta les fondements de la nouvelle congrégation; il adopta en 1831 la règle des Ursulines de Bordeaux, et bientôt son œuvre prit une extension prodigieuse ; quand il mourut en odeur de sainteté en 1869, il avait fondé quarante maisons.

Dieu se plaît à combler cette mission de ses divines faveurs. Il y a vingt-cinq ans à peine tout était païen, et voici que parmi ces âmes fraîchement régénérées, parmi les pauvres femmes kôles, Il a voulu se choisir des vierges qui lui fussent spécialement consacrées.

Les Sœurs de Sainte-Anne.

Le 6 février 1899, dans la chapelle des Sœurs à Ranchi, un spectacle sans précédent au Chota Nagpore s'offrait aux regards des chrétiens. Au pied de l'autel, quatre jeunes filles indigènes, en robe blanche de fiancée et la couronne de lis au front, s'inclinaient devant l'archevêque pour recevoir l'habit religieux. C'étaient les prémices de

COUVENT DES URSULINES A KHUNTI

la congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, le joyau de la mission du Chota Nagpore.

« Cette congrégation, écrit le Père Coppens, fut fondée par Mgr Goethals et ne compte encore qu'un nombre restreint de membres, vingt-trois religieuses. Destinée à devenir une congrégation indépendante, elle est provisoirement sous la direction des Sœurs Ursulines de

Ranchi et des Sœurs Lorettines de Morapaï (1). Leurs constitutions viennent d'être définitivement rédigées par Mgr Meuleman et sont entrées en vigueur le 1er janvier 1904. D'après ces constitutions, les Sœurs de Sainte-Anne auront des maisons et des écoles dans le district et de ces maisons elles pourront chaque année, pendant deux ou trois mois, aller instruire les filles dans les stations où il n'y a pas d'école permanente.

» L'an passé, elles sont venues pour la première fois à Noatolli et y ont obtenu le plus grand succès. Elles sont revenues cette année-ci et nous ont encore donné la plus entière satisfaction. Les grandes filles et les femmes mariées étaient à Noatolli depuis le 8 décembre; les Sœurs sont arrivées au commencement de janvier, et n'ont eu qu'à compléter leur instruction. En même temps que les Sœurs, arrivèrent à l'école les petites filles, sur lesquelles se concentra toute l'activité des religieuses.

» Il y en a eu en tout une centaine, divisées en trois classes, deux d'Ouraonnes et de Kharrias, et une de Mundas; très peu se sont enfuies; chose remarquable pour de jeunes sauvages.

» Elles ont montré dès les premiers jours, pour leurs petites maîtresses, une grande docilité et une véritable affection; le fait que les Sœurs sont de leur race, de leur couleur et de leur caste, et vivent de leur vie, y est peut-être pour quelque chose. Les Sœurs marchent pieds nus, prennent leur repas comme les natifs et couchent à terre sur des nattes.

» Voici leur costume d'après leurs règles :

1° Le *sarée,* pièce d'étoffe légère, bleu foncé, de 7 à 8 mètres de long, avec deux lignes blanches aux bords;

2° Le *kedi-bund*, ou ceinture, corde blanche d'environ 3 mètres, avec cinq nœuds (cordon du tiers-ordre);

3° Le *mastk-bundhni*, pièce de coton blanc qui couvre le front;

4° Rosaire à gros grains noirs;

5° Médaille de sainte Anne;

6° Anneau d'argent.

---

(1) Les religieuses de Sainte-Anne de race bengalie, ont suivi les Sœurs Lorettines à Morapaï.

» Dès l'arrivée des Sœurs, l'ordre le plus parfait et la plus exquise propreté régnaient dans l'école et aux environs; les petites Sœurs ne se contentent pas d'instruire les fillettes, elles vont avec elles en promenade et prennent une part active à leurs travaux manuels et à leurs jeux.

» Comme elles n'ont que peu de semaines à rester ici, elles n'enseignent pas toutes les matières qui forment le programme dans une école régulière; elles se contentent du catéchisme, de l'histoire sainte, du chant, de la couture, du lavage et de quelques autres travaux

CHASSEUR DE BUNDELKUND

manuels. Aidées de quelques enfants, elles prennent également soin de l'église et de la propreté de l'ornementation des autels. Parfois, pour rompre la monotonie, il y a une excursion extraordinaire, un petit régal pour les enfants ou une danse du pays au clair de lune.

» Bref, les Sœurs ont l'art de faire aimer l'école aux enfants ; la plus franche gaîté y règne, en même temps la piété s'implante solidement dans ces jeunes âmes.

SŒURS INDIGÈNES

» Dans huit jours les Sœurs vont nous quitter ; j'espère qu'elles nous reviendront l'an prochain ; quelques filles ont demandé de les suivre et de rester à l'école de Ranchi ; une des plus grandes veut même devenir Sœur ; les autres retourneront dans leurs villages et contribueront par leur exemple à augmenter l'esprit chrétien dans leurs familles et parmi leurs compagnes. »

Cette éclosion de la vie religieuse dans une contrée à peine convertie est un magnifique témoignage en faveur du niveau moral des races indigènes.

Dieu ménage d'ailleurs aux missionnaires qui travaillent là-bas la consolation la plus douce au cœur de tout vrai apôtre : celle de voir qu'ils ne dépensent pas en vain leurs sueurs et leurs vies.

« Bien souvent, écrit le Père Vandendriessche, en voyant comment nous progressons, je me dis que le Chota Nagpore tout entier deviendra catholique. C'est du haut du ciel que nous verrons cela, nous autres ; mais nous le verrons, je n'en doute pas ! »

LE PÈRE LIEVENS, S. J.

LE PÈRE LIEVENS

Apôtre du Chota Nagpore (1856-1893)

Nous avons fait connaître la mission du Bengale Occidental. Dans cette courte notice, montrons le missionnaire à l'œuvre (1).

C'est le tableau d'une dec es existences sacrifiées, l'héroïsme de ces jours passés au service des pauvres sauvages, par amour pour le Maître, qui les aima le premier, et, pour eux, comme pour nous, versa son sang au calvaire. C'est la vie humble, ignorée, la vie martyre d'un prêtre, né dans un petit village des Flandres, de cette forte race de laboureurs que les fadeurs des villes n'ont pas encore amollie et souillée, dont le rêve fut de vivre et de mourir pour ses frères, et qui s'en alla, sachant bien qu'il allait à la mort, se donner à eux sous l'impitoyable ciel de l'Inde. Il est revenu mourir ici souriant sans un regret, heureux de s'être donné et heureux de mourir.

Les heures sont douces et vivifiantes que l'on passe en commerce avec ces fières âmes. Si petit que l'on se trouve devant elles, — et combien petits, car, en vérité, que nos vies sont insignifiantes à côté de leurs vies ! — on se sent, à leur contact, comme agrandi et rapproché des hauteurs où elles habitent. Le cœur, réchauffé par leur cœur, se détache de toutes les mesquines préoccupations d'ici-bas

(1) Nous empruntons les pages qui suivent à la biographie que le Père Van Tricht, le conférencier si connu et si regretté en Belgique, a consacré à la mémoire du Père Lievens. — Namur ; Aug. Godenne, éditeur, grand in-8°, illustré, pp. x-280.

et rêve du moins de grandes œuvres, de grands dévouements et de grands sacrifices.

Et il est bon de rêver ainsi...

En nos temps de petits calculs et de petits caractères, quand tout est mesuré à l'aune étriquée de l'argent gagné et du revenu mis en poche, ces dédaigneux de tout, allant au devoir et à l'honneur, sans souci des biens d'ici-bas, sans souci même de leur sang et de leur vie, dépassent de si haut nos générations bourgeoises, qu'à les voir on dirait une évocation de ces vieux temps chevalcresques, où l'Europe enfantait les Roland et les Charlemagne.

Et cette vision est grande; elle est inattendue, hélas! par nos temps égoïstes; et elle est bonne à voir, parce qu'elle soulève l'âme par-dessus les régions basses où d'ordinaire on la laisse ramper.

* * *

Enfance.

Sur la voie ferrée qui joint Ypres et Roulers, à distance à peu près égale de ces deux villes, s'élève la belle tour gothique de l'église de Moorslede. Là fut baptisé le Père Constantin Lievens, l'apôtre du Chota Nagpore.

Il naquit le 11 avril 1856 dans une de ces petites métairies ombragées de grands arbres, bordées d'aubépines, qui font dans les champs blonds comme des îlots de verdure.

Il apparaissait le septième d'une lignée qui devait monter à onze.

Dans un agenda où, l'année de sa mort, il écrivit de sa main tremblante et amaigrie quelques notes éparses, on trouve avec les noms de son père et de sa mère, ceux de ses trois oncles, de ses trois tantes, de ses quatre frères et de leurs épouses, de ses six sœurs et de leurs maris, et enfin de ses quarante et un neveux et nièces. Je note ces détails pour montrer, dès ce premier pas, un des caractères du Père Lievens : son intense amour de sa famille. Au séminaire, au noviciat, aux Indes, nous retrouvons toujours cet intérêt, cette sollicitude qui s'attache aux moindres détails de l'existence des êtres aimés.

Il est aisé de se figurer ce que fut l'enfance de Constantin. On sait quelle est la vie des enfants dans ces petites fermes des Flandres, riantes, proprettes, aux murs

crépis de chaux blanche, humbles gardiennes des traditions, où vivent et labourent les fils, comme ont vécu et labouré les pères.

Quand l'âge fut venu d'aller à l'école, Constantin y suivit ses aînés. En classe, son attention, sa docilité, ses progrès surtout étaient merveilleux; une bonne Sœur de Saint-Vincent, qui lui faisait la classe, disait volontiers de lui : « Laissez aller ce petit Constantin, il fera un bien immense dans le monde; j'ai l'idée qu'il deviendra évêque. » Un évêque de ce petit paysan!... et l'on riait de la Sœur visionnaire!

Une grande souffrance allait—bien tôt, hélas! —lui tremper le cœur. Il avait 11 ans; il venait de faire sa première communion... et Dieu lui enleva sa mère! Il se fit dans le cœur de l'enfant une déchirure qui ne se ferma jamais plus.

La mort de cette mère, au sein d'une si nombreuse famille, faisait un vide immense... Qui pouvait la remplacer?... Chacun prit sa part du fardeau; Constantin fut chargé de mener paître les vaches. Tâche modeste, mais qu'il aimait à rappeler, tant elle lui avait laissé de doux souvenirs! Il en garda un amour naïf, un enthousiasme sincère pour les beautés mystérieuses de la nature.

Un vicaire de Moorslede, remarquant l'intelligence éveillée de ce petit paysan, s'intéressa à lui : « Constant, lui dit-il un jour, si vous deveniez prêtre?... » Le petit pâlit et croisant ses deux mains sur sa poitrine, comme pour serrer son cœur qui bondissait : « Oh! si je pouvais, s'écria-t-il, si je pouvais. » Tout fut bientôt décidé; Johan Lievens, son père, consentit. Un an après, Constant entrait en sixième au petit séminaire de Roulers. **Au Collège**

Son professeur de rhétorique, M. l'abbé Verriest, a dit le souvenir qu'y laissa le jeune étudiant, avec son teint pâlot, ses yeux brillants, sa tête légèrement penchée, avec sa belle intelligence et son cœur d'or, avec ses grands rêves d'apôtre et son travail acharné (1). **Au Petit séminaire.**

Durant ses humanités, il remporte trois fois le premier

(1) Hugo Verriest : *Twintig vlaamsche koppen;* 1e deel, bl. 123-137. (Jules De Meester; Uitgever, Rousselare, 1901.)

prix d'excellence. Il avait poussé assez loin l'étude de l'allemand, de l'anglais et de l'italien pour lire dans leur propre langue Klopstock et Goethe, Shakespeare et Longfellow, le Dante, le Tasse et les *Fioretti* de saint François. En philosophie, il se mit au sanscrit.

Vocation

En rhétorique, s'était soulevée pour Constant la grande question de l'avenir. Pour répondre aux desseins de Dieu sur lui, dans quelle direction devait-il orienter sa vie?

Après sa philosophie, il entra au grand séminaire de Bruges; mais le désir le tourmentait d'une vie plus sacrifiée, de la vie des missions; et, le 23 octobre 1878, il entrait au noviciat de la Compagnie de Jésus à Tronchiennes.

Nous ne nous attarderons pas à montrer le Frère Lievens s'acquittant parfaitement de ses devoirs de novice; nous avons hâte de le montrer sur son vrai champ de bataille.

* * *

Départ pour les Indes

Au commencement du mois d'octobre 1880, il est appelé chez le Père Maître. « Cher frère Lievens, je crois que je vais vous faire une bien grande joie!... » Et lui montrant une lettre du Provincial ouverte sur son pupitre : « Vous êtes envoyé aux Indes. » Le novice ne sut pas répondre; son cœur suffoqua et ses yeux débordèrent: « Oh! je suis si heureux, je suis si heureux. » Après quelques moments d'entretiens et de derniers conseils, le Père Maître le congédia, et, à pas pressés, l'heureux élu courut à la chapelle, dans une effusion d'amour, remercier Dieu. Ce jour-là, on le vit se promener seul, dans les grandes allées du jardin, transporté d'une joie vraiment céleste.

Son départ avait été fixé au 22 octobre. Le Frère Lievens alla passer quelques jours en famille pour faire ses adieux à ses parents et à ses amis. Adieux douloureux!

Il y eut beaucoup de larmes répandues dans la petite ferme... et très tristes furent les soirs autour de l'âtre, où flambaient, pâlisantes, les premières bûches de l'hiver.

L'heure vint; le vieux père embrassa son fils en pleurant et lui fit de ses doigts qui tremblaient une petite croix sur le front. Fort de ces bénédictions paternelles, Lievens

partit. Le 2 décembre, veille de la fête de saint François Xavier, il abordait à Calcutta.

Asansol, village à cinquante lieues de cette cité, fut sa première résidence. Ce séjour était peu enchanteur. Mais le Père Lievens, dans cette monotone et solitaire lande, se trouvait heureux et content. Son application à l'étude émerveillait tous ceux qui le voyaient à la besogne. Le Père Van Impe, recteur du Collège de Calcutta, au retour d'une visite à Asansol, disait avec admiration : « Quel homme que ce jeune Père Lievens !... Il parle le latin comme le français et le flamand, il sait l'anglais et l'allemand à la perfection, le voilà maintenant qui parle couramment le bengali, et, à le voir, on le croirait uniquement occupé de théologie. »

UNE MISSION AU CHOTA-NAGPORE

Le 14 janvier 1883, quatre ans et demi après son entrée dans la Compagnie, il reçut l'ordination sacerdotale des mains de Mgr Goethals, archevêque de Calcutta.

Il eut alors une joyeuse surprise : tout son trousseau de missionnaire lui fut donné par sa famille. Pour acheter le calice, le ciboire, les ornements sacrés, pendant plusieurs années on avait économisé dans la ferme de Moorslede.

Le nouveau prêtre pouvait espérer partir pour les missions de l'intérieur du pays. L'obéissance le retint encore deux années avant de l'abandonner aux élans de son zèle.

***

L'apôtre qui débutait était alors dans tout l'épanouissement de sa jeunesse; il avait 29 ans. D'une constitution de fer, il était taillé pour cette vie de rudes labeurs et de souffrances continuelles, pour les courses à cheval de village en village, à travers les montagnes et les rivières, pour les expéditions aventureuses de plusieurs jours, d'où l'on revient épuisé, pour toutes ces privations qui sont le pain quotidien de la vie du missionnaire, et que souvent notre imagination se plaît à environner de poétiques couleurs.

Au moral, c'était un de ces caractères forts, doués d'une énergie extraordinaire, féconds en ressources, une de ces âmes ardentes, telles qu'Ignace de Loyola les aimait.

Une fois que de pareils hommes n'ont plus devant les yeux qu'un seul but, la gloire de Dieu, ils font des prodiges. Dans chaque héros on trouve une note caractéristique : chez le Père Lievens, c'est l'enthousiasme du sacrifice.

Le jeune missionnaire ne resta que quelques mois à la résidence de Jamgain, à cinq lieues au sud-ouest de Ranchi. Durant ce temps il observe, il prie, il cherche son plan de campagne. Le jour de la fête de saint Ignace, autorisé par ses supérieurs, il quitte Jamgain, et seul, sans autre ressource que quelques misérables roupies de viatique, il part pour Torpa, décidé à y créer une station nouvelle.

Torpa. Pour savoir ce qu'il fit pendant qu'il vécut à Torpa, rien de mieux que de l'entendre parler lui-même. Il écrit à ses parents quelques semaines après son installation, il leur fait part de ses succès, de ses projets, de ses souffrances.

« J'ai déjà cinquante chrétiens, mais pour le reste, rien; ni maison, ni foyer, ni croix, ni église, ni bœuf, ni âne, ni surtout argent. Je compte bâtir le long de ma grand'route, à distance voulue, trois églises, et de droite et de gauche, de petites chapelles dans les bois.

« ... Je voyage généralement pieds nus, c'est plus économique et plus facile; un peu dur seulement, quand le sol est rocailleux. On dort où l'on peut. J'ai passé plusieurs nuits sous un arbre ou dans une étable : tout cela est très naturel ici, où l'on n'a rien de mieux.

« ... Il y a un mois j'ai été surpris dans le bois par un orage qui dura plus de quatre heures; j'étais à plus d'une

RIVIÈRE GONFLÉE PAR LES PLUIES

lieue de ma maison ; je me réfugiai sous un arbre, la nuit tombait très noire, je ne voyais pas à un pas devant moi. Je finis par marcher à tout hasard, et saint Joseph me ramena chez moi vers minuit ; sans lui j'y passais.

« ... Samedi 22 août, j'ai entrepris une excursion où j'ai dû traverser à pied sept rivières, il tombait une pluie continuelle ; trempé jusqu'aux os et fatigué par une marche de vingt lieues, j'étais heureux de pouvoir offrir ces souffrances à Notre-Seigneur. »

Que de faits semblables il nous faudrait citer, si le cadre de cette biographie le permettait.

Dès la première heure, le vaillant missionnaire a senti le poids du travail qui va écraser ses épaules ; mais la besogne ne l'épouvante pas ; elle l'anime. « Mon plus grand désir, écrit-il, est de bien travailler et de mourir pour mon Seigneur. Parfois, j'ai la sensation que la besogne est trop forte et que je n'y résisterai pas longtemps; mais pour sauver des âmes et les conduire au Ciel, ne se jetterait-on pas dans le feu? »

CABANES AU CHOTA NAGPORE

Alors, déjà, devant la fougue et l'ardeur avec lesquelles il dépensait ses forces sans mesurer, sans calculer, les jetant aux âmes comme une monnaie de vil prix, les prudents et les sages lui dirent : « Père, de ce train-là, vous ne vivrez guère aux Indes. Ménagez-vous. Il faut faire feu qui dure!... Vous manquez de prudence. » Il répondait : « Je ne tiens pas à vivre, mais à faire beaucoup de bien; plus je travaillerai vite, plus tôt les âmes seront sauvées!... Et quant au feu, il faut faire feu qui brûle! »

A plusieurs reprises, dans ses lettres, on sent qu'il en veut à cette prudence, si souvent jetée en douche froide sur les plus saints enthousiasmes.

Peu de temps avant sa mort, sur une des cartes où il notait ses pensées et qu'il plaçait devant ses yeux pour les avoir toujours présentes, il écrivait ce mot satirique : « La prudence est la mère de la paresse. »

« Mais Père, lui disait-on, en vous soignant davantage vous auriez pu travailler plus longtemps. — Sans doute, mais il m'est évident que je n'aurais pas fait autant de besogne; une préoccupation si constante de soi-même et de sa santé coupe net les ailes à l'élan et à l'enthousiasme. Et puis, quand le bon Dieu vous montre des âmes, on aurait vraiment bonne grâce à Lui répondre : Seigneur, je voudrais bien, mais si j'y vais, je prendrai un rhume! Lui, qui est mort pour elles. »

Le P. Vandaele — Le P. Frencken

*
* *

L'agent de la police anglaise à Torpa, le Thanadar, lui offrit, à titre gracieux, l'usage d'un grand hangar vide dont il ne se servait pas. Le Père Lievens accepta et s'y établit; cet homme lui donna même un lit, un pauvre grand lit sans autre garniture qu'un vieux matelas de paille. Le Père divisa ce hangar en trois parties : la première, la plus grande, devint une classe pour les petits enfants; la seconde, une chapelle; la troisième, la plus petite et la plus dénuée, lui servit à la fois de cuisine, de cabinet de travail et de chambre à coucher.

Un jour un de ses frères, chargé d'une station voisine, vint le voir. Il y avait pour les deux une chaise, un couteau et une fourchette; le Père Lievens mangea à l'indienne, avec les doigts. Dans le coin le visiteur avise le lit : « Quoi, Père, pas même une paillasse? — Voilà ce qui

vous trompe, j'en ai une que m'a donnée le brave policier d'ici. — Et où est-elle alors ? — Je l'ai prêtée à une pauvre mourante que j'ai baptisée hier et qui en avait beaucoup plus besoin que moi. »

Que lui importait ! Il était heureux, la petite chrétienté s'agrandissait tous les jours ; en juin 1886, le Supérieur général de la Mission du Bengale visitait la pauvre station de Torpa et y trouvait le Père au milieu de neuf cents chrétiens rassemblés autour de lui. « Il en était adoré, écrivait-il en jetant un grand cri d'espérance. »

Le Protecteur des Kôles.

Mais le Thanadar de Torpa fit au Père Lievens une aumône plus haute et vraiment inappréciable. Il l'initia aux lois et aux coutumes locales qui, restées en vigueur, constituent le fond et la base de toute la jurisprudence anglaise en ces contrées. Or, ces lois forment un fouillis vraiment inextricable pour un Européen qui n'y serait pas conduit par un guide expérimenté. Même, sans l'exceptionnelle ouverture d'esprit du Père, et sans un don d'assimilation, qui manifestement lui vint d'en haut, c'eût été peine perdue. Et cependant, en moins d'un an, le Père Lievens était si bien au courant des choses et si rompu à tous les secrets des procédures, qu'il en remontrait aux plus habiles. Les juges eux-mêmes, dans les cas difficiles, en référaient à lui. Ces connaissances, si rares chez un missionnaire, allaient lui donner dans toute la région une réputation et un prestige vraiment inouïs ; elles allaient devenir entre ses mains un levier pour soulever les âmes. Nous avons dit plus haut quelle était la misère des Kôles opprimés par les collecteurs d'impôts.

Le Père Lievens, qui avait la passion de la justice, et dont l'âme ardente et aimante comprenait mal les résignations molles, se sentant, après tout, le père des chrétiens qu'il avait faits, jura de les défendre et de les sauver.

Ce fait inattendu et très nouveau d'un missionnaire prenant en mains la défense des intérêts matériels de ses ouailles eut un profond retentissement dans toute la contrée et, tandis que le juge anglais, M. Cornish, pénétré d'admiration pour le jeune missionnaire si vaillant, si au courant de la législation et des coutumes, si plein de verve et d'humour dans ses plaidoieries, si dédaigneux des colères

et des rancunes qui, fatalement, allaient germer sous ses pas, se liait avec lui d'une sincère et profonde amitié, le bruit se répandait de village en village, qu'à Torpa, un prêtre s'était levé qui prenait en mains la cause des natifs contre leurs oppresseurs.

Les recours en justice se multiplièrent et toujours convaincu, par l'enquête préliminaire qu'il entreprenait lui-même, du bon droit de ses clients, il arrivait à le faire triompher devant les tribunaux.

Des députations lui arrivent du fond du Lohardaga ; le Père les reçoit, examine les causes et, l'une après l'autre, les fait triompher. Il avait à Ranchi quelques auxiliaires habiles, et ses protégés apprenaient d'eux à répondre correctement, sans se laisser déconcerter par la partie adverse, et sans gâter selon leur habitude, par des exagérations, des réponses données à tout hasard, voire même par des mensonges, une cause d'ailleurs parfaitement juste.

Le Kôle venait de trouver dans le missionnaire un aide et un protecteur ; bon et sensible au bienfait, il commença par aimer le prêtre, et l'amour du prêtre l'achemina peu à peu à l'amour de la religion. Un bon nombre des obligés du Père se firent chrétiens. Ce fut l'origine des conversions en masse. Ce mouvement allait envahir le Biru, le Panari, le Nowagurh et le Barway.

Maintenant encore, les opprimés viennent aux missionnaires de Khunti, de Sarwada, de Mandar, etc., comme ils allaient jadis au Père Lievens.

*
* *

Si urgent que fût son travail de redresseur de torts, ce n'était là cependant pour lui qu'un travail secondaire ; l'apôtre primait toujours.

Quand finit cette rude année (1886), il comptait deux mille sept cents catholiques autour de lui, et quatre-vingt-six villages l'appelaient à grands cris. Sa mission de Torpa embrassait déjà du nord au sud une étendue de 16 lieues.

Pour l'aider à desservir cette paroisse, grande comme un diocèse, ses supérieurs lui envoyèrent successivement

quatre Pères durant l'année 1887; l'un après l'autre, ils tombèrent épuisés, en peu de mois, par le travail et par les fièvres.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter un événement qu'il aimait à raconter, pour y faire voir l'action de la Providence. Il avait entrepris une expédition très lointaine et s'en revenait d'une prédication dans un village qu'il espérait gagner à la foi. Il était à 5 lieues de Torpa, quand survint un épouvantable orage; bien que fort las, et les pieds nus déjà en sang, il voulut poursuivre; la forêt était proche, et là, se disait-il, je serai à l'abri.

Mais la pluie tombait par ondées, et la nuit se faisait de plus en plus noire. Il marcha jusqu'à ce que ses forces défaillirent; alors n'en pouvant plus, il se coucha contre le tronc d'un arbre, fit le signe de la croix et se laissa aller à la torpeur qui l'envahissait.

S'endormit-il? Perdit-il connaissance? Il ne le sut jamais. Mais quand il revint à lui, il se trouva dans la hutte d'une famille païenne. Le chef de cette maison l'avait découvert dans le bois, quand il y était allé vers l'aurore, et ne voulant pas laisser ainsi abandonné ce blanc qui lui semblait près de mourir, il l'avait chargé sur ses épaules et l'avait rapporté chez lui « Padri saheb, où vouliez-vous aller par ce chemin? — A Torpa, mon ami. — Vous vous étiez bien égaré en route, car Torpa est à douze milles d'ici. »

Le brave homme essaya de retenir chez lui, pendant quelques jours, le missionnaire; il n'y réussit pas. Les chrétiens l'attendaient à Torpa.

Alors, voyant que tout effort était inutile, il voulut le réconforter de son mieux, et, suivant la coutume du pays, pour faire fête à son hôte, il tua un coq qu'il fit bouillir avec du riz, et ce que le Père ne put manger il le lui fit prendre en provision de route.

Si abrupte que fût cette âme de sauvage, elle avait compris la valeur morale du dévouement jusqu'à la mort, dont elle avait été témoin, et trois semaines après, le samaritain des forêts de l'Inde venait demander le baptême.

*
* *

Le 30 septembre 1887, le Père Lievens écrivait : « Bénissons Dieu dans ses œuvres de grâce et de miséricorde à Torpa. Le nombre de conversions a décuplé depuis l'année dernière... Je me suis surmené depuis plus d'un an ; je suis tellement épuisé que dernièrement, à Ranchi, je ne pouvais plus même me tenir dans le fauteuil où je m'étais assis ; pourtant je n'avais ni fièvre, ni aucune autre

CHAPELLE ET RÉSIDENCE DE MISSIONNAIRE

maladie... Cinquante villages parlent encore de venir à nous. Quel dommage que nous soyons si peu nombreux ici... Je dois passer nuit et jour à la besogne ! »

« Que n'ai-je assez de temps et d'esprit pour écrire les *Gesta Dei per Belgas*, en ce grand pays ! »

On le voit, pour récompenser tant de zèle et de fatigue, le Seigneur bénissait visiblement l'apostolat du Père Lievens. En octobre 1887, la Mission comptait quatre cents villages, quinze mille chrétiens, soixante écoles et plusieurs chapelles déjà construites.

Et le pauvre Père va, marchant toujours, de village en village, encourageant les convertis, appelant les païens, les écoutant tous et s'en faisant aimer.

Il comprit bientôt qu'il fallait à tout prix se créer des auxiliaires sûrs, instruits et dévoués : des catéchistes. Ceux-ci, installés dans chaque centre de chrétiens, ins-

UN CATÉCHISTE DONNANT LA CLASSE EN PLEIN AIR

truiraient le peuple, feraient la prière, élèveraient les enfants et suppléeraient, autant que faire se pourrait, à la présence habituelle du prêtre. Le prêtre, lui, d'une résidence centrale, rayonnerait sans cesse à travers les villages, célébrerait le saint sacrifice et administrerait les sacrements.

Le Père Lievens, essayant de suppléer par un plus grand courage à tous les secours humains qui lui manquaient, prit encore sur ses épaules cette nouvelle charge : la formation des catéchistes. Les résultats furent merveilleux. En 1888, il en avait déjà réuni et formé deux cents. D'un mot, il savait les électriser et leur infusait en quelque sorte son amour des âmes : « Allez, mes enfants, leur disait-il, mettez le feu dans les âmes. Il faut que tout le Chota Nagpore soit à Jésus-Christ. »

Cinq prêtres administraient alors la mission de Torpa (janvier 1888). L'un d'eux, le Père Haghenbeek, nous donne des détails intéressants sur la vie du Père Lievens :

« Quand ce Père s'absente de Torpa pour deux ou trois jours, il trouve à son retour sa maison entourée par un vrai camp d'indigènes qui l'attendent.

» Il y a quelques jours, le Père Grosjean, notre Supérieur général, passait par Torpa; il compta autour de la maison plus de 4,000 hommes, attendant patiemment que le Père Lievens fut rentré. C'est inouï et incroyable, mais c'est ainsi ! Le Père a sur les natifs un ascendant et une autorité dont vous ne pouvez vous faire une idée. De plus de vingt lieues à la ronde, on vient le consulter. C'est une véritable procession. Les gens l'attendent trois ou quatre jours et plus, s'il le faut, passant la nuit au pied des arbres, sous les vérandas, les hangars et les remises de la maison, mais ils ne partent qu'après avoir pu entendre le Père. Comme il parle admirablement leur langue, ils y ont un double plaisir. Ils l'appellent *Bara-Saheb*, le grand saheb ; nous autres nous ne sommes que des *Chota-Saheb*, des petits sahebs, disent-ils. »

Écoutons le Père Desmet, un autre de ses vaillants compagnons d'armes : « Notre Constant est vraiment irrésistible pour les natifs ; ils en sont fous !... Il est partout, donnant le premier élan et allumant le feu ; il met ses hommes

sur les dents, il tue ses chevaux, son activité le dévore et il va toujours! » — « Ah! disait le vieux Père De Cock, si j'avais le succès du Père Lievens, j'aurais peur que la tête ne me tourne. »

— « Il a dit cela, répondait le Père Lievens à quelqu'un qui lui répétait la chose, est-ce possible? Mais que suis-je donc, sinon un ouvrier inutile? Est-ce que je savais, en commençant, comment il fallait m'y prendre? N'est-ce pas Dieu qui me l'a inspiré? N'est-ce pas Lui qui fait tout et qui arrange tout? Allons donc! »

Le P. Van Severen — Le P. Haghenbeek

***

Dans le courant de cette année 1888, les supérieurs prirent, à l'égard du Père Lievens, une mesure qui allait hâter l'organisation définitive de la mission. Il quitta Torpa et alla établir son quartier général à Ranchi. Résidant ainsi au chef-lieu du district, tout près du tribunal supérieur, il pouvait plus facilement défendre ses chrétiens dans leurs revendications et dans leurs procès.

C'est vers ce temps-là qu'il entreprit la composition de plusieurs livres en langue ouraonne, en indi et en karria, ouvrages qui dureront aussi longtemps que la mission du Chota Nagpore. Il composa sur diverses mélodies flamandes des vers indis et l'on entendit résonner dans les bois et dans les plaines le vieux *Lion de Flandre*.

Une besogne aussi sédentaire, si elle avait été seule à occuper le Père Lievens, n'aurait pu suffire à sa nature ardente; les supérieurs ne l'y auraient pas astreint. Il fallait

l'espace à ce grand apôtre. Aussi reste-t-il missionnaire et garde-t-il, officiellement cette fois, la direction de cette mission qu'en vérité il avait créée. Du fond de sa chambre de Ranchi, toute tapissée de cartes, comme un bureau d'état-major, il lançait à travers la contrée ses frères mis sous ses ordres; il les dirigeait, les suivait, au moment difficile accourait à leur aide; il soufflait sur eux la brûlante flamme de son amour des âmes, et, vaillants sous la conduite d'un tel chef, ceux-ci couraient à la victoire. « Le succès, écrit-il lui-même, grâce en soit rendue à la bonté divine, dépasse toutes nos espérances. Il semble impossible

A Ranchi

RIVIÈRE DANS L'INDE

que nous progressions plus rapidement. Ce sont des villages entiers qui viennent à nous l'un après l'autre. Depuis l'an dernier, le nombre de nos catéchumènes a triplé. Nous en comptons aujourd'hui quarante-cinq mille. Ce résultat est vraiment l'œuvre de Dieu. »

Non, non, ce ne fut ni le climat ni le soleil des Indes qui épuisa cet homme, ce fut son « travail d'esclave », comme il le dit lui-même, et plus encore la flamme d'amour qui l'inspirait. Mais il mettait les âmes plus haut que sa vie!

« Le mois passé, une troupe de treize mauvais sujets, payés par les Tikédars (collecteurs d'impôts), m'ont voulu fendre la tête. Je n'ai dû mon salut qu'à mon cheval qui est un trotteur de première force; il s'en est fallu de peu que vous n'entendissiez plus parler de votre Constant! Huit jours plus tard, j'ai failli être dévoré par un tigre du Bengale. Oh! l'affreuse bête! Sur ce même chemin elle avait dévoré déjà un homme, une femme et deux bœufs. »

Un jour, un Tikédar d'un village voisin de Karandaja avait sur les bras un procès fâcheux. Pour se rendre les démons favorables, le monstre avait résolu de faire en secret un sacrifice humain. Déjà il avait fait saisir la jeune fille qui devait lui servir de victime. Le Père Lievens est averti, il saute à cheval et à toute bride il revient à Ranchi; il change de monture, renseigne en deux mots M. Cornish, qui aussitôt monte en selle lui aussi, et tous deux ils se précipitent. Ils tombent comme la foudre chez le Tikédar au moment où il allait commencer l'horrible sacrifice. On devine le reste. Une heure après, les mains dans des entraves, le Tikédar entre des gendarmes prenait la route de la prison.

Au milieu même de ses joies et de ses triomphes apostoliques, le Père Lievens eut beaucoup à souffrir. Quoi d'étonnant? Il aimait ardemment Jésus-Christ, il était apôtre : deux titres à la souffrance. Car la croix est le cachet de l'amour, et l'apostolat pour être fécond demande du sang et des larmes.

« J'ai eu beaucoup d'ennuis ces derniers mois. Il m'a fallu passer par la faim, par la soif, par la chaleur, par d'insurmontables fatigues. Il m'est arrivé de me laisser tomber par terre le long des chemins, n'en pouvant plus! Et à toutes ces lassitudes s'ajoutaient de mortels dégoûts! Grâce à Dieu, j'ai tout traversé. »

Ces difficultés et ces ennuis étaient de tous les jours et sa vie n'était qu'une lutte ininterrompue contre les difficultés matérielles, contre le mauvais vouloir des hommes, contre la maladie et l'épuisement, et, faut-il le dire aussi, contre le manque d'argent.

Un jour, Dieu lui ménagea, avec un souvenir de la mère patrie, un secours et une consolation. Une lettre lui arriva,

INDIGÈNES DES ENVIRONS DE DARJEELING

contenant un billet de cent francs, et elle était signée d'un humble nom de servante. Pour cette pauvre femme c'était un trésor, et elle l'avait envoyé tout entier au « grand saheb », pour l'aider, elle aussi, à sauver les âmes. Le Père

BŒUFS TRAVERSANT L'EAU A LA NAGE

fut ému jusqu'au fond de l'âme. « Ah ! cette petite servante, disait-il plus tard, si elle savait combien elle me donna de courage, et combien la pensée de ses privations m'aida à supporter les miennes. »

*
* *

Conversion du Barway.

En octobre 1889, l'intrépide chasseur d'âmes entreprit la conversion du Barway, contrée située à près de 100 milles vers l'ouest.

Jamais un prêtre n'avait traversé ces contrées et c'est par centaines, par milliers que les gens venaient au missionnaire. Les montagnards, descendant de leurs forêts, accouraient en foule à sa rencontre. Le Père trouvait ses

néophytes si bien instruits et si bien disposés, qu'il n'avait plus qu'à leur donner le baptême. C'est alors qu'en un mois il baptisa plus de 13,000 personnes.

Ces résultats magnifiques étaient dus aux catéchistes qu'il avait formés à Ranchi ; ils démontraient d'une façon péremptoire quels services on pouvait attendre de cette admirable institution.

Pour soutenir cette église naissante, il eût fallu des prêtres. Le Père Lievens adressait des appels pressants à ses frères de Belgique; mais, hélas! la Province Belge était épuisée et ne pouvait satisfaire ses désirs. Cette impuissance était pour le Père un chagrin toujours renouvelé. Un moment il eut une lueur d'espérance. En 1889, dix-huit Pères avaient été envoyés aux Indes. Hélas! de ces dix-huit, partis avec tant de courage et tant d'espérance, quatre, à peine arrivés, mouraient ; les autres furent dispersés dans les missions déjà fondées ; et le pauvre Père eut l'immense douleur de voir sa belle mission du Barway, qui comptait plus de 14,000 néophytes, rester ou sans prêtre, ou avec un seul à chaque instant malade.

Il rêve alors de desservir à lui seul cette province du Barway qu'il venait de conquérir au Christ, beau rêve qu'il essaya de réaliser au prix de sa vie. Il ne se donna plus de relâche, on eût dit qu'une force d'en-Haut le poussait; peut-être aussi sentait-il que sa vie s'usait et qu'il fallait aller vite parce que le temps qui restait était court. « Sa résidence, on dit que c'est Ranchi. — Non, c'est la selle de trois et quatre chevaux qu'il éreinte en un jour. »

On lui dit de prendre des provisions de voyage. « Allons donc, je trouverai partout du riz pour manger et une botte de paille pour dormir; tout le reste est de la surcharge. » On l'engage à prendre garde au soleil. « Le soleil, répondit-il en souriant, le soleil me connaît. » On lui recommande au moins de soigner ses fièvres : « Je vais les guérir », réplique-t-il, et il enfourche son grand cheval pour une course nouvelle. « Que de fois je l'ai vu, écrit le Père Célestin Motet, monter en selle, tandis que ses jambes tremblaient des frissons de la fièvre. »

Dix-huit mois durant, il vécut ainsi allant de Ranchi au Barway et du Barway à Ranchi, chevauchant la nuit pour

gagner le temps du jour, dormant deux nuits sur trois à la belle étoile au pied d'un arbre; prêchant, examinant les catéchumènes, administrant les sacrements...

***

La Maladie

Cependant la nature faiblit. Vers la fin du mois de mai 1891, au retour d'une de ces expéditions, à bout de force, la gorge en feu, dévoré par la fièvre, il tombe épuisé : on l'oblige, pour refaire sa santé, de partir pour Darjeeling.

Quatre mois après, se sentant mieux, et trompé par un retour apparent de santé, le bouillant apôtre rentrait à Ranchi, las de cette vie de repos qu'il appelait une vie fainéante et inutile. Il reprenait ses occupations habituelles, ses grandes courses aux lointains villages du Barway ; parfois il prenait avec lui quelque jeune missionnaire pour l'initier à ses travaux et à sa vie ; par eux nous sont venus les récits de ses succès inimaginables en ce pays.

« Vous savez, écrit le Père Dehon, que le Père Lievens a composé un livre du baptême. Il contient les vérités fondamentales, et, sur chacune d'elles, des chants dans la langue et sur des airs du pays. Presque tout le monde, au Barway, sait le livre par cœur; vous ne vous figurez pas l'entrain avec lequel on l'étudie et on le chante. J'ai entendu plus de cinq mille hommes chantant ensemble et répétant en chœur : « Qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'ils étaient fous autrefois d'adorer des arbres et des pierres, que Jésus est mort pour eux sur la croix, etc. »

« Discutez, si vous le voulez, écrit le Père Van der Keilen, les raisons qui portent ces braves Ouraons à se déclarer chrétiens, je constate un simple fait ; il y a dans le Barway et le Chechari plus de trente-cinq mille chrétiens. Et le pays n'est plus reconnaissable. Les cantiques pieux ont remplacé les chants païens d'autrefois, les danses sont supprimées, et le fameux puja, ou sacrifice au diable, ne serait plus possible, du moins en public. »

Le Père Lievens vécut ainsi huit mois environ, laissant à toutes les routes quelques lambeaux de sa vie, baissant, baissant toujours; une toux profonde, persistante, le brisait ; il voulait s'illusionner encore: « C'est un rien,

DARJEELING — LES HIMALAYAS

disait-il, cela passera, un mauvais rhume qui va s'user. » En juillet 1892, il dut s'aliter. Les médecins déclarèrent que le seul moyen de le guérir était de le faire rentrer en Europe.

Aux derniers jours d'août, on le monta dans une des voitures du pays, et il partit. Les chrétiens de Ranchi avaient deviné qu'il s'en allait pour un lointain voyage, et, derrière la voiture qui l'emportait, ils couraient, gémissant et pleurant, avec des gestes de désespoir ; ils joignaient les mains et lui criaient de les bénir une dernière fois ; et lui, suffoqué par les sanglots, leur disait : « Je reviendrai, je reviendrai. » Et de sa main, qui tremblait de fièvre, il les bénissait. Longtemps ils coururent ainsi, les infortunés ! puis, à quelque détour de route, la petite voiture disparut !

C'était fini ! Il ne devait plus les revoir !

***

Retour.

Rentré en Belgique au mois d'octobre, le Père Lievens passa l'hiver et le printemps à Tronchiennes. A ce moment il était encore plein d'espoir et se faisait complètement

illusion sur la gravité de son mal. Avant de quitter les Indes, il avait obtenu de ses supérieurs la promesse formelle de pouvoir, une fois rétabli, retourner dans sa chère mission. Hélas ! ceux qui le voyaient de près ne partageaient pas ses espérances.

« Un soir, raconte le Père Van Tricht, dans les longs ambulacres de la vieille abbaye, à la blafarde lueur d'une lampe pâle et tremblante, je le vis se traîner devant moi comme un fantôme, courbé et chancelant ; il s'arrêtait tous les dix pas, appuyé sur sa canne, comme pour reprendre haleine ; parfois la toux le prenait, une toux creuse, haletante, avec des sanglots où il semblait que l'on entendait ballotter dans sa poitrine tous les lambeaux de ses poumons déchirés. Quand était passée la crise, il se laissait doucement tomber, l'épaule contre la muraille, et attendait que le calme fut revenu. C'était lui ! Ce cadavre qui marchait, c'était lui ! A trente-huit ans. Voilà ce qui restait de tant de jeunesse et de tant de courage ! Voilà ce que lui avaient coûté les âmes ! »

Il demanda de pouvoir venir à Louvain, où le secours des plus célèbres professeurs de l'Université ne lui feraient pas défaut. Il obtint sur-le-champ la permission demandée et, le 6 juin, il arrivait à sa nouvelle résidence.

Hélas ! de l'avis de tous les médecins les plus éminents, appelés en consultation auprès du pauvre malade, il n'y avait plus le moindre espoir de guérison. Et le Père écrit dans le petit carnet dont nous avons parlé cette simple phrase : « Le docteur déclare que je ne puis plus guérir. »

Rien n'était triste comme la vue de la lutte qui se passait en lui, entre la vie et la mort. Et le mal, intérieurement, rongeait, rongeait toujours. Ce n'était pas la ruine, brusque, soudaine, dans un rapide fracas ; c'était l'émiettement ; une flamme qui vacille, baisse, baisse et avant de mourir, brûle encore, par bandes rouges, les bords d'une mèche épuisée. Incapable de tout travail, de toute fatigue, il passe ses journées à prier, à méditer et à lire. Et jamais une plainte : « Comme cet homme se possède », disait de lui le médecin, vraiment émerveillé de sa vertu héroïque.

Quelques Pères allaient régulièrement passer avec lui les heures de récréation. Il les entretenait gaîment des

missions, du bien à réaliser, de la vie dans ces régions lointaines, du sacrifice absolu qu'on doit y faire de soi-même. Il ne leur cachait rien : « Si vous n'êtes pas décidés à l'avance à vous faire hacher menu, s'il le faut, pour les âmes, restez ici, n'y allez pas ! Si vous rêvez une bonne petite vie douce, avec vos repas à l'heure et votre sommeil compté, on n'a pas besoin de vous là-bas, restez ici. » — « Aller aux Indes pour y vivre en bon petit curé de paroisse, attendant ses fidèles les jours marqués, mais c'est folie ! » — « Broyez votre corps, broyez votre cœur, tenez pour rien du tout votre vie et vous même, et alors partez. »

Un jour, on frappe à sa porte, c'était la petite caravane annuelle en partance pour Calcutta ; ils étaient cinq cette année-là, et avant de prendre la mer ils avaient voulu saluer l'apôtre du Chota Nagpore. Oh ! comme il se dressa sur son lit ! Comme il leur ouvrit les bras ! Il leur parla longtemps, les encouragea, leur prodigua les conseils, puis comme ils l'en suppliaient, il les bénit, il les embrassa et ils s'en allèrent.

Quand ils furent partis, son cœur lui échappa, il se mit à pleurer amèrement, et, comme l'infirmier lui en demandait la cause : « Je sens, dit-il, que moi je ne pourrai plus revoir les Indes. »

Il écrit encore dans son agenda, mais d'une main tremblante : « 5 novembre. — Je viens de terminer ma dernière neuvaine ; le médecin me trouve plus mal que jamais ; il n'y a plus d'espoir pour moi ; que la volonté de Dieu soit faite ! *Zoo als God wil !* » Ce sont les derniers mots qu'il ait écrits !

***

Mort. Le même jour, le médecin au sortir de sa visite avertit l'infirmier que la mort approchait. Lui-même, d'ailleurs, sentait que la fin était là. Il demanda à être administré.

Comme on lui proposait de lui faire une lecture « Non, dit-il, laissez-moi penser doucement au bonheur de mourir. »

Son esprit ne se détacha plus de cette vision de la mort et de la délivrance. Il souffrait cruellement, sa poitrine

déchirée et brûlée se soulevait avec des spasmes de douleur ; quand survenait une crise plus forte, il tournait ses grands yeux noirs vers le crucifix dressé devant lui, et de la main il serrait la petite statue de la Vierge qu'il portait sur la poitrine.

La crise passée : « Ah ! cher Frère, disait-il, j'ai cru que cette fois c'était la fin ; mais je vois que je ne m'y connais point. N'oubliez pas quand le moment sera là de me crier tout de suite : « Père, vous allez mourir. »

Deux jours se passèrent ainsi, deux jours d'un vrai martyre, la vie semblait ancrée dans ce corps dévasté : « Ah ! Frère, dit-il en souriant, que l'on a donc de peine à mourir ! » Le 7, vers deux heures et demie de l'après-dîner, il demanda à l'infirmier de l'aider à se déplacer un peu. Le Frère le souleva doucement, mais aussitôt le voyant blêmir : « Ah ! Père, voici le moment, ayez confiance. »

Le pauvre mourant tourna la tête vers le crucifix et n'en détacha plus les yeux.

L'agonie fut de quelques instants ; il souleva une dernière fois, avec un effort convulsif, sa pauvre poitrine ; ses lèvres se contractèrent comme en un sourire, et il s'affaissa. Tout était fini sur cette terre.

* * *

Ses funérailles furent bien simples ; il n'avait point noué de relations depuis son retour au pays ; son nom ne disait rien en cette région d'Europe où ses travaux de géant étaient ignorés, et derrière son cercueil ne marchaient que quelques parents, ses frères en religion, et plusieurs amis de la Compagnie. Et le pauvre corbillard roulait à travers les rues indifférentes. Parfois un passant s'arrêtait, se découvrait, regardait passer ce cortège de prêtres silencieux, et s'en allait en se disant : « C'est quelque prêtre qu'on enterre. » Il ne se doutait pas que ce prêtre était un héros.

Qui sait si quelque autre, hostile, ne s'est pas dit : « Bah ! ce n'est qu'un curé ! » C'est vrai, ce n'était qu'un curé, mais ce curé avait civilisé par l'Évangile des provinces grandes comme quatre fois notre patrie !

En revenant du cimetière d'Héverlé, le Père Koch, ancien missionnaire qui l'avait vu à l'œuvre, disait : « Ah ! si cet homme-là était mort aux Indes, le Chota Nagpore tout entier lui eût élevé des autels. »

Et là-bas, dans les vastes missions qu'il avait fécondées, dans ces provinces qu'au prix de sa vie il avait amenées à la foi, la nouvelle de sa mort se répandit comme l'éclair ; et un pauvre vieillard du Barway eut un mot superbe : « Ne dites pas que notre prêtre est mort ; c'était plus qu'un prêtre ; c'était le roi des prêtres ! »

Parmi ceux qui viennent d'achever la lecture de ces pages, plusieurs peut-être aimeront à être tenus au courant des progrès de l'évangélisation au Kwango, au Bengale et à Ceylan.

Les « MISSIONS BELGES DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS », *revue mensuelle illustrée, de 40 pages, très artistement éditée à Bruxelles, chez M. Charles Bulens, leur donneraient pleine satisfaction.*

Les Missionnaires du Bengale Occidental

1859-1906

BRABANT

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
P. de Peñaranda, Ch., Bruxelles.	1861	1871
P. de Peñaranda, Alp., Bruxelles	1874	1896
F. Coremans, Fr.-X., Keerbergen	1864	1897
P. Cravau, Joseph, Nivelles . .	1865	1870
F. Boving, Félix, Vertreyk. . .	1890	1904

VIVANTS

	Départ
P. De Gryse, Edm., Leeuw-St-Pierre	1885
F. Dustin, Isidore, Cureghem. . .	1886
P. Haghenbeek, Louis, Diest . . .	1887
P. Stevens, Louis, Bruxelles . . .	1891
F. Van Acken, François, Bruxelles.	1892
P. Lettens, Louis, Molenbeek. . .	1896
P. Paulus, Jules, Bruxelles. . . .	1897
P. Van Eesbeeck, Henri, Bruxelles.	1902
P. Liefmans, Léon, Jette-St-Pierre.	1903
P. Feron, Paul, Bruxelles	1904

ANVERS

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
F. Moons, Jean, Leest . . . . (1862) *	1861	1894
P. Nieberding, Joseph, Anvers .	1864	1903
P. Jacobs, Émile, Berchem . .	1866	1867
P. De Bie, Auguste, Moll . . .	1867	1896
P. Verlinden, Victor, Heffen . .	1869	1903
P. Fierens, Jean, Anvers . . .	1869	1893
P. De Kinder, Louis, Anvers . . (1874-1891) *	1870	1892
P. Verdonck, Adrien, Turnhout.	1882	1884
P. De Wever, J.-B., Westerloo .	1883	1889
P. Servais, Stanislas, Anvers. .	1889	1891
P. Muyldermans, Raymond, Baelen-lez-Gheel	1889	1902
P. Van der Keilen, P., Borgerhout	1889	1891

(*) Les dates entre parenthèses indiquent l'année où le missionnaire a quitté la Mission, ou les années qu'il a passées en dehors de la Mission.

VIVANTS

	Départ
P. De Clippeleir, Constant, Schooten	1872
P. Berghmans, J.-B., Anvers. . .	1879
P. Van Trooy, Auguste, Turnhout.	1879
P. Marchal, Victor, Anvers . . .	1880
P. Deprins, Jean, Heffen	1881
P. Laenen, Denis, Heyst-op-den-B.	1887
P. Verhoustraeten, Alfred, Anvers.	1888
P. Fillet, Paul, Anvers	1890
F. Broes, Pierre, Putte	1891
P. De Wachter, Fr.-X., Ruysbroeck	1892
P. Van Hoeck, Louis, Anvers. . .	1892
P. Van Tichelen, Edmond, Anvers.	1894
P. Stoffels, Louis, Anvers	1898
P. Op de Beeck, Gustave, Malines .	1898
P. Opdebeeck, François, Anvers .	1900
P. Nuyens, Corneille, Turnhout . .	1902
P. De Duve, Joseph, Anvers . . .	1902
P. Courtin, Émile, Anvers. . . .	1902
P. Spelten, Hubert, Anvers . . .	1903
P. De Berraly, Jean, Lierre . . .	1904
P. Bertels, Jean-Baptiste Anvers .	1905.

HAINAUT

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
. Depelchin, Henri, Russeignies (1872-1888)*	1859	1900
P. Sapart, Chrysanthe, Châtelet.	1861	1906
P. Carbonnelle, Ignace, Tournai. (1862)*	1861	1889
P. Brisack, Amand, Enghien . . (1865)*	1865	1887
P. Henry, Jules, Tournai . . .	1865	1905
P. Lobert, Théophile, St-Sauveur	1871	1904
P. Dehon, Paul, Maurage . . .	1883	1905
P. Fleurquin, Louis, Kain . . .	1889	1902

VIVANTS	Départ
P. Lafont, Eugène, Mons	1865
P. de Campigneulles, Vict., Tournai	1878
P. Cardon, Louis, Néchin	1884
P. Meunier, Julien, Péronnes. . .	1888
F. Lemoine, Alfred, Tournai . . .	1888
P. Josson, Henri, Leuze.	1889
P. Cus, Alphonse, Péronnes . . .	1889-1890 (*)
P. Bernard, Léopold, Mons . . .	1900
P. d'Espierres, Xavier, Tournai . .	1902-1904 (*)
P. Druart, Gabriel, Buvrinnes. . .	1905
P. Van Neste, Jean, Estaimpuis . .	1905

LIÉGE

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
F. de Clercx de Waroux, Auguste, Liége	1874	1887
P. Dumont, Jean-Baptiste, Liége. (1890)*	1880	1893
P. Bodson, Théophile, Harzé. .	1888	1892

VIVANTS	Départ
P. Canoy, Émile, Liége	1888
P. Brasseur, Émile, Val-St-Lambert	1889-1890 (*)
P. Meurice, Adam, Lorcé	1889
P. Bodson, Louis, Harzé	1893
P. Bodson, François, Awan . .	1895
P. Grignard, André, Thimister . .	1896
P. Populaire, Ernest, Hannut. . .	1896
P. Delaunoit, Léopold, Liége . . .	1898
P. Borsu, François, Huy	1901
P. Lenain, Ivan, Verviers	1904
P. Ernes, Frédéric, Grivegnée . .	1904

FLANDRE ORIENTALE

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
P. Devos, Jean, Hoorebeke-Saint-Corneille.	1859	1881
P. Van der Straeten, Paul, Eyne.	1859	1860
P. Stockman, Auguste, Gand .	1860	1897
F. Van Damme, Désiré, Gand. .	1860	1905
P. Ingels, Théodore, Ertvelde. .	1861	1862
F. Eeckman, Louis, Sinay . . .	1861	1871
P. Van der Stuyft, Honoré, Gand.	1865	1898
P. Neut, Edmond, Gand. . . . (1868)*	1865	1895
P. Hogger, Corneille, Gand . .	1866	1894
P. De Boeck, Philémon, Alost. .	1866	1881
F. Lootens, Engl., Tronchiennes.	1866	1885
P. De Cock, Ferdinand, Alost. .	1868	1890
F. Coen, Charles, Nevele . . .	1872	1873
P. Van Impe, Désiré, Erondeghem	1878	1882

VIVANTS	Départ
S. G. Mgr Meuleman, Brice, Gand	1886
P. De Vos, Liévin, Alost. . . .	1870
P. Van der Linden, P., Kempseke.	1878
P. Neut, Alfred, Gand	1882
P. Van der Schueren, Théop., Alost	1884
P. Verschraeghen, Albert, Gand. .	1884
P. Delacroix, Auguste, Hoorebeke-Sainte-Marie	1886
P. Delacroix, Alphonse, Gand . .	1888
P. Braet, Jules, Deynze	1887-1904 (*)
P. Van Severen, Emile, Wetteren .	1888
P. Van Hecke, Edmond, Zele . . .	1889
P. Van Hecke, Camille, Zele . . .	1892
P. Walrave, Joseph, Laerne . . .	1889
P. Van de Mergel, A., Nederbrakel.	1890

(*) Une seconde date indique l'année où le missionnaire a quitté la Mission.

FLANDRE ORIENTALE (*suite*)

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
F. Goubert, Ch., Denderhautem .	1878	1900
F. Rombaut, Ed., Saint-Laurent .	1878	1885
P. Seeldrayers, Achille, Gand .	1882	1885
P. Van der Gothe, Victor, Gand .	1885	1887
P. Huyghe, Émile, Saint-Laurent	1888	1895
P. Schouppe, F.-X., Aygem . .	1888	1904
P. Clément, Auguste, Termonde.	1889	1890
P. De Sadeleer, Edgar, Meire. .	1889	1900
P. Verschraeghen, Edm., Gand .	1894	1906

VIVANTS

	Départ
P. Goubert, Joseph, Denderhautem.	1895
P. Coppens, Louis, Alost	1896
F. De Loose, Joseph, Hamme-lez-Termonde	1896-1905
P. Van den Bossche, Pierre, Saint-Denis-Westrem	1896
P. Van den Driessche, A., St-Nicolas.	1896
P. Heirman, Charles, Saint-Nicolas.	1898
P. Verloove, Georges, Gand . . .	1901
P. d'Hoop, Adrien, Gand	1902
P. Stas de Richelle, Maurice, Gand .	1902
P. Walrave, Charles, Laerne . . .	1902
P. Bressers, Joseph, Gand. . . .	1903
P. Wauters, Louis, Gand	1904
P. Bockaert, Alphonse, Eecloo . .	1904
P. Mattelé, Gustave, Gand. . . .	1904
P. Boone, Alfred, Alost	1904
F. Van Huffel, Philémon, Cherscamp	1904

FLANDRE OCCIDENTALE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
S. G. Mgr Van Heule, A., Ypres.	1865	1865
S. G. Mgr Goethals, Paul, Courtrai	1878	1901
P. Carette, Félix, Courtrai . . .	1862	1896
P. Veys, Léon, Bruges	1864	1868
F. Callewaert, Léon, Meulebeke.	1865	1866
F. Caullet, Paul, Courtrai . . .	1868	1876
P. Lacour, Jules, Poperinghe . .	1870	1875
P. Lievens, Constant., Moorslede. (1892) *	1880	1893
P. Daras, Henri, Eerneghem . .	1885	1886
P. Muûls, Jean-Baptiste, Bruges.	1889	1890
F. Ostyn, Émile, Sweveghem. .	1890	1902
P. Schaerlaeken, Léon, Bruges .	1894	1902

VIVANTS

	Départ
F. Soenen, Fr., Rolleghem-Capelle .	1866
P. Delplace, Edmond, Bruges. . .	1870-1883 (*)
P. Knockaert, Léopold, Zarren . .	1875
P. Desmet, Jean, Zwevezeele. . .	1876
P. Banckaert, Julien, Bruges . . .	1878-1901 (*)
F. Cauwe, Victor, Ardoye	1881-1881 (*)
P. Maene, Albert, Bruges	1881
P. Louwyck, Remi, Houthem. . .	1886
F. Rotsaert, Eugène, Bruges . . .	1886-1901 (*)
P. Vandaele, Henri, Vlamertinghe .	1887
F. Laconte, Henri, Alveringhem. .	1888
P. Van den Bon, Pierre, Eerneghem	1889
P. Bouckhout, Conrad, Bruges . .	1889
P. Schaerlaeken, Alphonse, Bruges.	1889
P. Van Robays, Edouard, Eeghem .	1894
P. Waelkens, Hip., Oost-Roosebeke	1895
P. Lowyck, Gustave, Bruges . . .	1895
P. Vandendriessche, Cyr., Courtrai.	1897
F. Titeca, Louis, Alveringhem . .	1897
P. Schellebroot, Charles, Bruges .	1899
P. Hosten, Henri, Ramscapelle . .	1899
P. Floor, Henri, Bruges.	1901
P. Vermeire, Médard, Vlisseghem .	1904
F. Deltour, Edmond, Rolleghem . .	1904
P. Temmerman, Guillaume, Bruges	1905

NAMUR

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
P. Jacques, Martin, Ienal . . .	1867	1890
F. Leveaux, Adolphe, Namur. .	1867	1905
P. Motet, Célestin, Martouzin . .	1880	1891

VIVANTS	Départ
P. Francotte, Edouard, Namur . .	1869
P. Goffart, J.-B., Ville-en-Waret. .	1879
P. Christophe, Victor, Namur. . .	1902
P. Fallon, Joseph, Beez.	1902
P. Dohet, Jean, Namur	1904

LUXEMBOURG

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
P. Goffinet, Adr., Saint-Vincent .	1865	1877
F. Biermé, Joseph, Houffalize .	1869	1879
P. Lhermitte, Victor, Hotton . .	1874	1899
P. Dasnoy, Louis, Molinfaing . .	1886	1897

VIVANTS	Départ
P. Grosjean, Sylvain, Martilly .	1880–1892 (*) 1898
P. Philippart, Léon, Salvacourt . .	1883
F. Didier, Émile, Sainte-Marie . .	1888
F. Paquis, Joseph, Mussy-la-Ville .	1889
F. Moreau, Nicolas, Straimont . .	1891
F. Parmentier, Antoine, Freyneux .	1892
P. Krier, Nicolas, Arlon.	1899
P. Bleses, Clément, Marcour . . .	1900
P. Gilles, Joseph, Hotton	1902

LIMBOURG

DÉCÉDÉ	Départ	Décès
P. Frencken, Walter, Asch . .	1888	1905

VIVANTS	Départ
P. Van Gerven, Joseph, Neerpelt .	1885
P. Ory, François, Diepenbeek . .	1894
F. Van Winkel, Jean, Hamont . .	1898
P. Vossen, Léonard, Eygen-Bilsen .	1902–1906 (*)
P. Truyen, Denis, Bocholt. . . .	1905

INDES ANGLAISES

DÉCÉDÉS	Départ	Décès
P. Coutto, Edmond, Calcutta . .	1866	1890
F. Swords, Denys, Madras. . .	1867	1880
P. Abreu, Alexandre, Moulmein . (1870)*	1869	1893
F. Godenho, Guill.*, Rangoun . .	1879	1883
P. Wodschow, Guill., Jalpaiguri.	1876	1900

VIVANTS	Départ
P. Gregory, Frédéric, Calcutta . .	1873
P. Mac Gonagall, Thomas, Bénarès	1874
P. Crohan, Fr.-Xavier, Ishapore. .	1875
P. Carbery, Stanislas, Calcutta . .	1876
P. Peal, Frédéric, Sitapur	1880
F. Sabaa, Eugène, Calcutta . . .	1880
F. Sabaa, Henri, Serampore . . .	1891
P. Fressanges, Charles, Cuttack. .	1881
P. Carbery, Philippe, Allahabad. .	1885
F. D'Cruz, Jean, Calcutta	1887
P. Power, Jacques, Jamalpore . .	1888
P. Ford, Joseph, Ishapore	1889
P. O'Neill, Édouard, Meerut . . .	1890
P. O'Loughlen, Jean, Ishapore . .	1890
P. Morisson, Vincent, Bhagulpore .	1891
P. French,* Vincent, Goalundo . .	1891-1897 (*)
P. Harris, Thomas, Berhampur . .	1895
P. Doran, Alexandre, Barrackpore .	1897
P. Peal, Fintan, Naini Tal	1897
F. Mondal, Philippe	1901
P. Singleton, François	1905
P. Doran, Édouard	1905

GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

DÉCÉDÉ

	Départ	Décès
F. Schmit, Math., Wormeldingen	1887	1894

VIVANTS

	Départ
P. Hengesch, Nicolas, Dudelingen .	1876
P. Weinandy, Guillaume, Lelgen .	1881
F. Apel, Mathias, Ahn	1884
F. Molitor, Jean, Ober Eisenbach .	1884
P. Gengler, H., Weiler Zum Thurm.	1885
P. Atten, Michel, Ettelbrück . . .	1896-1899 (*)
P. Molitor, Pierre, Hobscheid. . .	1905

HOLLANDE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
S. G. Mgr Steins Walter, Amsterdam. . . . . . (1878)*	1867	1881
F. Koppes, Arnold, Grave . . .	1860	1890
P. Larcher, Bernard, Zeeriksee .	1864	1879
F. Willems, Egbert, Beers . . .	1875	1883
P. Eykolt, Antoine, Lobith. . . (1886)*	1881	1890
P. Van de Reydt, F., Luiksgestel. (1888)*	1887	1888

VIVANTS

	Départ
F. Krynen, Adrien, Bois-le-Duc . .	1865
P. Niclas, Hubert, Maestricht. . .	1880
F. Voss, Théodore, Lusteren . . .	1883
P. Van Mulken, Pierre, Stein. . .	1884
P. Bakker, Jacques, Amsterdam .	1896
P. Van den Berg, Ant., Rotterdam .	1898
P. Kwant, Pierre, Amsterdam . .	1899

ALLEMAGNE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
P. Multhaup, Aug., Bosseborn .	1872	1901
P. Lachawietz, J., Wüstendorf .	1873	1881
P. Broër, François, Breslau . .	1873	1885
P. Mullender, Joseph, Eupen . .	1874	1891
P. Müller, Paul, Breslau. . . .	1877	1878

VIVANTS

	Départ
P. Schaff, Charles, Trèves	1873-1887 (*)
P. Brühl, Frédéric, Mayence . . .	1875-1904 (*)
P. Ruhlmann, Laurent, Uttenheim .	1876
P. Hoffmann, Jean, Wallersdorf. .	1877
P. Hipp, Pierre, Gensingen . . .	1879
P. Seitz, Armand, Darmstadt. . .	1880
P. Schaefer, Jean, Urdingen . . .	1882-1895 (*)
P. Cadow, Léon, Hambourg . . .	1902
F. Nebeling, Guillaume, Elberfeld .	1905

FRANCE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
P. Lowet, Hippolyte	1870	1876
P. Darribère, Auguste, Coudures. (1873)*	1871	1887
P. Cazet, Louis, Dijon	1874	1887
P. Lagniel, Victor, Saint-Laurent-de-Condel	1876	1880

VIVANTS

	Départ
P. Laurent, Jean-Baptiste, Etables .	1877
P. Bretaudeau, Clément, St-Martin .	1879
P. Vial, Joseph, Saint-Etienne . .	1890
P. Blanc, Joseph, Rodez	1893
P. Alary, Édouard, Piboul	1893
P. Buffard, Jean, Saint-Pompon . .	1893
P. Briot, Armand, La Moncelle . .	1901

ANGLETERRE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
F. Sharples, Thomas, Chorley .	1859	1863
P. Harford, Henri, Manchester . (1886)*	1875	1896

VIVANTS

	Depart
P. Everard, Henri.	1859-1867 (*)
F. Viness, Thomas, Londres . . .	1894
P. Annacker, Henri	1902-1903 (*)
P. Shea, Henri, Gibraltar	1859-1882 (*)
P. Koch, Ignace, Demerara (Guyane anglaise).	1878-1892 (*)

IRLANDE

DÉCÉDÉ

	Depart	Décès
P. Breen, Michel, Cashel	1860	1861

VIVANTS

	Depart
P. Dooley, Michel, Galway . . .	1872-1878 (*)
P. Norman, Guillaume, Limerick .	1874
P. Naish, Vincent, Limerick . . .	1891-1903 (*)
P. Lord, Cyprien, Portrush . . .	1897
P. O'Loughlen, Patrice	1899
P. Mac Donough, Michel	1899
P. Wallace, Guillaume	1900
P. Considine, Patrice	1900
P. Comerford, Jacques, Longford .	1904

ITALIE

DÉCÉDÉS

	Départ	Décès
P. Cavalieri, Frédéric, Naples .	1866	1895
P. Bruni, André, Rome	1877	1902
P. De Broy, Jacques, Venise . .	1890	1900

VIVANT

	Depart
P. Adessi, Thomas, Rubi (Bari). .	1875

Table des Matières

PRÉFACE, par Monseigneur Monchamp 3

La Mission du Kwango

AVANT-PROPOS 11

PREMIÈRE PARTIE : **Vue d'ensemble** 13
Chapitre I : Aperçu historique 13
Chapitre II : Le mode d'évangélisation 21
Chapitre III : Les postes principaux 25

DEUXIÈME PARTIE : **Kisantu** 39
Chapitre I : Jadis et aujourd'hui 41
Chapitre II : Ravitaillement de la colonie 47
Chapitre III : Cultures et métiers. 52
Chapitre IV : Le côté spirituel. 64
Chapitre V : Le côté intellectuel. 72
Chapitre VI : A la colonie des Sœurs 81
Chapitre VII : Les mariages chrétiens 93

TROISIÈME PARTIE : **Les Fermes-chapelles** 99
CHAPITRE I : Ce qu'est une ferme-chapelle 99
CHAPITRE II : Fondation des fermes-chapelles 111
CHAPITRE III : Succès obtenus dans les fermes-chapelles 117
CHAPITRE IV : Obstacles et résultats généraux 125
Les Missionnaires du Kwango 134

Ceylan

La Mission de Galle. — Le Séminaire Pontifical de Kandy 139

LA MISSION DE GALLE 141
CHAPITRE I : Champ d'action des missionnaires . . . 141
CHAPITRE II : Aspect général de la mission 155
CHAPITRE III : Vie du missionnaire. — Ses travaux . . 161
CHAPITRE IV : Les écoles 179
CHAPITRE V : Les Sœurs de charité à Galle 186

SÉMINAIRE PONTIFICAL DE KANDY 191
CHAPITRE I : Projet de fondation 191
CHAPITRE II : Les débuts 192
CHAPITRE III : Séminaire et séminaristes 196
CHAPITRE IV : La formation 198
Les Missionnaires belges de Ceylan 207

La Mission du Bengale Occidental

PREMIÈRE PARTIE : **De la Baie du Bengale aux Himalayas** 211
CHAPITRE I : L'Inde. — Religion et coutumes. . . . 211
CHAPITRE II : Le pays et l'œuvre 216
CHAPITRE III : Le catholicisme à Calcutta. 218
CHAPITRE IV : Les Sunderbunds. — Division de Burdwan 223
CHAPITRE V : Les Santal-Pergannahs. — Purneah. . . 230
CHAPITRE VI : Kurseong et Darjeeling 233
CHAPITRE VII : L'Orissa 242

DEUXIÈME PARTIE : **La Mission du Chota Nagpore** . . 245
CHAPITRE I : Un coup d'œil sur l'œuvre 245
CHAPITRE II : Pays et habitants 247
CHAPITRE III : Situation générale de la mission . . . 253
CHAPITRE IV : Ranchi. — Le Barway, terre des convertis 262
CHAPITRE V : Le Biru : terre des conversions 266
CHAPITRE VI : Les religieuses au Chota Nagpore . . . 273

Le Père Lievens, apôtre du Chota Nagpore 279

Les Missionnaires du Bengale Occidental 307

CARTES

Carte de la Mission du Kwango 9
Carte de Ceylan. 137
Carte des Diocèses de l'Inde 199
Carte de la Mission du Bengale Occidental. 209